vice versa

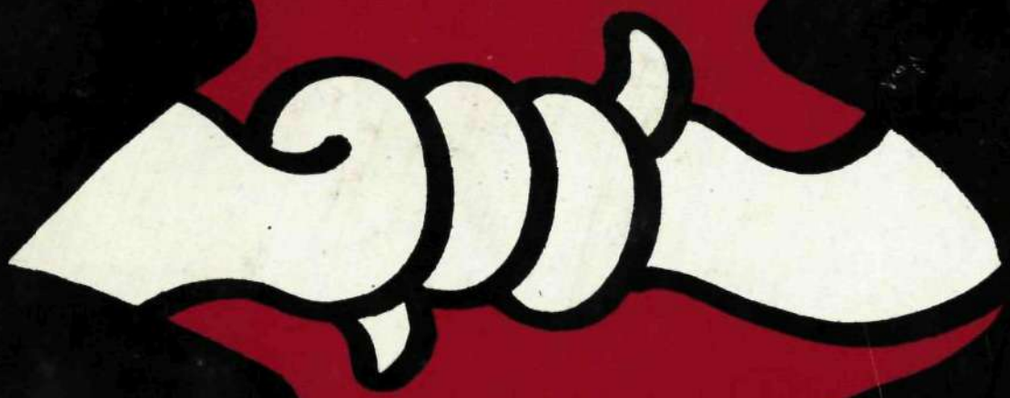
Montréal
Février
Mars 1993
$5

NATION, RACE, CULTURE

À QUOI SERT LA NATION ?
TZVETAN TODOROV

INTELLETTUALI TEDESCHI E SOCIETÀ MULTICULTURALE
GINO CHIELLINO

THE ROOTS OF THE CONFLICT
RANDY KAPASHESIT



L'INDÉPENDANCE OUI, MAIS QUELLE INDÉPENDANCE ?
FACE-À-FACE
JARISLOWSKI-TREMBLAY

FRANCE 35F - BELGIQUE 200F - SUISSE 8F - ITALIA 7000 LIRE - USA $5

Nos horizons les plus lointains, à terre, déjà.

NOUS AVONS L'HABITUDE DE REGARDER LOIN, MÊME À TERRE. EN TANT QUE COMPAGNIE NATIONALE, NOUS AVONS PRIS UN ENGAGEMENT PRÉCIS ENVERS L'ITALIE: CELUI D'EN SOUTENIR L'IMAGE DANS LE MONDE, ET DE REPRÉSENTER, PARTOUT OÙ NOUS SOMMES, LES MEILLEURES VALEURS ITALIENNES, POUR ATTIRER DE CETTE FAÇON LES VOYAGEURS VERS L'ITALIE. CONCRÈTEMENT, NOUS AVONS MIS NOS RESSOURCES AU SERVICE DU PATRIMOINE ARTISTIQUE ET CULTUREL DE LA NATION, EN COLLABORANT À SA DIFFUSION. AINSI, NOUS AVONS TRANSPORTÉ LES OEUVRES DE CARAVAGGIO AU MUSÉE METROPOLITAIN DE NEW YORK NOUS AVONS COMMANDITÉ LES EXPOSITIONS DE TIEPOLO ET TITIEN, ET NOUS AVONS CONTRIBUÉ À LA RESTAURATION DES BRONZES DES GUERRIERS DE RIACE ET DU MARC AURÉLE. ENFIN, À ASSISI, NOUS AVONS ORGANISÉ L'EXPOSITION PERMANENTE DE LA COLLECTION PERKINS. IL Y A LÀ UNE CONTRIBUTION AU DÉCOLLAGE ITALIEN.

NOUS METTONS L'ITALIE À LA PORTÉE DU MONDE.

5 **Éditorial**

NATION, RACE, CULTURE

6 **À quoi sert la nation?**
Tzvetan Todorov

8 **«Voyez-vous du racisme à l'école?»**
Majid D'Khissy

10 **An Insult to Experience The Arkansas Testament**
Antonino Mazza

14 **Le syndrome de la réserve**
André G. Jacob

16 **The Roots of the Conflict**
Randy Kapashesit

17 **United Colors**
Christian Roy

18 **Intellettuali tedeschi e società multiculturale**
Gino Chiellino

21 **La puissance d'une culture**
Michel Morin

26 **Radiographie des groupes anti-racisme au Québec**

28 **Le vice intelligent**
Bernard Lévy

LIVRES

30 **Livres en capsules**

ÉCONOMIE

32 **L'indépendance oui, mais quelle indépendance?**
Un entretien avec Rodrigue Tremblay et Stephen Jarislowski
Bernard Lévy – Lamberto Tassinari

SOCIÉTÉ

34 **Le Québec par la porte de service**
Marc Poncelet et Salvino A. Salvaggio

ART

38 **Exhausted Spirits**
John K. Grande

41 **André Fournelle Un cheminement parsemé d'indices**
Marie-Josée Therrien

ESPACES ET SIGNES DU THÉÂTRE

43 **Le secret d'un acteur**
Serge Ouaknine

45 **Le chant de Joséphine et quelques autres voix de la scène**
Wladimir Krysinski

FICTION

47 **Conte pour les parents sages**
Noëlle Châtelet

BANDE DESSINÉE

48 **Vittogatto**
Vittorio

L'illustration de la couverture est l'oeuvre de Vittorio

NATION, RACE, CULTURE

Les auteurs du dossier

André G. Jacob est professeur au département de travail social de l'Université du Québec à Montréal. Il est auteur de *Le racisme au quotidien, Carmen Quintana: présente!* et *Carmen Quintana te parle de liberté.*

Michel Morin, écrivain et philosophe, est auteur, entre autres, de *Le territoire imaginaire de la culture* en collaboration avec Claude Bertrand et de *L'Amérique du Nord et la culture*. Son dernier livre, *Desert*, a été publié en 1988.

Gino Chiellino è professore di Italiano all'Università di Ausburg nell'ex-Germania Federale, dove vive da oltre 20 anni.

Tzvetan Todorov, chercheur au CNRS, est l'auteur de plusieurs ouvrages de théorie littéraire, d'histoire de la pensée et d'analyse de la culture. Son dernier livre est *Nous et les autres, La réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil 1989.

Majid D'Khissy prépare actuellement une thèse de doctorat à l'Université du Québec à Montréal. Ses intérêts portent sur la sociologie de la culture. Récemment il a participé à une recherche (UQAM et IQRC), sous la direction d'Anne Laperrière, portant sur la construction sociale des relations interethniques et interraciales.

Christian Roy, germaniste de formation, prépare une thèse de doctorat en histoire à l'université McGill de Montréal sur les origines du personnalisme français. Il est responsable de la section *Livres* de *Vice Versa*.

Randy Kapashesit is a native political thinker and essayst living in Moose Factory, Northern Ontario.

Antonino Mazza, poet & literary translator, is the author of a translation of Eugenio Montale's *Ossi di seppia — The Bones of Cuttlefish*, (Mosaic Press, 1983). His most recent publication is an album of poetry with his musician brother Aldo Mazza — *The Way I Remember It*, (Trans-Verse Productions, 1988). His translation, *Ali Blue-Eyes and Other Prophecies*, selected poems by Pier Paolo Pasolini, is forthcoming, (Exile Editions, 1991). He resides in Toronto.

ABONNEZ-VOUS À VICE VERSA,
le vice intelligent...

VICE VERSA
Le magazine
qui fait
jaillir
l'insolite,
tout ce
qui vit,
circule,
provoque.
Un magazine
différent
pour
un monde
en mutation.

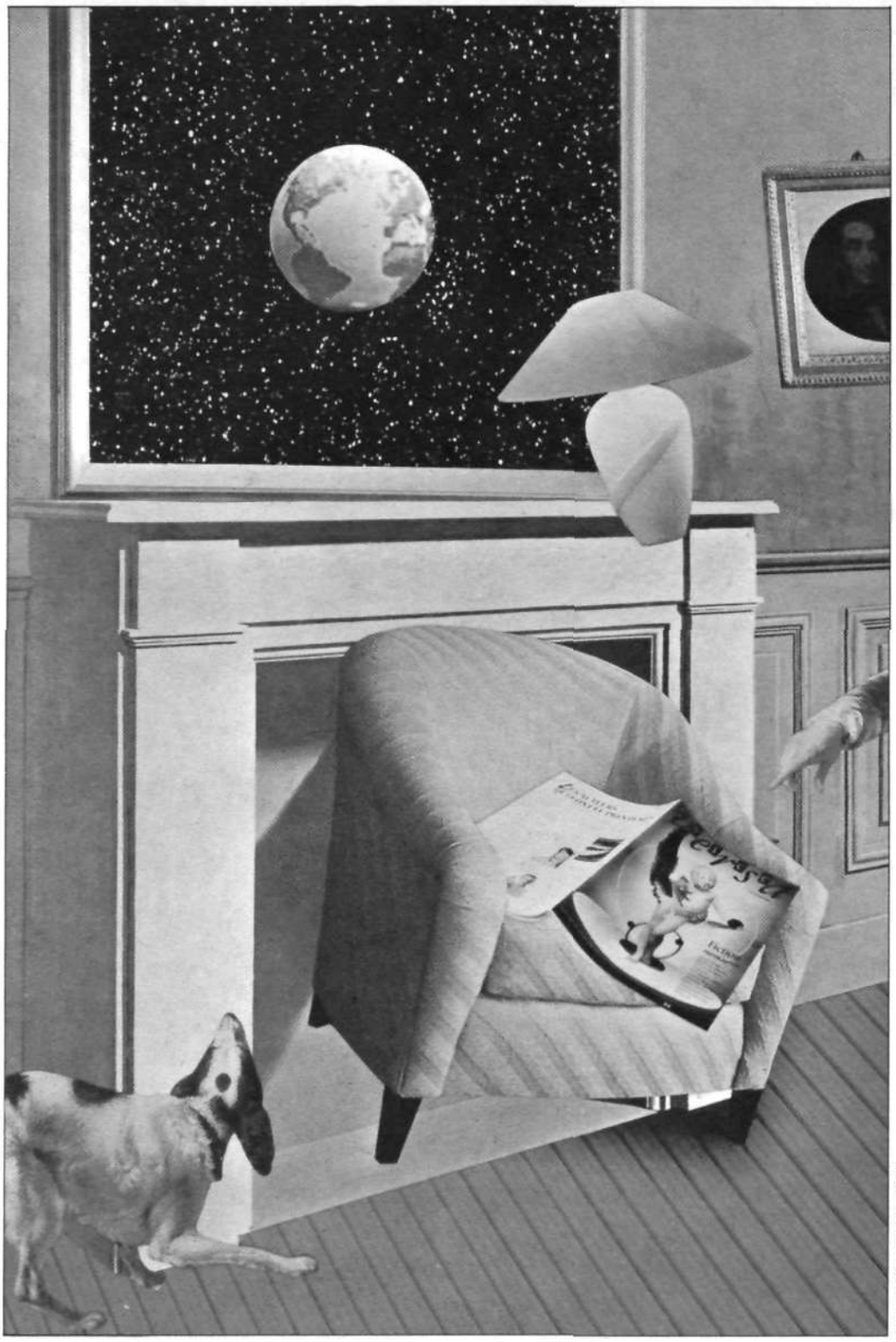


ILLUSTRATION HONO LILLU

Abonnez-vous

ANNUEL (5 numéros)	20$	☐	ENVOYEZ VOS NOM ET ADRESSE
Institutions, à l'étranger	30$	☐	Avec un chèque ou mandat-poste à l'ordre de *Vice Versa*, C.P. 127, Succursale
De soutien	50$	☐	St-Henri, Montréal, Qc, Canada, H4C 3M3

Nation, Race, Culture

En choisissant la thématique de ce dossier, notre intention était de baliser un champ très vaste par des réflexions sur le politique et le social, concernant tant la réalité québécoise que la scène internationale. Lors de la préparation de ce numéro cependant, l'actualité tragique de la guerre est venue investir notre travail. Si, à ce stade de la production, nous n'avons pu accueillir des textes traitant du conflit au Moyen-Orient, nous nous sommes toutefois immédiatement aperçu que notre thématique allait parfaitement s'appliquer à la guerre: «nation, race, culture» sont des concepts clef pour essayer de l'interpréter.

Donc, au moment où j'écris, nous sommes au dixième jour. Angoisse et, en dépit de l'ampleur croissante des protestations, un étrange détachement que nous ressentons tous. En effet, cette guerre n'est pas comme les autres... Ce «Medium Intensity Conflict» comme on l'appelle au Pentagone, pourrait bien accoucher d'une apocalypse télévisée d'un jour à l'autre. À l'écran, toutefois, on ne voit pas seulement les mille et une tragiques nuits de Bagdad, on voit surtout s'incarner l'hypocrisie et la démence du pouvoir au moment-même où elles prennent forme. Un phénomène d'une transparence surprenante: guerre et désastre écologique jaillissent de la même source, nous permettant de voir plus clair. Et nous voyons les nations s'unir en armes contre une autre nation: Croisade et Guerre Sainte, un conflit que la seule économie n'est pas suffisante à expliquer. Les médias, le pouvoir, nous montrent deux mondes opposés: mais nous les voyons s'affronter en utilisant en réalité les mêmes moyens idéologiques et technologiques. Le titre de notre dossier, vous le voyez, aurait pu ne pas changer. Mais revenons au contenu rédactionnel de ce numéro. Nous avons considéré le thème «nation» comme crucial en ce moment, particulièrement au Québec où la vague molle de «l'indépendance tranquille» submerge tout. Deux textes y sont consacrés: une réflexion qui touche à l'universel et explore les rapports entre État et nation et un essai engagé sur un terrain théorique où nous voyons la singulière trajectoire «imaginaire» d'un écrivain d'ici s'arrimer au port solide et gris de l'État. Point focal s'il y en a un, celui de l'avenir du Québec auquel *Vice Versa* portera davantage d'attention. Pour l'instant, nous nous interrogeons sur le contenu de cette indépendance et sur la substance de l'État à bâtir telles qu'on nous les présente dans le cadre des travaux de la Commission Bélanger-Campeau.

Enfin, d'autres textes complètent le dossier: le racisme à l'école; la culture, la langue et la poésie d'un écrivain Noir Américain; La Grande Allemagne au carrefour de l'unité européenne; la question Amérindienne. Le tout à lire. Et à débattre.

Nazione, Razza, Cultura

Quando abbiamo definito la tematica di questo dossier intendevamo accogliere una serie di riflessioni politiche e sociali che si situano su uno spettro assai vasto, tanto in relazione alla realtà del Quebec, che a quella internazionale.

Durante la preparazione di questo numero però, l'attualità tragica della guerra ci ha investiti. Se a quel punto della produzione non potevamo ormai accogliere nuovi testi dedicati al conflitto mediorientale, ci siamo tuttavia subito resi conto che la nostra tematica si sarebbe applicata perfettamente ad un'analisi della guerra.

Dunque, nel momento in cui scrivo, siamo al decimo giorno. Angoscia e, malgrado il numero e l'ampiezza crescenti delle proteste, uno strano senso di distacco. In effetti questa guerra e' diversa dalle altre... Questo "Medium Intensity Conflict" come lo definisce il Pentagono protrebbe tranquillamente scodellarci un'apocalisse televisiva da un giorno all'altro. Sullo schermo però non si vedono solo le mille e una tragiche notti di Bagdad, si vede soprattutto incarnarsi l'ipocrisia e la demenza del potere nel momento stesso in cui prendono forma. Un fenomeno di una trasparenza sorprendente: guerra e disastro ecologico che scaturiscono da una stessa fonte e ci permettono di vedere più chiaro. E vediamo le nazioni unirsi in armi contro un'altra nazione: Crociata e Guerra Santa, un conflitto che la sola economia non riesce a spiegare. I mass media, il potere ci presentano due mondi fortemente contrapposti: ma noi li vediamo scontrarsi usando quasi la stessa ideologia, le stesse tecnologie. Vedete che il titolo del dossier avrebbe potuto non cambiare affatto.

Ma torniamo al contenuto redazionale di questo numero. Abbiamo considerato cruciale il tema "nazione" in questo momento, particolarmente in Quebec dove l'onda molle dell' "indipendenza tranquilla" sommerge tutto. Due articoli ne parlano: una riflessione che esplora in maniera universale i rapporti tra stato e nazione, e un saggio teorico nel quale vediamo la singolare traiettoria "immaginaria" di uno scrittore di qui attraccare forse al porto dello Stato. Punto focale quant'altri mai, quello dell'avvenire del Quebec, al quale Vice Versa dedicherà sempre più attenzione. Per il momento ci interroghiamo sul contenuto di questa indipendenza e sulla sostanza dello Stato da costruire così come ce li ha presentati la Commissione Bélanger-Campeau.

Infine, altri testi completano il dossier: il razzismo nelle scuole; la cultura, la lingua e la poesia di uno scrittore Negro d'America; la Grande Germania alla vigilia dell'unita' europea; la questione amerindiana. Il tutto da leggere. E magari da discutere.

Nation, Race, Culture

In choosing the theme for this issue our intention was to illuminate, by means of a vast range of thought on politics and society, the realities at work in Quebec and the world today.

During the preparation of the issue however, the tragic news of war permeated our work. While at this stage of production we were unable to gather contributions on the conflict, we were, nevertheless, immediately aware that our theme applied perfectly to the war: "nation, race, culture" are key concepts in its interpretation.

As we write, on the tenth anguishing day of the war, in spite of a widening wave of protest, a strange sense of detachment is present everyhere. In fact this war is unlike others. A "medium intensity conflict," as labelled by the Pentagon, it could easily give birth to a daily televised apocalypse. On screen, we are treated, nevertheless, not only to a thousand and one tragic nights of Baghdad, but also to the incarnation of hypocracy and the madness of power.

There is a surprising transparency in all this that permits us to view military and ecological disaster springing from the same source. We see nations united in arms against one nation, a crusade and holy war, a conflict which economics alone cannot explain. The media has the power to show us two opposing worlds confronting one another but using the same ideologies and technologies.

The title of our issue does not in fact need to be changed. We consider the theme "nation" to be crucial at this time, particularly in Quebec where the gentle wave of "quiet independence" drowns out everything else. Two articles are devoted to this subject, one a meditation on universals and an exploration of the relations between state and nation, the other a theoretical essay which traces the voyage of a visionary from pure imagination to the snug harbor of the State. The main point, if there is one, is that of the future of Quebec on which *Vice Versa* will continue to devote attention. For the moment we wonder about the content of this independence and the substance of the state to come such as is being described in submissions to the Belanger-Campeau Commission.

Finally, other pieces complete this issue: racism at school; culture, language and poetry of a Black American writer; the new Germany at the crossroads of a United Europe; the Native Peoples question. There is much to read and to debate.

Lamberto Tassinari

À QUOI SERT LA NATION ?

ILLUSTRATION: NORMAND COUSINEAU

Tzvetan Todorov

IL Y A TRENTE ANS, LES CHOSES SEMBLAIENT CLAIRES: SI ON AVAIT L'ÂME GÉNÉREUSE, ON DEVAIT DÉFENDRE LE DROIT À LA DIFFÉRENCE ET RESPECTER LA VOLONTÉ DES PEUPLES ASPIRANT À L'INDÉPENDANCE; IL FALLAIT PRÉFÉRER LA LIBERTÉ DES NATIONS À L'ASSIMILATIONNISME DE L'ÉTAT FRANÇAIS OU AU COSMOPOLITISME BOURGEOIS. AUJOURD'HUI, AVEC LE RÉVEIL DES NATIONALISMES, LE CHOIX PARAÎT ÉGALEMENT FACILE, MÊME SI SON CONTENU EST INVERSÉ: LES VALEURS UNIVERSALISTES ET DÉMOCRATIQUES SONT ÉVIDEMMENT PRÉFÉRABLES AUX VALEURS NATIONALISTES, RÉSERVÉES À L'EXTRÊME-DROITE OU À QUELQUES PERVERS ÉGARÉS DANS LE RACISME. POURTANT, JE NE PARVIENS PAS À ME SATISFAIRE DE LA CLARTÉ ACTUELLE, PAS PLUS QUE DE LA PRÉCÉDENTE; J'AI L'IMPRESSION QU'ON SIMPLIFIE PAR TROP LE PROBLÈME À VOULOIR CHOISIR AINSI ENTRE LES DEUX TERMES, L'UNIVERSEL ET LE NATIONAL. IL Y A BIEN UNE OPPOSITION ENTRE EUX, ET POURTANT ON A BESOIN DES DEUX: VOILÀ EN QUOI CONSISTE CE PROBLÈME, VOILÀ POURQUOI SA SOLUTION N'EST PAS ÉVIDENTE.

Pour faire un premier pas vers cette solution, on doit distinguer entre deux ingrédients de la nation: l'État et la culture, le cadre politique et la mémoire collective. Les nations modernes sont des tentatives pour faire coïncider les deux; mais ces tentatives ne sont jamais couronnées d'un succès complet. Aucun État n'est parfaitement homogène sur le plan culturel: en son sein subsistent les différences liées aux contacts entre populations, à la pluralité des régions, des professions, des sexes, des âges, des religions. Et, d'un autre côté, la culture déborde la nation: il existe, par exemple, des traits communs à la culture latine ou slave, voire à la culture européenne ou chrétienne.

L'articulation entre l'universel et le national ne s'opère pas de la même manière selon qu'on pense à la nation-comme-État ou à la nation-comme-culture.

Pour ce qui concerne la première relation, on pourrait imaginer que l'universalisme est nécessairement supérieur au patriotisme, comme l'altruisme l'est à l'égoïsme. Mais ce serait aller vite en besogne. D'abord, sur le plan moral même, le dévouement pour ses proches ne se confond pas avec l'égoïsme; on peut même penser que c'est la meilleure école de morale qui soit. De plus, et cela est essentiel, la solidarité, dont nous avons pourtant tous besoin pour nous protéger contre l'infortune, voire pour survivre, ne peut s'exercer qu'à l'intérieur d'une communauté aux limites définies. Personne ne veut renoncer aux avantages de la Sécurité sociale ou de la retraite, et pourtant ils disparaîtraient si l'on devait étendre cette solidarité au monde entier. Enfin, seul un État, avec son appareil judiciaire et policier, peut assurer à ses citoyens la protection que leur promettent les lois. Les expressions «droits de l'homme» ou «citoyens du monde» ne correspondent pas, hélas, à des réalités juridiques.

Faut-il pour autant abandonner la référence à l'universel? Nullement; mais il faut en préciser la place et la portée. Sur le plan politique, le national et l'universel ont des fonctions complémentaires: à chacun correspond un territoire propre, et chacun empêche l'autre de devenir trop envahissant. L'État est le cadre d'exercice de la loi et de la solidarité légale; les principes universels inspirent et orientent la justice comme la morale. Les droits de l'homme ne peuvent servir à conduire la vie politique d'un pays au jour le jour; mais si on les oublie entièrement, on risque de commettre, au nom de la raison d'État, ce qu'on a justement nommé des crimes contre l'humanité: des actes qui ne sont pas des crimes à l'égard de la loi du pays, mais qui le deviennent par rapport aux notions mêmes de loi et d'humanité. Les principes universels ne peuvent se substituer à l'action politique, mais ils peuvent lui imposer une limite à ne pas franchir.

Pour ce qui est de la culture, la relation entre national et universel est différente. Il faut commencer ici par écarter un malentendu provenant du double sens du mot

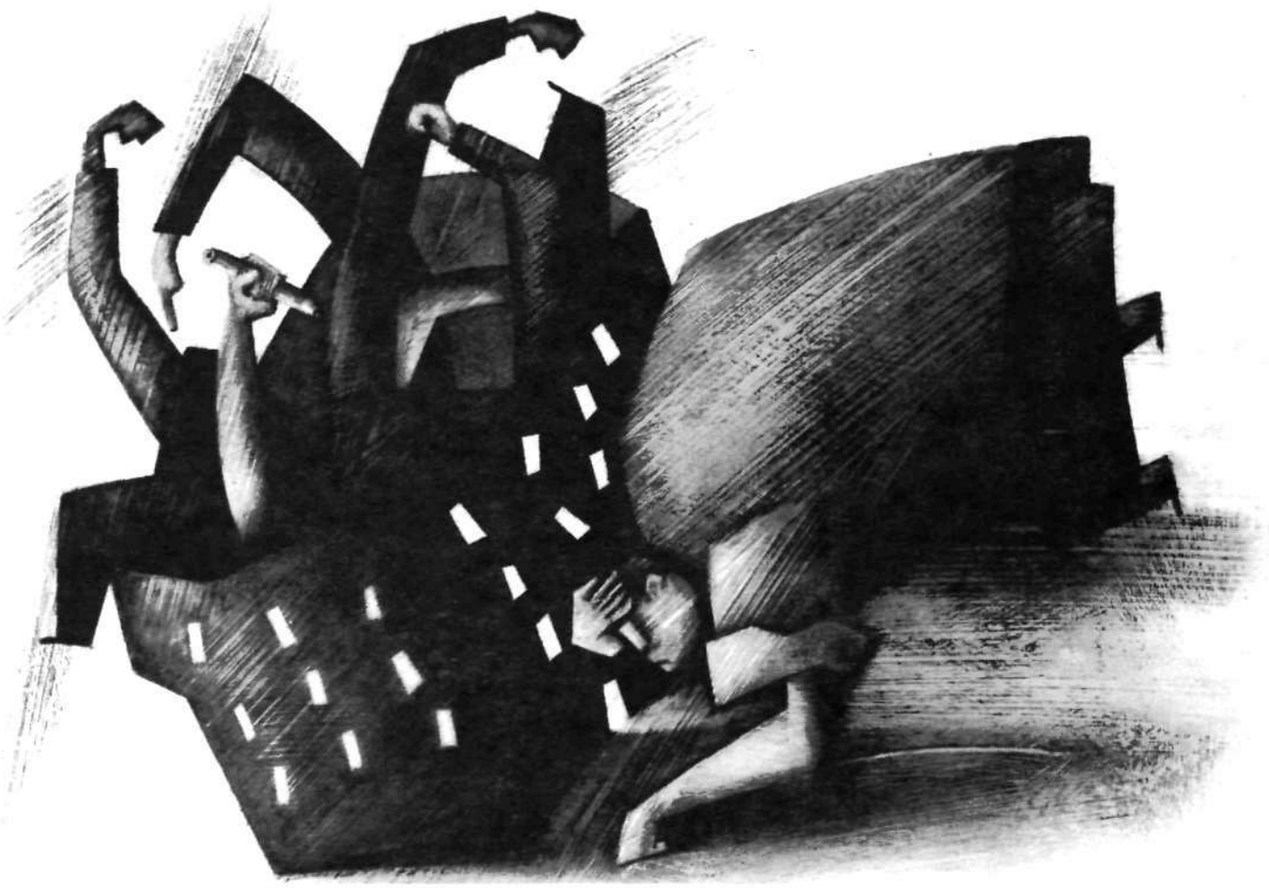
«culture». Renan disait: «Avant la culture française, la culture allemande, la culture italienne, il y a la culture humaine»; mais le mot «culture» a changé de sens entre le début et la fin de la phrase. Disons plutôt qu'il y a des valeurs humaines universelles; et des cultures, ou traditions, multiples. La culture est, dans une certaine mesure, semblable à la langue: c'est une préorganisation du monde, qui du coup facilite énormément l'entrée de l'individu dans la vie; c'est une mémoire collective du passé qui fonde un code de comportement dans le présent et oriente notre recherche des voies de l'avenir. C'est pourquoi il est normal d'aimer sa culture (alors qu'on doit *défendre* l'État, mais non l'aimer, dans le même sens du mot: on n'*aime* pas la Sécurité sociale, on est simplement content qu'elle existe). L'être déculturé, ou privé de culture, est fortement désavantagé: pour lui l'univers perd tout sens, voire toute existence. On ne le confondra pas cependant avec l'être acculturé, qui a ajouté une nouvelle culture à sa culture d'origine: ce métissage-là est à la fois inévitable et utile.

La culture particulière peut cependant conduire à l'universel. Elle le fait non par complémentarité et limitations réciproques, mais par une secrète identité des contraires (ou, si l'on préfère, par «renversement dialectique»). C'est lorsqu'on jouit au plus haut point de sa culture particulière qu'on atteint l'universel. Regardons les écrivains: ceux qui ont accédé à l'universalité n'ont pas emprunté des éléments à toutes les cultures du monde, mais ont su atteindre des profondeurs inconnues de l'être humain, grâce à la parfaite maîtrise qu'ils avaient de leur culture. Dostoïevski est, de tous ses compatriotes, l'auteur le plus «russe»; paradoxalement, il est aussi le plus universel.

On peut imaginer que dans l'Europe de demain les ingrédients «politique» et «culturel» du national seront de nouveau dissociés, comme ils l'ont souvent été sous l'Ancien Régime. Si certaines compétences sont transférées à la communauté européenne (versement des retraites?), cela ne fera pas disparaître l'État, mais en modifiera simplement les frontières. Il y aura aussi, on peut penser, des valeurs démocratiques, humanistes que tous peuvent partager, ou au moins reconnaître. Mais cela ne fera pas disparaître les cultures nationales, car celles-ci sont liées aux langues; et le jour est lointain où l'on parlera en France anglais, allemand, ou espéranto. Et heureusement: c'est grâce au maintien des cultures particulières qu'on pourra encore accéder à l'universel. □

«VOYEZ-VOUS DU RACISME À L'ÉCOLE ?»

Les relations entre les différentes ethnies dans les écoles de Montréal



Majid d'Khissy

NOUS LEUR AVIONS BIEN DIT QUE NOUS N'ÉTIONS PAS À LA RECHERCHE D'INFORMATIONS CROUSTILLANTES ET BIEN ASSAISONNÉES DE VIOLENCE ET DE PEUR, QUE L'ON NE MANGEAIT PAS DE CE PAIN-LÀ, QUE NOUS N'AVIONS PAS LA CURIOSITÉ MALSAINE, QUE NOUS CHERCHIONS JUSTE À SAVOIR L'ÉTAT DES RELATIONS ENTRE LES DIFFÉRENTES ETHNIES À L'ÉCOLE. MAIS LE MOT FATIDIQUE AVAIT FINALEMENT DÛ ÊTRE PRONONCÉ. SUR QUEL TON D'AILLEURS? CELUI DE L'INNOCENCE? OU ENCORE DE LA GRAVITÉ?

Jamais sans malaise en tout cas! «Voyez-vous du racisme à l'école?» Du coup les joues se gonflent, les regards se détournent, les yeux se baissent et l'entrevue a des promesses d'ennui. Nos jeunes adolescents ne cachent pas leur agacement. «Qu'est-ce qu'ils veulent bien nous faire dire?» lit-on dans leurs yeux. «Que nos professeurs sont paranoïaques et bornés?» Bref, à lui seul, le mot racisme contient toute une bordée d'injures. Trop sévère le contenu. Inadaptée l'intensité. L'urgence est à la redéfinition.

De quoi parle-t-on? De l'odeur des lunchs pakistanais ou haïtiens à la cafétéria ou des blagues sur les turbans sikhs ou encore du calvaire palestinien ou du scandale sud-africain?

Tout ça c'est du racisme. Ce concept trop englobant ne peut être utilisé de manière légère. Il laisse toujours derrière lui le goût amer de la condamnation, de la culpabilité, du jugement d'un côté, de la persécution, de l'indignation, du dénigrement de l'autre. Il ne peut constituer un thème exploratoire car il a d'emblée une teneur inquisitrice.

Mais oui il y a du racisme à l'école, ou bien non il n'y en a pas! Appelez-ça comme vous voudrez. Ce qu'il y a surtout c'est un besoin urgent, presque panique de pouvoir dire «Je» en ayant quelques repères. Surtout à 15 ans, quand le monde se dérobe sous nos pieds au moindre signe de rejet, quand on vit

ILLUSTRATION: JEAN-MARIE BENOIT

dans un cosmopolitisme parfois à la limite du délire (il faut voir les corridors de certaines écoles de Montréal où l'on entend parler jusqu'à trente langues différentes), quand il faut faire des choix dans un foisonnement inextricable de codes, de modes, de valeurs, de symboles et de règles.

Alors si on peut dire «Je suis Noir et Haïtien» ou «Je suis Latino», c'est déjà ça. L'important c'est de répondre à cette urgence d'identité. Mais de là à dire que l'important, c'est d'abord l'ethnie et que le rejet de l'autre, la méfiance et le racisme sont les principaux modes relationnels entre les jeunes, c'est passer trop vite aux conclusions, c'est forcer la catégorie, c'est ne pas avoir la patience ou tout simplement l'envie d'observer réellement ce qui se passe.

D'ailleurs nos jeunes interlocuteurs reprochent précisément cela aux médias. Ils les rendent responsables de la tournure que peuvent prendre certains événements à l'origine anodins. Ils les accusent de porter préjudice à leur école et à sa réputation, d'exacerber et même de provoquer des tensions raciales.

Un coup de marteau, un coup de couteau, c'est choquant, c'est bouleversant bien sûr. Mais, non monsieur, ce n'est pas parce que l'un est Latino et l'autre Iranien. Bien sûr, c'est aussi un peu pour ça, mais bien après. Après qu'ils l'ont vu tourner autour de sa blonde. Après qu'ils ont échangé des mots. Après qu'ils se sont assez haïs pour se rendre compte qu'ils ne sont pas du même pays et qu'en plus de ça ils ont des copains pour les défendre au cas où ça tournerait mal.

C'est après, monsieur, qu'ils se sont retrouvés face à face, Latinos et Iraniens, sauvages et fiers comme des coqs. Bien sûr le racisme, c'est aberrant. Mais la solidarité par contre, c'est normal. Bien sûr, la violence c'est révoltant, mais dans bon nombre de cultures, elle n'est pas refoulée comme en Occident. Elle ne suinte pas à travers tout le tissu social comme une eau sale mal canalisée. Elle est assumée lorsqu'elle est légitime aux yeux de celui qui l'éprouve. Là où les plumes morbides des journalistes ne voient que terreur, ghetto et haine raciale, ces jeunes voient honneur, fierté, courage et épopée. De quoi séduire bien des ados devant l'horizon stérile de l'imagination adulte où les seules traversées encore dangereuses restent celles de quelques autoroutes verglacées...

Et pourtant, ils nous l'ont chantée, la chanson. Le racisme, pas beau. La violence, stupide. Pour nous faire plaisir, pour se sentir gentils ou tout simplement parce qu'ils y croient. Le mélodieux discours antiraciste enrobé d'humanisme, on est bien d'accord. Mais pas question de devenir insipide et mielleux, inodore, incolore. On est bien vivant et loin d'être des anges.

D'ailleurs tout le monde était d'accord avec cette prof très gentille, très ouverte. «Que pensez-vous de la guerre et de la violence?» Abjecte, bien sûr, et il sait de quoi il parle, le jeune Libanais. «Et la violence à l'école ce n'est pas la même chose?» Doucement madame. Nous, on ne tire pas sur les populations civiles. On défend notre soeur, notre honneur, notre copain, notre blonde; on se défend quoi! Notre agresseur il est peut-être Iranien, Haïtien, punk, rasta, rockeur; il agresse quoi!

Si en plus on est un peu raciste et qu'on n'aime pas les Viets ou les Arabes, ça n'arrange pas les choses.

Mais ce n'est pas surtout pour ça!

Si le mot racisme provoque tant d'irritation et d'agacement, c'est que les jeunes sentent spontanément le contenu pervers du concept. Il donne trop d'espace aux chasseurs de sorcières ainsi qu'aux alarmistes qui veulent absolument newyorquiser Montréal et aiment imaginer de futures et sanglantes guerres ethniques dans les faubourgs de la métropole.

Par leur agacement et leur réticence, ces jeunes exigent silencieusement mais fermement une redéfinition du concept.

Ils en boudent la textualité et réclament sa contextualité. Ils ne nient pas le racisme. Ils admettent souvent avoir éprouvé ce senti-

ment. Mais ils refusent implicitement ce court-circuitage théorique qui consiste à donner à toute attitude de rejet une coloration raciale.

D'autant plus que l'école n'est pas un lieu hostile. On s'y fait des amis, des blondes, des chums. On y développe aussi des antipathies, des concurrences, des défis, toutes ces petites choses antinomiques et complémentaires qui sont les ferments d'une personnalité qui advient.

Mais c'est surtout un univers que l'on contrôle ou du moins que l'on peut contrôler. Contrairement aux froides exigences de la société, on peut, pour la moindre petite chose, devenir une véritable vedette, se créer des amis, être apprécié de certains sinon de tous et même devenir la fierté de l'école! Comme ces Haïtiens qui dansent si bien et sont des champions de basket. Ou ces Vietnamiennes si douces et si gentilles. Les relations s'appuient sur des éléments tellement subtils que souvent ils deviennent imperceptibles. D'où la stupéfaction de ce professeur face à l'étrange équilibre de l'édifice scolaire. «Je ne comprends pas comment ça n'éclate pas. C'est un véritable miracle!» Bien sûr, dans les catégories d'adultes, retrait veut souvent dire stratégie, évitement signifie haine sourde et conflit veut dire guerre, état d'urgence.

Chez les jeunes, les choses sont plus simples, plus franches. «Lorsque l'on se tient entre nous, c'est que c'est mieux ainsi et rien ne nous empêche de nous mêler si on le désire.»

D'ailleurs ces jeunes ne sentent pas le besoin de se justifier. Leur attitude est bien plus pragmatique, bien plus enracinée. On va là où l'on se sent le mieux. Point. Et Dieu sait s'ils se sentent bien dans cette école, ce lieu où l'égalitarisme n'est pas théorisé mais expérimenté, où la cohabitation n'est pas un projet mais une réalité quotidienne.

Au-delà des coups de couteaux (très rares d'ailleurs), des insultes racistes et de la méfiance, il y a des plages où l'on peut se rencontrer. On apprécie la même musique, on aime les mêmes sports, on s'habille de la même manière, autant de points d'intersection dans cet enchevêtrement de personnalités, de cultures et d'aspirations.

À l'école, le racisme n'est qu'une teinte sombre sur une toile vive et colorée. Il n'a rien d'une ténébreuse et funeste émanation qui empoisonnerait l'ensemble. Le racisme y est bien présent et se manifeste parfois violemment. Mais cela n'a rien à voir avec ce racisme structuré, ruminé et idéologiquement construit que l'on retrouve chez les adultes sous forme de pétrification mentale.

Le racisme chez les jeunes n'est souvent qu'un moule au service de leur vitalité, de leur impulsivité et de leur pressant besoin de distinction. Il pourrait, dans l'avenir, prendre des formes plus lourdes, plus perverses mais il semble que l'école, cette société parallèle, ne soit pas vraiment le lieu propice à cette métamorphose.

C'est le contact avec l'extérieur qui risque d'appesantir ces énergies et leur coller le masque hideux de l'intolérance. Comment réagiront ces héros du secondaire, Haïtiens, Latinos et autres, lorsqu'ils devront quémander leur place dans la société alors qu'à l'école elle leur était acquise? Quelle sera leur réaction lorsqu'ils s'apercevront que, derrière les directives bureaucratiques et étatiques prônant l'antiracisme et l'égalitarisme, se cache une pratique de sélection subtile et pernicieuse qui limite énormément les options des minoritaires?

La «discrimination à visage humain» n'est-elle pas la plus décourageante, parce qu'elle trompe? Parce qu'elle n'offre aucune emprise et ne donne pas la possibilité de réagir? Les racines du racisme ne sont pas à chercher dans les écoles ou dans l'attitude naturellement excessive des adolescents. Elles poussent un peu plus loin, dans les bureaux d'embauche, quelque part derrière le sourire avenant de l'agent de recrutement. □

* *Cette réflexion est faite à partir d'une recherche menée dans deux écoles multi-ethniques de Montréal. La recherche dirigée par Anne Laperrière porte sur la construction sociale des relations inter-ethniques et interraciales, menée par une équipe de l'UQAM et de l'IQRC. L'auteur a travaillé aux analyses des entrevues auprès des groupes mixtes Haïtiens et enseignants.*

AN INSULT TO EXPERIENCE

The Arkansas Testament

Interview with Derek Walcott by Antonino Mazza

DEREK WALCOTT, WAS BORN IN CASTRIES, ST. LUCIA, IN 1930, AND PUBLISHED HIS FIRST COLLECTION, *25 POEMS*, AT THE AGE OF 18. OTHER COLLECTIONS FOLLOWED — *IN A GREEN NIGHT* (1962), *THE CASTAWAY* (1965), *THE GULF* (1969), *ANOTHER LIFE* (1973), *SEA GRAPES* (1976), *THE STAR-APPLE KINGDOM* (1979), *THE FORTUNATE TRAVELLER* (1981), *MIDSUMMER* (1984) — MAKING HIM BY ALL ACCOUNTS THE MOST PROLIFIC AND FINEST ENGLISH-LANGUAGE POET OF THE WEST INDIES. SINCE THE 1950S THE BRITISH WEST INDIES HAVE BEEN EXPERIENCING A PROFOUND LITERARY RENAISSANCE WHOSE MOST IMMEDIATE HISTORICAL PRECEDENT CAN BE FOUND IN THE IRISH RENAISSANCE OF THE TURN OF THE CENTURY, WITH ONE IMPORTANT DIFFERENCE: THE CARIBBEAN IS A HIGHLY MIXED AND REMARKABLY DIVERSIFIED WORLD. THIS INTERVIEW TOOK PLACE IN TORONTO IN OCTOBER, 1988, AT THE HARBOURFRONT AUTHORS' FESTIVAL WHERE DEREK WALCOTT, WHO NOW LIVES IN THE UNITED STATES, READ FROM HIS PUBLICATION, *THE ARKANSAS TESTAMENT* (1987).

ILLUSTRATION: NORMAND COUSINEAU

Vice Versa: *In your recent book,* ***The Arkansas Testament****, the lush, tropical images most often associated with your poetry — those of the Caribbean — take a back seat to those of the more austere, inhospitable American landscape. I wonder how moving to the United States has influenced your literary "imaginaire". I am of course interested in discussing the critical concerns in this book, that is, the historically disparaging human condition which persists, indeed, which is perpetuated in America vis à vis black Americans. But perhaps we can best understand the specificity of your staked claim in the new geography by beginning with your formative years in Saint Lucia. How was it growing up on the tiny island, and what is its place in your work?*

Derek Walcott: Although I come from a very small island, I think that because I knew from very young that I wanted to be a poet, the question of physical size never actually enterted my mind. For one reason, you can't understand size if you haven't been outside to make a comparison; and secondly, because the history of English literature is geographically immense, the scale of the experience of being from a particularly small island was counterbalanced by the scale of the craft that I was about to take up. So, as a poet, starting off in a place on one's own, being virtually a child in a sense, the preoccupation of the undertaking itself was greater than any preoccupation with the size of the place.

V.V.: *When you say a child "on ones own", are your referring to the fact that there wasn't much available in the way of an extant literary tradition?*

D.W.: No, there wasn't. But that's what was wonderful, that was the fantastic excitement. And in a way it still is, because writers can only define a section of the whole. I think a poet can continually go back to the same street and it isn't that he is discovering things that he did not see before; rather, it is those very things he knew that are revealed to him again in renewed moments of reflection. That is what I feel, and I think that every poet ultimately inhabits a particular space which pivots inside him, whether or not he feels uprooted from it. There is a very common expression in the Caribbean that old people use to describe their birthplace: "Where your natal string is buried". I guess that's what the ritual is all about.

V.V.: *And that is the place that designates home?*

D.W.: Yes. There may be writers who, justifiably, say, "This is not my home." A whole race can say that. I mean, this whole experience is part of the subliminal anguish of those Africans in America who keep telling themselvs that America is not their home. But that kind of uprootedness can become overcultivated. It is there in the Diaspora literature, the sense that no matter how long I live here, it is not my home. On the other hand, insisting that any place where you find yourself becomes your home, whether you like it there or not, simply because you realize that you are fated to be there, this too may be collusive, as if you are forced to over-adjust to conditions, since underneath it all you're still discontent.

There are those who write with perfect historical lucidity about the Africans in the Caribbean, insisting that their place is in Africa, that their spiritual home is Africa. I,

however, don't take that view, and not for political reasons, but simply because I personally can't relate to a physical Africa, because the Caribbean and my particular island are for me, so thoroughly exhilarating. I can't imagine another place providing this exhilaration to me. The beauty of Saint Lucia is a physical fact, it's not an imagined thing. It is genuine. It is so strong, in fact, that in Boston, where I live, I can say, "I can't wait to go back;" not from a sense of impatience with Boston, but in that deeper sense. I feel more present in Saint Lucia, more alive. And I've had that from childhood.

V.V.: *Were there any particular problems in marrying the Patois rhythm to the English literary language, as we find them in your work?*

D.W.: I grew up with the French-Creole in the streets of Castries. Creole was the common spoken language, but the language of everything else was English, and in that sense you could call Saint Lucia bilingual. In Commonwealth literature, there is the myth that the writer from these "bilingual countries" has to conquer the English language. I don't think any West Indian writer ever had the problem of mastering the vocabulary and the tone of English. All the languages of the colonies of the old empire are automatically classified as being bilingual because there is one local accent and one that is supposed to be the standard accent. In Saint Lucia, four languages are spoken: English, French, English-Creole and French-Creole. So you grow up with these languages coexisting. The language of the Caribbean is, in fact, older than that of America. Barbadian and Jamaican English are Elizabethan in their roots — they are the older languages of America.

V.V.: *There are moments in your poetry when you go back to the local language and the writing gives out that vitality so characteristic of your work. What role does the local language play in your poetry?*

D.W.: What I'm trying to say in the use of this language is that, because I live in the United States, there is a nostalgia in the body for the sounds that it used to hear. I feel that French-Creole is a beautiful language. It's still so strongly connected with French and has such strong African auxiliaries. It is not a language of necessity, it is a language that grew organically. Now when you get the French Academy saying that Creole is bastardized French, all you have to do is look at the absurdity and the vanity of such a claim. The dominant group is saying that French-Creole is barbarous, that it is not well-spoken French, that it is a substratum of some society of people who haven't yet learned to speak like Cocteau. Of course there were no great writers and no literary version in French-Creole, but I remember when I first read some Francois Villon, I said, "My God, this is terrific, this is so similar to French-Creole." The language of Villon is closer to what we speak on the island than what is spoken in Paris. It is richer, has less abstraction, fewer syllables and is less discursive. And since poetry is not a discursive medium, I felt very excited on reading Villon. In a sense, trying to get the quality of Creole into a literary form was just as exciting as it was with English. Maybe more so, because there was no existing formula apart from the oral tradition which is strong in terms of content and in terms of a solid body of sound — from folk songs to calypso. What was really exciting was to learn later that you could combine both the oral and written traditions and not have to express yourself as an Englishman, or as a Frenchman. There's no such thing as a civilized accent. Everybody is speaking with a provincial accent. It doesn't matter whether ▷

it's a BBC person or whether it is a guy in some village — *everybody is incomprehensible to somebody else.* Nobody's accent is better than another's and nobody's language is better than another's. Once you've got to that balance, then, as a writer, it is just incredible.

V.V.: *How did you come to that knowledge?*

D.W.: I think I came to that through the theatre, because in theatre people speak in the manner of where they come from. Shakespeare did that too. His poetry came out of the provincial language which only later became dominant. The local language is always more metaphorical, fresher. So, when you learn that the word for "airplane" can be "metal-bird-flyin" or "big-bird-in-sky," you realize that such awkward metaphors are not necessarily a sign of illiteracy, but a poetic version of a named object.

V.V.: *They are transparent metaphors.*

D.W.: Well, yes. Unfortunately, however, the penalty of colonialism and slavery is the sense of inferiority that lingers in the collectivity long after their alleged independence, or the vote, or having a body of literature. This residual inferiority that remains is very hard to eradicate because colonialism makes you competitive vis à vis the oppressor. It says that one day "we will be as good as...," or "we, too, will have our...," or "we can do this as well as..." This way of comparing oneself began from a sense of inferiority. The country, the race, in this way, begins to relate to history, to ideas of achievement, and so on.

V.V.: *Thus using another people's history as the model?*

D.W.: Well, the only possible model, in fact, is the spirit. There's no other model. The model is not achievement. The penalty of a colonized society is that its people feel ashamed, or indebted, or seem to wish or require their own history, whereas that's not where their own history lies, because that's the model supplied by the European, that's the Western model: a chronological succession of certain achievements in art, in science, and so on. The usual reproach against this position is to say, "Well, you're saying that because you haven't achieved anything." But you know, I don't believe I'm defending the absence of something. I consider the Caribbean an immensely more civilized and mannered society than I do the United States of America, immensely more so because it has passed through its degradations and inferiorities. To me, life is no longer a question of comparison.

V.V.: *In* ***The Arkansas Testament****, your protagonist moves into a landscape charged with unhappy historical references for the black people of America, a landscape that seems to describe him, almost a priori, as an alien. While in intent the text wishes to humanize this other space, for that very reason the language acquires a certain resentfulness. Its vitality is tempered by the reflections brought on by the failure of democracy in the new land. How do you live this America? How do you, as a man with your history and as a poet who aspires to spiritual freedom, live the Arkansas metaphor that resists to this day the humanizing process?*

D.W.: The horror I have of this side of the world, of the Western world, America, has to do with the thinness of its reflections, while on its surface it appears to be very tolerant. I find its superficiality to be boring. I

even find having to discuss racism boring, intellectually sub-human. I'm not talking politically. I'm talking about the fact that one of the biggest problems in the culture here, a culture which appears to be progressive, is racism.

V.V.: *The culture here?*

D.W.: Yes, I would include even Canada. There is a fundamental inanity about such a subject. It may be part of a Protestant thing, it may be an idea of decency which is basically boring because it leads to the annihilation or the erasure of the concepts of sin and guilt. There are certain ideas of equality that are shared out here. It comes from the very Declaration of Independence which elaborates a lateral concept of society with neither height nor depth in its horizon of evenness. It may be part of the WASP thing, it may be part of the Protestant quality of democracy. It is part of the practicality of democracy. Now, I'm not being anti-democratic, but, if the sole goal of society is to make its citizens equal, which is in itself admirable, it is still not enough. I mean, the ultimate goal of any society, of any tribe, is the adoration of God. Now, I'm not an evangelist either. What I'm saying is that having made everyone equal, what else does a society aspire to? What's next? Well, what's next is to have an idea that man may or may not choose: the idea of a superior something beyond him, which, if you wish, you may call death, history, fate, God. But the unknown is treated by this society as if it were problematic. Society does this even to literature, to religion. It flattens its significance. I'm not saying that I want more, nor do I wish to inflict my desire for more on society. But, if all society can offer its members is equality, no serious writer, no serious humanist, can accept that goal as a society's major preoccupation.

To have to worry about race, to have to worry about the condition of your own race, is a secondary experience to my mind, because anything else is so obviously absurd, so obviously unjust, so obviously the result of manipulation. It's not that it is not a worthy cause, but it is a lowering of some sort of viewpoint, some sort of vision. If I look at the news and I see an event that has to do with the treatment of a black person or someone else, and the event becomes a chronic, crucial issue, I must conclude that the society accepts the problem as a given, otherwise the society would find a solution for it. But the problem is allowed to exist, to persist, because it is accepted as a recurrent given. Ultimately, these are the preoccupations of a society that does not aspire to anything higher than a kind of evenness. In this way, many aspects of a materialistic democracy are identical with those of totalitarian regimes, in terms of the evenness of making man an equivalent, an interchangeable digit.

One of the things that really haunts me is the disappearence of the Indian in America, because if I drive down a road, or a highway, I don't see the Indians. Now, where are the first people? Why has this place been levelled? Why is there a six-lane highway across a plateau? Where are the people who were once there? What has replaced these people: concrete, asphalt, glass... right? I come from outside! The disappearance of the native Indians is not the concern of this country. It's not a concern at all. Some will say that this is too old a question, that it was something that had to be done, that it was necessity, that they gave trouble, that they didn't want to adapt. But whatever they say, it's an immense absence. And, if you think about it, would the society that perpetrated this absence, given the opportunity, make other minorities, say the blacks, disappear as well? That's the larger question to me, rather than the one that deals with who's living in the house next door, or

who doesn't vote for Jackson, or who is a Republican. How much of that is in American literature? Where is that question in America?

V.V.: *Are you saying that the blacks, for example, would be made to disappear because their presence is inconsistent with the lateral model of society, because diversity is inconsistent with the vision of that equalizing model which society holds dear?*

D.W.: Yes. And yet the model appears to develop diversity, in that it says that every man is entitled to his own faith, his own religion, and so on.

V.V.: *What is the specific difference in your work from that of other writers and from that of other black writers in particular?*

D.W.: The difference is, I'm not trying to fall in line with the black American writer who has his racial problems here, because I would be looked at as just a black writer, which is irritating to me. First of all, I'm from the Caribbean. Secondly, I could be any colour. I could have been Indian, or Inuit or anything. But here, one is typecast. That's the truth about America. That is, if you're a writer talking and you're black, you're a black writer talking in America. But I could have been another colour. I could have been Naipaul or Joan Rhys. I come from the Caribbean; I know that distinction and I'm saying that black is a category that looms over a black writer in America. Therefore, I could be cast in a line that might sound identical to Richard Wright, James Baldwin, Langston Hughes. I don't want to be in that sequence. First of all, I'm not an American and secondly, it's very easy to attach my name to that list which absolutely does nothing but categorize all these writers as one block of people who have a right to dissent. What I'm saying is, when I come here I am arriving in a world, in a condition, in which I have to prepare for some kind of insult, an insult to my experience. And just the fact that I may have to consider this problem, even for one moment, my imagination is insulted, my spirit is insulted. I'm entering a country — Canada, the United States, or England — and saying, " Well, they're not putting it on your passport anymore as they used to." But you come into a condition in which it's prepared insult. Or you prepare for a worse thing than insult, which is a ferocity of identity, which can happen among black people also, who say, "You got to be black!." It's the same thing. This is reversed insult.

V.V.: *So, ethnicity is a fact that defines the American habitat for a writer, a defacement that stands in the way of the writer who does not belong to the dominant culture?*

D.W.: If I'm writing about America, I'm not writing from an evangelical, political point of view that says, "liberate this, liberate that." I don't think like that, because it's so obvious that I don't have to tell you to liberate anything. The same thing can be said with regards to South Africa, but they often get passionate in the wrong way. They can feel relieved that at last the black man is equal. It's still the same thing. It's still the same attitude as giving somebody a tip, as given somebody clothes, as letting them have the right to come into your living-room. That's not the fight. That's simply the political thing. What has to be looked at is the level of underdeveloped thinking that exists in South Africa and the uncompleted man that a Boer represents. That's what's important, not the defense of the other side. But I think in writing about America you are irritated by the fact that you have to write about racism. That's where my irascibility comes in. To have to confront it at every turn.

V.V.: *The topic is a condition of living in this place?*

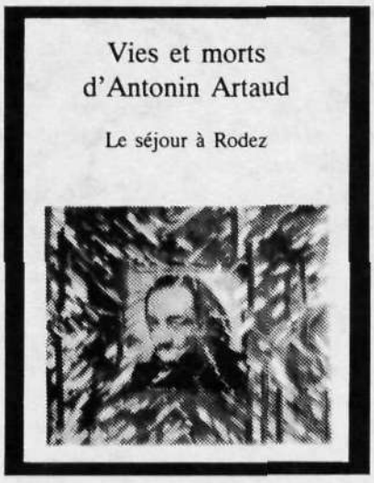
D.W.: Is conditioned by the society in which you live.

V.V.: *And it is probably a permanent aspect of our condition, unlike what one thought when one first began to write.*

D.W.: Yes. Maybe an endemic one. □

Vies et morts d'Antonin Artaud
Le séjour à Rodez

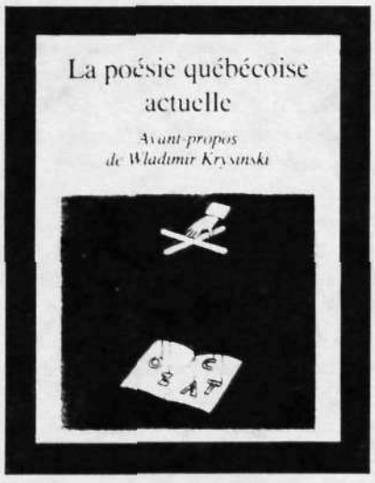
Simon Harel
A l'intérieur d'une réflexion sur la constitution d'une écriture de la psychose chez Artaud, Simon Harel présente les écrits de Rodez comme la fable d'un sujet dessaisi de sa propre identité, qui cherche à reconstruire, par-delà l'éclatement d'une fantasmatique délirante, son histoire. En effet, au moment de l'internement la parole d'Artaud s'affole. Elle est hantée. Il faudra l'épisode psychotique de Rodez, traversé par la thématique de la possession et de l'exorcisme, pour que telle une épiphanie le sujet s'apparaisse à lui-même.
343 pages / ISBN: 2-89133-115-X/35.00$



Les Éditions du Préambule

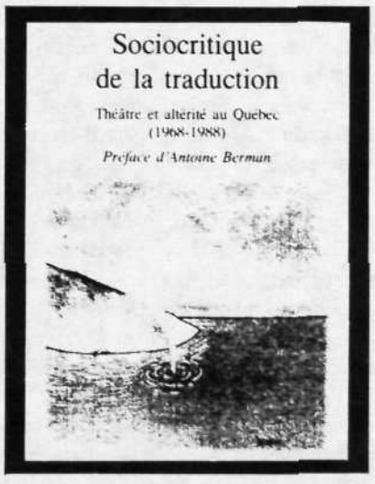
La poésie québécoise actuelle

Madeleine Gagnon.
Il n'y a pas de poésie sans feu. Il était une fois en Amérique, un peuple sans pays qui, faute de s'en être donné un par le feu des armes, s'est conquis, après des décennies de grande noirceur, une contrée apatride par le feu des mots du poème.
47 pages/ISBN: 2-89133-125-7/10.00$



Sociocritique de la traduction
Théâtre et altérité au Québec
(1968 - 1988)

Annie Brisset
La traduction est régie en priorité par le discours de la société réceptrice,indépendamment des relations d'équivalence que le texte original imposerait. C'est dire que les idées et les valeurs ayant cours dans une société donnée exercent une contrainte sur la manière de traduire, souvent à l'insu du traducteur. Dans la société québécoise tendue vers l'affirmation nationale, où le rapport à l'altérité devient problématique, comment s'exerce la régulation idéologique des modes de traduction?
347 Pages/ISBN: 2-89133-114-1/38.00$



COLLECTION L'UNIVERS DES DISCOURS

LE PRÉAMBULE 169, Rue Labonté, Longueuil, Québec, J4H 2P6 **Tél.:(514) 651-3646 Fax: (514) 651-0378**

LE SYNDROME DE LA RÉSERVE

André G. Jacob

DEPUIS LA FIN DES ANNÉES 60, DES DIZAINES DE CONFLITS OÙ LES PROTAGONISTES PRINCIPAUX SONT AUTOCHTONES SURPRENNENT ET LAISSENT PANTOIS PLUS D'UN OBSERVATEUR ÉTRANGER À LA SITUATION. COMMENT EXPLIQUER UNE TELLE RÉSURGENCE DES PROBLÈMES TERRITORIAUX ALORS QUE TOUT SEMBLAIT RÉGLÉ? QUELLE EST LA PORTÉE SYMBOLIQUE, POLITIQUE, SOCIALE DES REVENDICATIONS DES AUTOCHTONES? LA DISCRIMINATION STRUCTURELLE TROUVE-T-ELLE ENCORE UNE JUSTIFICATION? LES STÉRÉOTYPES MODERNES REPOSENT-ILS SUR LES PERCEPTIONS DU PASSÉ? UNE RÉALITÉ RESTE INCONTOURNABLE: LA LATENCE DES PROBLÈMES LAISSE PLACE À UN NOUVEAU REGARD SUR L'HISTOIRE, SANS MASQUES.

Récrire l'histoire

L'impossibilité de refaire l'histoire ne nous empêche nullement de l'analyser en des nouveaux termes. Cliché usé mais plus d'actualité que jamais. La seule lecture des journaux nous force à poser sans cesse la question de notre perception de l'histoire autochtone.

Le 9 décembre 1990, *La Presse* publiait un article de Pierre Vennat, «La crise d'Oka a commencé en juillet... 1534». On ne pouvait viser plus juste. Le texte reposait sur des propos attribués à Jacques Cartier lors de son débarquement à Gaspé. Après avoir planté sa fameuse croix, signifiant la prise de possession des territoires autochtones au nom du roi de France, Cartier note la réaction du chef Donnacona: «Il nous fit une grande harangue. Nous montrant ladite croix, il nous montra la terre tout à l'entour de nous, comme s'il eut voulu dire que toute la terre était à lui et que nous ne devions pas planter ladite croix sans son consentement...»

De fait, tout commence bien avant l'arrivée de Cartier. Nos cours d'histoire nous présentaient les conquêtes européennes comme un phénomène historique tout à fait justifiable; il fallait apporter la civilisation à ces barbares, les convertir et, comme juste compensation, prendre leurs terres et leurs richesses. À l'époque, toute l'Europe cherchait à agrandir ses territoires, à assujettir de nouvelles populations et à développer le commerce de produits exotiques.

Depuis la découverte de l'Amérique... Quelle découverte? Les Autochtones occupaient le territoire depuis longtemps. Découvrir signifiait tout simplement s'approprier les terres sans vergogne et acheter toute une valetaille à vil prix.

Les Européens se disaient supérieurs, ce qui leur confère le droit de conquérir... Quelle histoire! Les problèmes semblaient réglés pour toujours. Pourtant, par une sorte de juste retour des choses, les Autochtones parlent encore du droit à la terre et estiment être toujours victimes d'une discrimination structurelle, d'ailleurs une des pires de l'histoire de l'humanité, aussi profonde que l'esclavage.

Lors des grandes découvertes, on percevait l'«Indien» le «sauvage américain», disait l'expression de l'époque, comme un cannibale, un être dépravé, sans culture, sans religion, sans appartenance à un territoire ni à un État. Évidemment, même si cette position ralliait les opinions, elle posait déjà de multiples problèmes moraux, philosophiques et théologiques aux intellectuels d'alors, presque tous des clercs catholiques, principaux idéologues des empires européens. Toute la question de l'origine même de l'autochtone n'était pas encore clarifiée. On se demandait même si ces «sauvages» étaient des êtres humains. Le démon pouvait aussi être indien. Au XVIe siècle, il fallut même une bulle papale pour déclarer les «Indiens» des êtres humains aptes à l'évangélisation; les tuer comme des bêtes sauvages devenait par le fait même un homicide.

Convaincus d'être investis de pouvoir divin et de jouir d'une supériorité «raciale», les Européens utilisèrent diverses stratégies pour assurer le développement du commerce international, dont l'oeuvre évangélisatrice de l'Église catholique pour qui la sédentarisation devenait le moyen principal pour contrôler les «sauvages», les éduquer, les convertir et les rendre plus collaborateurs. À ce sujet, les Relations des Jésuites sont très explicites: «Tous sauvages sont errants; il faut donc les réduire à une vie sédentaire si on veut avoir leurs

ILLUSTRATION: NORMAND COUSINEAU

enfants...» La stratégie de cantonnement dans les réserves-ghettos devenait donc justifiable et, peu à peu, allait se traduire en une forme d'organisation sociale et politique. Les Autochtones se retrouvèrent dans des gloriettes, exclus de l'organisation sociale et des rapports sociaux de production. Une longue période d'isolement social, économique, culturel et politique commençait. Le «sauvage» devenait le «peau-rouge», un être différent, pauvre, cruel, bestial, etc. Tous les stéréotypes racistes des fils d'Européens servaient souvent de justification aux conquêtes territoriales. Louis-Edmond Hamelin constate que «de telles opinions persistantes ne peuvent qu'avoir leur effet: une autochtonité négative s'est installée dans les mentalités. L'inattention et l'indifférence à l'égard des Autochtones et des réalités du Nord ont ensuite caractérisé nos attitudes. Cette inattention a méconnu la différence ethnique. Ignorant les liens intimes que les Autochtones entretiennent avec «leur mère», la Terre, cette vue intéressée a facilité la mainmise sur de vastes espaces, effrontément déclarés «sans propriété». Ainsi, dans l'histoire officielle du Canada, les habitants auxquels les Conférences constitutionnelles (1983-1987) attribuent pourtant le titre de Premières Nations ne font tout simplement pas partie des peuples fondateurs!»[1]

Au XIXe siècle, Sioux, Assiniboines, Iroquois et autres nations se révoltent de façon violente contre la spoliation systématique et accélérée de leurs terres devenues simple matière à spéculation. La répression est brutale, sanglante. Américains et Canadiens croient régler le problème par la violence: la terre doit appartenir à ceux qui savent la faire fructifier. Ce schéma des relations entre conquérants et conquis allait marquer l'histoire, et les problèmes de droit sur les territoires allaient rester sans solution jusqu'à nos jours.

En 1990, beaucoup de gens se demandent encore pourquoi les Autochtones réclament des territoires. Les réserves ne sont pas aussi étanches qu'on le pensait... Jusqu'alors on les ignorait tout autant que les bantoustans et voilà que des cris s'élèvent pour nous reprocher d'occuper illégitimement des territoires ancestraux. Des bien-pensants s'indignent ou se sentent coupables. Le syndrome de la réserve fait craindre l'envahissement des territoires conquis par nos ancêtres européens. Ressurgit la peur de perdre des ressources et de se retrouver à un niveau d'égalité avec ces gens qu'on espérait bien tranquilles dans leur enclos. Quel drame! S'évapore l'image du «sauvage» soumis, à croupetons dans la dèche, accroché au seul pouvoir que l'on veut bien lui concéder, l'accès à de giboyeux territoires de chasse et de pêche; en silence, on espère que la crise d'Oka aura été le baroud des Autochtones.

Le coeur d'un grand malentendu: la Terre

Pour les propriétaires et spéculateurs fonciers, la terre n'a pas d'autre sens que sa valeur commerciale. Le sens d'appartenance à la terre ne correspond à rien. Ils la possèdent, c'est tout. Pour un propriétaire foncier, la culture autochtone ne peut être qu'un autre problème à résoudre, sans signification plus élevée. En ce sens, beaucoup de gens restent incrédules devant les revendications territoriales des Autochtones. Pourtant, malgré l'oeuvre destructrice des siècles, les valeurs autochtones perdurent, traversent les générations. Le conflit d'Oka n'a-t-il pas commencé autour d'un enjeu relié à la terre: le terrain de golf. «Le rapport à un territoire ancestral est toujours bien vivant, écrit Bernard Cleary, négociateur pour les Attikameks et les Montagnais. Il concerne autant les chasseurs de métier que les autres. Il fait partie de l'histoire, des légendes et de l'identité.»[2]

Sans tomber dans le «folklorisme» passéiste, recherchons la valeur symbolique des revendications territoriales. Depuis des millénaires, la terre garde une valeur symbolique universelle dans les cultures autochtones. Chez plusieurs peuples, la terre symbolise la mère nourricière, la femme soumise au principe actif du ciel, l'être fécondé par la charrue, par la semence, par la pluie, par la lumière. Matrice qui conçoit les sources, les minerais, les

métaux, la faune, la flore, elle devient parfois déesse et symbole d'humilité (étymologiquement liée à l'humus) pour l'être humain modelé de la terre.

Du sud au nord, la terre représente le lien sacré entre les peuples. Les Incas se disaient fils de la montagne et lui vouaient un culte particulier. Chez les Mayas, le glyphe de la terre est la déesse lune, reine des cycles de la fécondité. La vieille déesse Maya, luni-terrestre, a une fonction primordiale: elle est la maîtresse du nombre 1 pour signifier qu'elle préside au début de toute chose. Les Aztèques voit la terre comme mère nourricière mais aussi comme destructrice parce qu'elle réclame les morts dont elle se nourrit. En Amérique du Nord, dans toutes les civilisations autochtones, la terre symbolise le lien avec le passé et l'avenir. Cette valeur fondamentale donne un sens aux luttes pour la terre. Chez les Haidas, la terre nourrit le pin sacré, symbole de vie et d'immortalité. Thomas Berger estime que non seulement le concept même de terre diffère de la notion dominante dans le système capitaliste, c'est-à-dire la matière de base à la spéculation, mais qu'il sert de principe intégrateur à la vie, à l'organisation sociale, économique et politique des Autochtones, et ce bien que la majorité des Nords-Américains croient qu'il s'agit-là de valeurs disparues. Dans les faits, beaucoup souhaitent carrément l'élimination pure et simple des territoires autochtones.

La terre signifie la sécurité, la source du bien-être pour aujourd'hui et pour les générations à venir. Elle représente aussi l'appartenance à une nation; respecter la mère nourricière de sa nation, c'est se respecter, être fier de ses origines et montrer son indépendance.

Les revendications territoriales contemporaines provoquent des conflits profonds car ils représentent des enjeux majeurs au plan économique, politique et idéologique; ce dernier aspect reste souvent méconnu, ignoré, pourtant il est fondamental.

Le conflit révélateur de l'identité collective

Les conflits au sujet de territoires font réapparaître dans l'opinion publique les propos discriminatoires, les représentations négatives dans lesquelles le «sauvage» reste présent, éternel exclu. Les médias reflètent ces images populaires de façon subtile. Par exemple, le dimanche 9 septembre 1990, *La Presse* présente une première digne de mention: en haut de page, la photo de la personnalité de la semaine du journal, «Patrick Cloutier, ce militaire qui n'a pas froid aux yeux»; en second lieu, le titre de l'article principal, «La bagarre éclate à Oka: un Warrior hospitalisé après un affrontement qui a fait deux blessés chez les soldats»; troisièmement, au centre de la page, une grande photographie en couleur du visage du Warrior ensanglanté avec, en sous-titre: «Le Warrior mohawk blessé à la tête au cours d'une altercation avec des militaires survenue dans la nuit de vendredi à samedi n'a subi en fait que des contusions sans gravité»; enfin, en bas de page, à gauche, une caricature d'une leader mokawk, Kanh-Tineta Horn, montrée avec un regard très dur et affublée d'un graffiti évocateur: «L'espoir de réconciliation se lit dans les yeux de Kanh-Tineta Horn (Elle fait onduler l'herbe) — remplacer «l'herbe» par les barbelés, vu les circonstances...»

Cette seule page soulève des problèmes fondamentaux. Dans ces représentations, sans que ce soit dit, force est de reconnaître que l'Indien n'a que le mauvais rôle, bien ancré dans les perceptions collectives et l'imagination populaire depuis des siècles.

Les perceptions ont-elles vraiment changé? Le «sauvage» est-il toujours présent dans nos imaginations et nos symboles? Sommes-nous prêts à reconnaître la portée des négociations territoriales? Pourrons-nous corriger les erreurs historiques? Saurons-nous distinguer les changements politiques véritables ou allons-nous confier la destinée des Autochtones et la nôtre à des politiciens patelins? Si nous ne souhaitons pas un ramdam au printemps, nos gouvernements ont tout intérêt à ralinguer pour respecter les forces de l'histoire récrite avec lucidité par les Autochtones eux-mêmes avec un profond sens de la justice.

Il faut repenser les revendications territoriales actuelles à la lumière de conceptions diamétralement opposées à l'idéologie de conquête, toujours bien ancrée dans notre mentalité de peuple supérieur, dans les politiques et dans les rapports sociaux et économiques. □

Notes

1. *Hamelin, Louis-Edmond (1990), «L'inéquation persistante», Relations (décembre), 297-298.*
2. *Cleary, Bernard (1990), «L'urgence d'un nouveau contrat social», Relations (décembre), 299-302.*

THE ROOTS OF THE CONFLICT

Randy Kapashesit

SEEKING TO UNDERSTAND AND INDIGENOUS STRUGGLE IS A WAY TO LIBERATION. WHAT ARE USUALLY REFERRED TO AS "NATIVE RIGHTS" OR "ABORIGINAL RIGHTS" ARE NOT TRIVIAL MATTERS, NOR ARE THEY OPPORTUNITIES TO RECTIFY THE COLLECTIVE GUILTY CONSCIENCE OF CANADIANS.

The indigenous struggle is often presented by agents of Canadian society and even by some indigenous representatives as a struggle to complete the circle of confederation. Frankly, I resent the goal of finding and taking up my place in a colonial society.

The simplistic view advanced by the status quo is that Indians have treaties and potential land claims. "Let's settle the land claims and get on with life" they would say. The formula to achieve this end is extinguishment of indigenous rights in exchange for more defined rights enshrined in the constitution and economic benefits presented as compensation.

The context in which Canadians view the indigenous struggle is first and foremost colonial. In fact, I would argue that it is more a Canadian struggle, not an indigenous struggle. That's how colonial Canada is, it seeks to define and confine struggle. In the process, most people become confused and misled.

The first task for indigenous people is to resist imposed definition and reactionary thinking. This is constant and continual struggle, Canada is so subtle in it's colonialism and neocolonialism that it is more difficult to expose and resist the colonialism.

Defining the context in which to view the indigenous struggle is the key to liberation for indigenous nations and those interested in making constructive change in the status quo. It is my view that what is at the core of all problems that exist between and within Canadian / indigenous society is the struggle between nations and nation-states. Indigenous nations are timeless land-based cultures. Nations are infants and imperialist. This is the dialiectic of colonialism. What makes a nation, according to international law, is that people share a language, culture, territorial base and political organization and history. What makes a state is, by default, the ability of an imperialistic or colonial power to organize and maintain dominance in a portion of the world.

On an international scale, for example there are over 5000 nations, yet there are only 171 states. The majority of nations have existed for hundreds, even thousands of years. The majority of states have only been around since World War II. Very few nations have ever been given a choice to bcome part of a state. Some states have far better records than others, but overall, no ideology, left, right, religious or sectarian has protected nations or allowed for co-existence better than any other. In fact, the twentieth century has probably seen more genocides than any other century, and the vast majority of this has been a result of the efforts of states to oppress nations.

One must consciously resist the geopolitical spectrum which defines the world from a nation state blas. Those individuals and states which are viewed as left, right and centre are defined by western European ideology, culture and tradition. This dominating view imposes its values and seeks to subsume those cultures and traditions who stand in the way. Consequently, indigenous people and their beliefs become distorted and redefined.

The end product is what we have before us today: a social contract that says indigenous people are Canadians, an economic system which defines indigenous land rights in monetary terms to be bargained away, debates on sovereignty that reflect nothing more than adherence to and adoption of imperialist concepts, calls for justice that somehow fall short of the notion.

The Elijah-Harper-and-Warriors-at-Oka experiences of this past year mainstreamed the indigenous agenda for not only Canadians but for most of the world. It is folly to believe that meaningful change will come about as a result. The backlash of the pro-Meech Lake accord in Quebec no doubt contributed to the fascist like response on the part of Quebec and the federal government to the Oka situation. The lesson to be learned from both experiences is that very little has changed in over 300 years of colonialism and oppression.

What should be most clear to people is that neither the French or English can be trusted. Historically, the French and English sought to make alliances with indigenous nations to suit their agenda. Both had to compete for the most favorable relations with native allies. Today it is clear there is no benefit in making a covenent with either: hence Canada. Canada and Quebec have shown their true colors in the events of this past year.

When Canada and Quebec decide to mature into a longer view of history, the real struggle shall await them. The question is not who can get the best deal within Canada, but rather, when will Canadians realize that indigenous liberation is their liberation. Only when that struggle is truly embraced can we perhaps have a common future. □

ILLUSTRATION: KAMILA WOZNIAKOWSKA

UNITED COLORS

Christian Roy

CETTE CÉLÈBRE CAMPAGNE PUBLICITAIRE (À RAPPROCHER DE «COME TOGETHER» DE STUYVESANT ET «TEST THE WEST» DE MARLBORO) EST FONDÉE SUR UN ANTIRACISME DE VITRINE, RAMENÉ À UN MOTIF DÉCORATIF. LA DIVERSITÉ HUMAINE Y EST NIÉE SOUS L'APPARENCE DE SA GLORIFICATION, CAR L'HUMANITÉ EST ICI RÉDUITE À UNE GAMME DE COLORIS SOUMIS COMME L'ENSEMBLE DU RÉEL AUX MANIPULATIONS ARBITRAIRES DU POUVOIR TECHNO-MÉDIATIQUE.

Benetton évacue le culturel, le social et le politique pour ne garder que les éléments de look; leur interchangeabilité, conforme à la loi des media et de la consommation, est présentée comme un triomphe de la liberté sous les espèces de l'*American Way* vécu par le *jet set* international, dont la «fin des idéologies» signifie pratiquement la libre circulation. En fait, seule demeure son idéologie, un libéralisme esthétisant, qui cherche ses effets dans la juxtaposition des contrastes, soit de la «couleur» de l'autre au blanc de son sujet, auquel ramène prismatiquement cet arc-en-ciel humain. C'est ce qu'ont probablement pressenti les groupes noirs américains qui ont dénoncé ces publicités, alors qu'elles sont pourtant un éloge servile de la société multiraciale des U.S. of A., proposée comme modèle d'un nouvel ordre mondial, jusqu'à en calquer le nom dans un anglais ostentatoire pour un effet de chic bien européen, tablant sur un cosmopolitisme simili-démocratique.

L'antiracisme publicitaire est l'expression de cet ethnocentrisme du consommateur occidental, qui aime à se flotter à la couleur locale de l'Autre pittoresque comme la jeune femme blonde et hilare de Benetton au jeune mineur sud-africain goguenard dont elle a adopté la panoplie pour la caméra, jusqu'au visage noirci comme un «minstrel singer» du Cap. L'engagement anti-apartheid du milieu pop, si peu menaçant pour l'establishment (on pensera au cinéma, à l'indignation de bon ton des superproductions de sir Richard Attenborough), se situe dans le cadre idéal d'un discours libéral qui ne casse rien, se ramenant à la revendication esthétique de l'entrée dans le jeu du *spectacle* de l'entière gamme des couleurs du spectre humain, se satisfaisant entre-temps des jolis contrastes dont elle est l'occasion. (Paternalisme implicite de la pose byronienne de Sting le bras autour du cou de «son» chef kayapo, ou: «Touche pas à mon pote.») La logique médiatique se révèle plus profondément encore dans une certaine série de publicités Benetton: disjonction des parties du corps de couleurs et d'âges différents, reproduites de façon hyperréaliste mais juxtaposées de façon incongrue, inorganique — série de bras rigides, de têtes d'enfants auxquelles ils ne sauraient être reliés hors du cadre définissant l'unique et arbitraire réalité des media, tronçonnant l'être humain dans sa réalité physique et culturelle pour en tirer ses effets de choc et alimenter ainsi la fascination morbide, joyeuse, extatique définissant la conscience du consommateur universel (occidental), de l'Homme impersonnel car hyper-individuel, qui est le paradigme du néo-libéralisme cosmopolite (métropolitain) postmoderne. □

INTELLETTUALI TEDESCHI E SOCIETÀ MULTICULTURALE

Gino Chiellino

RÉSUMÉ AU MOMENT DE L'UNIFICATION DES DEUX ALLEMAGNES, LA RDA ENVISAGEAIT DE DONNER LE DROIT DE VOTE AUX ÉTRANGERS VIVANT SUR SON TERRITOIRE. CE PROJET FUT TOUTEFOIS ABANDONNÉ AVEC L'UNION. POURQUOI? QUELLE EST LA PLACE DE L'ÉTRANGER DANS LA CULTURE POLITIQUE DE L'ALLEMAGNE UNIE? COMMENT LA DÉMOCRATIE ALLEMANDE CONSIDÈRE-T-ELLE ET TRAITE-T-ELLE LA DIFFÉRENCE? QUELS SONT LES DROITS DES NON-ALLEMANDS? ET, ENCORE ET SURTOUT, QUEL RÔLE JOUENT LES INTELLECTUELS DANS CETTE AFFAIRE? TELLES SONT LES QUESTIONS QUE POSE L'AUTEUR, PROFESSEUR ITALIEN DE LITTÉRATURE VIVANT DEPUIS VINGT-CINQ ANS EN ALLEMAGNE. IL ARRIVE À LA CONCLUSION QUE L'OPINION PUBLIQUE AINSI QUE LES INTELLECTUELS DE LA GRANDE ALLEMAGNE, QUI COMPTE CINQ MILLIONS D'IMMIGRANTS, REFOULENT LE DÉFI À L'HOMOGÉNÉITÉ ALLEMANDE POSÉ PAR LES MINORITÉS ETHNIQUES ET JETTENT DE LA SORTE UNE OMBRE SUR LE PROJET IMMINENT D'UNITÉ ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE DE L'EUROPE.

ILLUSTRATION: NORMAND COUSINEAU

Forse in vista del suo quarantesimo anniversario l'ex RDT aveva concesso improvvisamente il diritto di voto comunale ai circa 150.000 cittadini stranieri presenti sul suo territorio nazionale, senza che costoro, nè l'opinione pubblica, ne avessero fatto mai richiesta esplicita. Una specie di canto del cigno di uno stato che si sentiva ormai prossimo alla fine del suo corso storico?

Con il contratto tra i due paesi per la riunificazione della nazione tedesca tale legge è scomparsa nel nulla, senza nessuna resistenza da parte degli intellettuali democratici di ambedue le parti. Non si è saputo neanche con che cosa ne sia stata barattata l'abrogazione. Nella prima fase di preparazione del contratto nazionale tra i due stati, quando come capo di governo non c'era ancora il democristiano Lothar de Maiziere, era rimbalzata la notizia che per poter salvaguardare il diritto di voto comunale agli stranieri contro le pressioni del governo federale di Bonn si pensava addirittura di inserirlo nella costituzione della RDT. Oggi sarebbe interessante sapere in quale momento delle trattative e in quali modi sia stato messo a tacere il canto del cigno. O forse esso è stato semplicemente vittima di quel silenzio e di quelle dimenticanze che invadono il discorso pubblico quando si dovrebbe parlare dei diritti delle minoranze etnico-culturali sul territorio della RFT?

In che cosa consista e a quali livelli si costituisca l'assenza degli stranieri dal discorso ufficiale è quello che si intende chiarire in questa analisi sulle incapacità dell'intellettuale tedesco di fronte a quelle diversità etnico-culturali che si rifiutano di proporglisi come divagazioni esotiche all'interno di un quotidiano alienante, che spinge all'evasione.

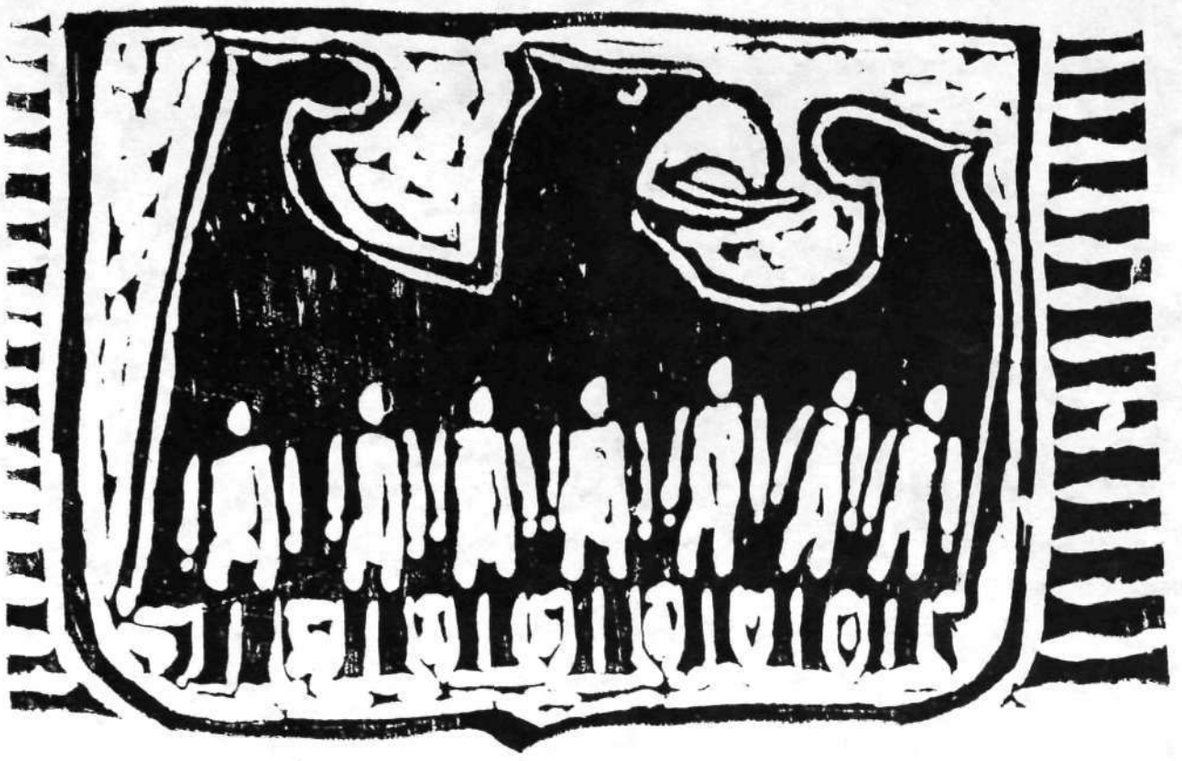
Hermann Glaser, attualmente professore di scienze culturali all TU di Berlino, è stato alla guida dell'assessorato alla cultura della città di Norinberga per circa un ventennio. Il suo impegno politico-culturale a favore di un decentramento nella vita culturale della città di Norimberga è valso a dare impulsi determinanti a progetti attuati in altre città della RFT, sempre intesi come meccanismi per creare un rapporto più aperto e forse più democratico tra cultura e strati cittadini subalterni. Durante una conversazione sul tema cultura, politica e città presso il club della stampa di Augsburg, Hermann Glaser ha spiegato le sue idee e ha risposto alle domande del pubblico ricorrendo ad esempi presi dalle necessità e dai desideri di tutti quei gruppi sociali che costituiscono l'opinione pubblica tedesca (dalle donne agli operai, dagli yuppies agli handicappati, dagli anziani agli omosessuali, dagli amanti della musica classica a quelli del Rock, eccetera) evitando accuratamente esempi che potessero chiamare in causa la presenza delle diversità etnico-culturali nel contesto sociale della Repubblica Federale. Dico evitando perché proprio in apertura della discussione il responsabile per gli stranieri della città di Augsburg gli aveva fatto la classica domanda in merito. A tal punto non è più dato sapere se lui ritenesse chiusa la questione o se evitasse il problema per non irritare un pubblico omogeneamente di cultura tedesca.

L'assenza della diversità etnico-culturale nel discorso ufficiale degli intellettuali tedeschi può essere chiarita senz'altro con il modello Hermann Glaser. La diversità etnico-culturale è presente solo nella sua funzione specifica, cioè in quanto campo di ricerca su cui l'esperto si esprime sempre in funzione delle sue conoscenze tecniche della materia, ma non certo perché se ne senta coinvolto come membro maggioritario della stessa comunità da cui le minoranze etniche sono escluse. Esauritasi tale necessità od occasione la diversità viene taciuta.

Ci si trova di fronte ad un modello di comportamento in un certo senso simile a quello che Jean-Paul Sartre aveva estrapolato da quello delle società europee nei confronti degli ebrei, per spiegare la discontinuità o meglio l'intermittenza della solidarietà dei democratici per gli ebrei di fronte al pericolo continuo cui gli stessi erano esposti. Mentre l'antisemita invece non conosce nessuna intermittenza di impegno nella definizione a nella lotta contro quello che ha definito come un suo pericolo personale da eliminare. Ora anche se la realtà storica degli ebrei non è minimamente da paragonare con quella delle minoranze etnico-culturali presenti oggi sul territorio nazionale della RFT, è pur vero che l'intermittenza nell'impegno dell'intellettuale liberal-democratico di allora si sta trasformando in continuità di discorso, dopo che essa si è allontanata dal campo del conflitto, si è spostata nel campo della ricerca, della discussione tra esperti, lasciando la rude realtà a quelli che devono viverci dentro, o, ultima variante, dopo aver abbandonato i confini nazionali.

L'esempio Hermann Glaser, che qui viene citato non come persona ma come modello di comportamento prodotto dall'attuale contesto culturale della RFT, è l'espressione massima della sensibilità nei confronti delle diversità etnico-culturali in quanto calate nel quotidiano, nel senso che egli nel suo discorso non prescinde dai confini geografici della situazione storico culturale che lo impone.

L'esempio opposto viene offerto da quegli intellettuali che hanno sempre escluso dal loro discorso politico-culturale le diversità etnico-culturali presenti sul territorio nazionale e che hanno dovuto riscoprirle, o vorrebbero riscoprirle come antidoto alle ventate di un nazionalismo basato su una identità *economica*, fondata sulla forza del marco. Tra costoro si può spaziare passando senza notare differenze dal filosofo della conoscenza Hans-Georg Gadamer che afferma: "Io credo che i problemi si vadano facendo sempre più globali. Nel XXI secolo la convivenza di tradizioni culturali così differenti tra loro aprirà nuove questioni e possibilità per la filosofia. Si tratterà di un aprirsi ad esperienze completamente diverse che noi non abbiamo ancora fatto all'interno della nostra tradizione occidentale"; al filosofo di economia politica Peter Koslowski, che sostiene che "La teoria ▷



fuorviante di una società multiculturale non potrà essere mai additata come modello per la nazione Europa, per la quale invece è di aiuto l'idea di *Kulturnation*, all'interno della quale le singole culture nazionali europee vengono integrate, cioè salvaguardate e trasformate in una più ampia cultura europea"; dall'ultimo rappresentante della scuola di Francoforte Jürgen Habermas che riflettendo sul nazionalismo legato al marco tedesco, postula che "Se [noi tedeschi] non riusciamo a liberarci da concetti sfuocati su quello che è lo stato nazionale, se non *riusciamo a staccarci quelle stampelle prepolitiche che sono nazionalità* e *Schicksalgemeinschaft* (comunanza di destino) non riusciremo a proseguire senza ipoteche sulla via della società multiculturale, ... sulla via che porta alla costituzione di uno stato delle nazionalità in una Europa unita."; a Daniel Cohn-Bendit che, con il suo assessorato agli affari multiculturali della città di Francoforte, dà una voce alla nuova situazione in una città con una popolazione al 37% non tedesca, ma allo stesso tempo occupa, istituzionalizzandoli, tutti gli spazi che le minoranze etnico-culturali si erano creati contro, benchè sempre all'interno, dell'opinione pubblica tedesca, che continua ad autodefinirsi come omogenea nei confronti del diverso.

La facilità di passaggio dall'uno all'altro campo è legittima perché garantita dal metodo collettivo messo in atto dagli autori nei confronti dell'oggetto; ovverosia dall'impaccio con cui tutti insieme negano l'impellenza che li spinge ad occuparsi di quello di cui si occupano: la continuità della presenza degli stranieri nella Repubblica Federale *Tedesca dal 1956 ad oggi, presenza che si manifesta in una pluralità* di comunità che insieme contano sui sei milioni di persone. Dovendo prescindere dal diverso in una società e situazione storica in cui ormai è proprio impossibile evitarlo, il ricorso alla società multiculturale si presta come minimo denominatore comune di un discorso sul nuovo, perché esso è utilizzabile soprattutto come mezzo per evitarlo.

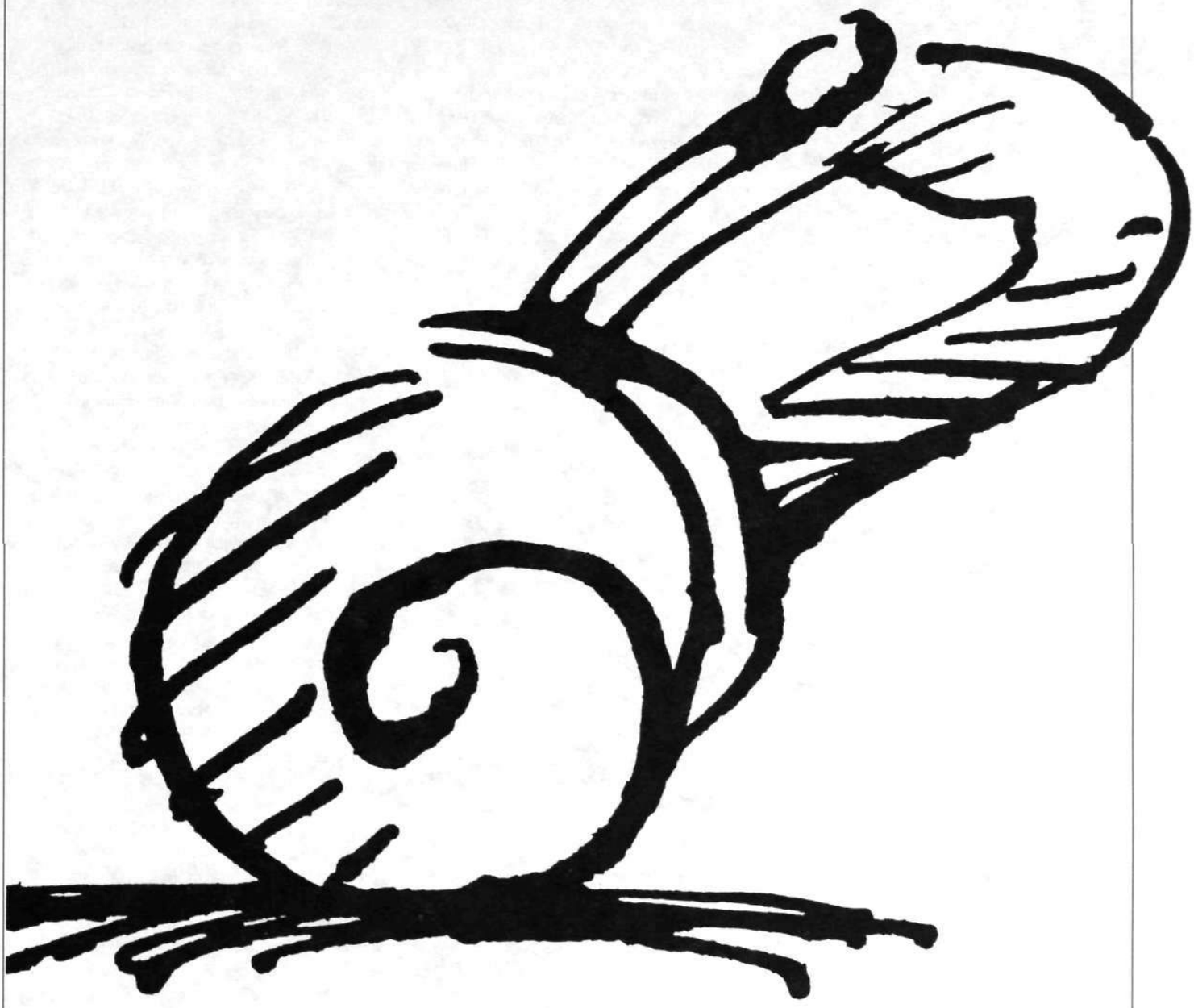
Per poter realizzare tutto ciò viene riattivato il meccanismo dell'intermittezza dell'impegno a favore del diverso ma in un contesto che allo stesso tempo ne garantisca il disimpegno totale. Una volta sfalsati i campi dell'azione, ovverosia proiettando il tutto nel XXI secolo, come fa Hans-Georg Gadamer; reso disuguale l'uguale come fa Peter Koslowski quando stacca le minoranze etnico-culturali presenti nella RFT dagli stati a cui appartengono, che sono poi quelli che dovrebbero costituire la grande nazione culturale europea; resa atemporale la società in cui si dovrebbe intervenire come fa Jürgen Habermas quando evita il presente spaziando tra passato e futuro *della RFT, l'intermittenza subentra de sè.*

In altre parole la società multiculturale, che secondo Jürgen Habermas potrebbe essere una risposta-antidoto a possibili nazionalismi di ritorno all'interno delle singole società europee, posta all'interno delle singole nazioni che si definiscono per l'omogeneità di lingua, religione, tradizioni storiche e culturali, è conflittuale di per sè, perché essa non può autocostituirsi che come alternativa all'omogeneità della cultura in cui si vuole sviluppare. Senonché la conflittualità culturale è il campo stesso in cui si possono sia superare che sviluppare i nazionalismi. Ecco perché la società multiculturale viene comunemente postulata come realizzabile in Europa, cioè fuori dalla *nazione tedesca. Senonchè il "fuori dalla nazione tedesca" é proprio* il rivelatore dell'intermittenza dell'impegno dell'intellettuale liberal-democratico. Sulla base dell'intermittenza sono spiegabili anche coincidenze di fatti che di per sè parrebbero contraddizioni chiaramente al di sotto delle capacità analitiche degli intervenenti.

A novembre, mentre la corte costituzionale tedesca stava per decidere che il diritto al voto comunale concesso ai cittadini comunitari dalla città di Amburgo e dalla Regione Schleswig-Holstein era da rigettare come anticostituzionale, perché i cittadini comunitari non fanno parte del popolo tedesco, secondo quanto previsto dalla costituzione tedesca, i rappresentanti della Socialdemocrazia e dei Verdi di Berlino hanno organizzato a Berlino, e in piena campagna elettorale per il primo parlamento della Germania unita, un congresso dal titolo "Europa come pluralità culturale". Un titolo la cui banalità scaturisce dal fatto che è impossibile pensare ad una Europa-dal Mediterraneo al Mare del Nord, dagli Urali alle Isole Britanniche-che *di per sè non sia multiculturale. La domanda da che cosa si volesse* prescindere porta direttamente agli intenti con qui si è giunti alla banalità del titolo. Ovviamente dal fatto che ormai ogni nazione europea ha in sè qualla multiculturalità che essa riproduce a livello internazionale e pertanto aconflittuale quando si parla di comunità europea come libera scelta degli stati membri; si voleva prescindere dal fatto che una volta annuallati i confini nazionali a partire dal gennaio del 1993, bisognerà pur eliminare quelli storico-culturali, che invece attualmente vengono restaurati a protezione delle priorità delle maggioranze nazionali in dialettica perdente nei confronti delle minoranze etnico-culturali. Solo che questa volta invece di una intermittenza nel formulare la mistificazione dell'intento, c'è stato un corto circuito, uno di quelli dovuti alla banalità dell'operazione, da cui però non nascono di per sè idee rivoluzionarie, perché l'apertura dei confini culturali non corrisponde alla caduta della pera o mela che fosse di Newton(*), modello di centripetismo perfetto. □

* *Allusione al cancelliere Kohl a cui, in ambienti popolari tedeschi, ci si rivolge con il nomignolo di pera ispirato alla forma della sua testa. (NdR)*

LA PUISSANCE D'UNE CULTURE



Michel Morin

LE SYSTÈME POLITIQUE CANADIEN TRAVERSE PRÉSENTEMENT, À N'EN PAS DOUTER, UNE CRISE DÉCISIVE. OR, LE PROBLÈME POLITIQUE NE SAURAIT ÊTRE DISSOCIÉ D'UNE PROBLÉMATIQUE CULTURELLE PLUS GÉNÉRALE. NOUS AVONS DÉJÀ, ANTÉRIEUREMENT, ATTIRÉ L'ATTENTION SUR LE DANGER DE LA CONCEPTION DE L'ÉTAT COMME «REFLET» OU «EXPRESSION» EN TOUTE CONTINUITÉ DE L'«IDENTITÉ» NATIONALE, TOUT ÉTAT ÉTANT, SELON NOUS, UNE «CONSTRUCTION», C'EST-À-DIRE UNE ABSTRACTION. IL FAUT TOUTEFOIS CONSTATER ET PLEINEMENT RECONNAÎTRE QUE CETTE ABSTRACTION, *PRATIQUEMENT*, N'EST PAS VIABLE SI ELLE N'EST PAS SAISIE COMME INTÉRIEUREMENT DÉPENDANTE DE MANIÈRES DE SENTIR SPÉCIFIQUES, AUTREMENT DIT, DE MOEURS PARTICULIÈRES. ▷

ILLUSTRATION: PHILIPPE BÉHA

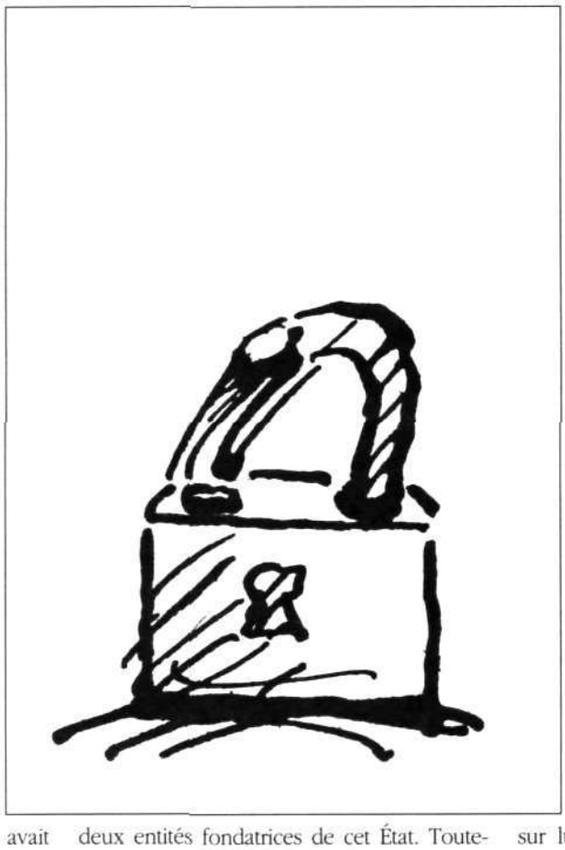
Si, en effet, l'État est universel par essence, son existence concrète est nécessairement particularisée: il y a débat, tension contradictoire entre l'exigence d'abstraction que porte l'État et la nécessité pour celui-ci d'ancrer sa légitimité, sa «légalité» dans des moeurs particulières. Or, le problème de l'État canadien tient d'abord à son manque d'enracinement, ou, pour être plus précis, à l'enracinement ambigu, incertain, de sa réalité abstraite, c'est-à-dire de sa structure institutionnelle et des principes dont il se réclame.

Par ailleurs, il nous est toujours apparu que le «concept» d'État-nation avait quelque chose de faux et de mensonger, en ceci qu'un État, entendu au sens d'un État libéral et démocratique, reposant sur le droit, loin de se définir comme expression d'une nationalité particulière, trouve sa raison d'être en ce qu'il met toute nationalité, comme d'ailleurs chaque individu, à distance d'eux-mêmes: c'est d'ailleurs ainsi qu'il rend possible et légitime l'existence de plusieurs groupes nationaux sur un même territoire comme, aussi, d'individualités diverses dont il défend également les droits, étant entendu qu'il n'existe aucun territoire qui ne soit purement occupé que par une seule nationalité. Cependant, sur un territoire donné, prédomine toujours une nationalité particulière: c'est ainsi qu'on doit s'attendre à ce que l'État en porte la marque, non tant dans sa nature profonde que dans le mode particulier de rapports que les citoyens entretiennent avec lui (et réciproquement) et dans les intérêts matériels qu'il est plutôt porté à servir et à défendre, ce qui, inévitablement, constitue aussi son existence concrète. Or, l'ambiguïté canadienne actuelle tient aussi à ce que le mouvement nationaliste canadien-français du Québec ne s'est jamais démarqué de ce concept d'État-nation, en ce qu'il comporte de confus et de mensonger, s'exposant de la sorte à des soupçons et à des doutes sur la vraie nature de son rapport au droit et à la démocratie, comme s'il lui avait toujours suffi pour se légitimer de se constituer en porte-parole de la nation.

Le caractère fédéral d'un État n'est, en réalité, qu'une extension du concept d'État libéral et démocratique, en ce que s'y trouve officiellement reconnu que l'existence concrète de l'État est le résultat d'un concours volontaire de plusieurs groupes nationaux qui consentent à transcender leur particularité pour donner naissance à une entité abstraite fondée sur le droit et vouée à réaliser un équilibre entre ces groupes nationaux. Dans la mesure, en effet, où un État fondé sur le droit est commis à la défense de tous les groupes et individus qui le constituent, sans discrimination ni exclusive, il est tendanciellement fédéral. Le fédéralisme est en ce sens un stade plus évolué encore de l'État de droit en ce que, dissipant toute ambiguïté sur sa vraie nature, il reconnaît en son principe qu'il n'est commis à aucun groupe particulier. Par rapport au concept d'État fédéral, le concept d'État-nation est extrêmement vulnérable sur le plan de son rapport au droit car il inscrit dans sa définition qu'il est commis à la défense et à la promotion d'une entité nationale particulière. Toutefois, l'idée d'État-nation tire sa force de ce qu'elle affirme le nécessaire ancrage de tout État dans des moeurs spécifiques au nom desquelles il se met en position de faire ressortir les défauts de légitimité et d'équité de l'État fédéral s'il apparaît que celui-ci est tendanciellement porté à servir les intérêts d'un groupe national particulier plutôt que ceux d'un autre.

Culture et «identité culturelle»

Si l'on considère la réalité de l'État canadien, les nationalités canadienne-française et canadienne-anglaise apparaissent comme les deux composantes essentielles et même les deux entités fondatrices de cet État. Toutefois, cette réalité, historiquement et sociologiquement incontestable, n'est nulle part inscrite dans la définition, la Constitution et les institutions de cet État qui se dit pourtant fédéral. Bien plutôt, elle se trouve dissimulée par ceci qu'il se fait passer pour la résultante de dix entités provinciales, sans que soit jamais avoué et admis que neuf de ces dix entités portent, pour l'essentiel, la marque d'une nationalité particulière alors que la dixième porte la marque, peut-être plus nette encore, d'une autre. Or, il appert que cette conception du Canada comme résultante de dix entités provinciales est plutôt celle que se font les Canadiens anglais, alors que les Canadiens français, qu'ils soient du Québec au d'ailleurs, ont tendance à considérer le Canada comme une association entre deux nationalités particulières, qui se reconnaîtraient mutuellement comme fondatrices de cet État. C'est ainsi qu'un malentendu se trouve inscrit au fondement du fédéralisme canadien avec lequel aujourd'hui le Canada ne peut plus continuer de vivre.



Si ce malentendu se trouve entretenu par un refus de la part des Canadiens anglais d'admettre la réalité sociale et historique du Canada, il l'est également à la faveur d'un problème strictement culturel qui se pose au Canada français (probablement aussi, en d'autres termes, au Canada anglais, mais nous ne nous considérons pas compétent pour en juger). Ce problème tient au concept d'«identité culturelle» qui est solidaire de celui d'État-nation et se trouve porteur des mêmes ambiguïtés que celui-ci. Aucune culture authentique ne saurait être approchée et définie comme simple «reflet» d'un état de fait social ou de «manières de vivre» spécifiques, voire de «manières de penser» propres à une collectivité. La culture c'est plus que cela et autre chose que cela: c'est l'accession à une *autre* manière de voir et de penser qui s'effectue par le moyen d'oeuvres exigeantes. Le rapport à l'intellect, à l'idée, y est essentiel, car il n'est pas de grande oeuvre qui ne soit portée par une idée.

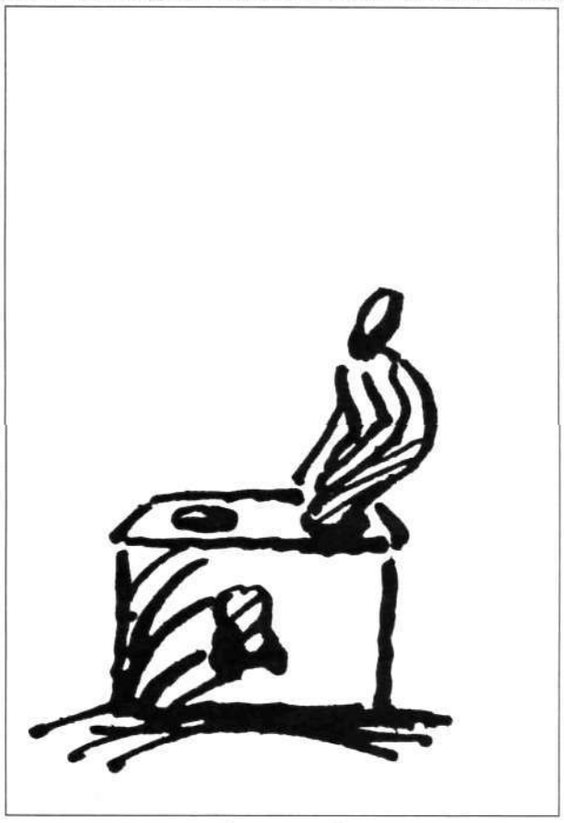
D'ailleurs, le rapport à la langue lui-même n'est pas purement identitaire: une langue a beau être «maternelle», son apprentissage exige toujours de l'individu un effort de distanciation par rapport à son immédiateté première pour se mettre en rapport avec des règles et apprendre un vocabulaire qui excède le lexique usuel. Si une culture ne peut se contenter de prétendre refléter la réalité d'une société ou même la subjectivité d'un auteur, c'est qu'elle vise à *former* et à *élever* à un autre niveau de conscience, à une vision autre de la réalité. C'est en ce sens que toute culture est *apprentissage de la distanciation* par rapport à toute perception immédiate de la réalité sociale ou de la subjectivité d'un auteur. Cet apprentissage est la meilleure garantie de ce qu'un peuple de la sorte «éduqué» ne donne pas naissance à un État replié sur lui-même, exclusif et tendanciellement totalitaire. Tel était, selon nous, le danger que faisait courir à la société québécoise le mouvement nationaliste des années 60-70: le concept restrictif de culture comme «reflet» d'une identité déjà donnée qui y dominait, avec pour conséquence un concept idoine de l'État ne menait certes pas à une expression plus élevée de la société québécoise. L'évolution de la culture québécoise des années 80 semble avoir consisté à mettre l'accent d'abord sur l'expression subjective, mais si le sujet de collectif est devenu individuel, il est à se demander si le rapport de ce sujet à lui-même n'est pas resté tout aussi emprisonné dans la problématique de l'expression immédiate que l'était le sujet collectif. Il ne suffit pas de passer d'une immédiateté à une autre pour qu'évolue la culture, encore faut-il devenir capable d'un effort de réflexion et de *conception*, qui permette à un «au-delà», à un

certain «dépassement» d'advenir.

L'erreur du mouvement nationaliste québécois, selon nous, aura été de fonder le projet d'indépendance du Québec sur un concept insuffisant de la culture. La seule spécificité nationale et culturelle ne saurait à notre avis fonder et justifier l'accession à la souveraineté d'une société donnée: c'est plutôt le droit qu'une nation conquiert et se donne de par la puissance intrinsèque de sa culture, de donner naissance à un État, dont la réalité et le rôle consisteront justement à la mettre en question et au défi, qui est réellement déterminant. En tant qu'il postule et implique *une revendication de reconnaissance* sur la seule base de la distinction culturelle, entendue en son sens le plus immédiatement sociologique, le concept d'État-nation exprime un état de faiblesse et d'impuissance. La valeur d'une culture dépend de sa force intrinsèque, c'est-à-dire de la puissance de conception et de métamorphose de la réalité des oeuvres qui la constituent: c'est de cette valeur, c'est-à-dire, en réalité, de cette puissance que découle le droit à l'État souverain.

Or nous pensons que seule une reprise (en d'autres termes, adaptés à d'autres conditions) de la tradition historique et culturelle du Canada français pourrait fonder sérieusement un réel essor culturel et, partant, l'aspiration à l'indépendance: tradition illustrée en un premier temps par les figures et les oeuvres des découvreurs, explorateurs et missionnaires dominantes sous le régime français, et, en un second temps, par celle du prêtre, c'est-à-dire du clerc enseignant (en tous les sens du terme: professeur et dispensateur du magistère). Mais, comme on sait, c'est, au contraire, sur la base d'une rupture avec toute cette tradition de culture et l'«invention» d'une pseudo-culture à forte connotation idéologique, soutenue par une institution artificiellement maintenue en vie par un régime généreux de subventions de la part de l'État, qu'on a tenté de justifier le «projet» d'indépendance du Québec. On s'est trouvé de la sorte à s'emprisonner dans une pure représentation sociologique immédiate de la culture canadienne-française, dépourvue de la force suffisante pour porter l'idée d'une indépendance du Québec et particulièrement vulnérable à des accusations d'intolérance et d'exclusivisme. Ainsi nous paraît-il que c'est en commençant à s'interroger sur la source de ces reproches dans nos propres attitudes qu'il deviendra possible d'aller au-delà et de leur enlever tout prétexte.

Seule, en effet, la force interne d'une culture peut imposer (au sens pleinement humain de «s'imposer») un État issu d'elle, plutôt que de se le faire imposer par ceux qui représentent une autre culture. Si, comme nous l'affirmions précédemment, un État plonge toujours ses racines dans une culture particulière plutôt que dans une autre sans que, pour autant, il en soit l'«expression» ou le «reflet» au sens immédiat, c'est dire que, pour qu'il advienne, une nation a dû trouver en elle la puissance suffisante pour briser un certain rapport immédiat à elle-même dans lequel elle aurait pu être tentée de s'entretenir et de se complaire. C'est en ce sens que l'on peut comprendre ce que nous entendons par «force» ou «puissance» d'une culture spécifique, celle de briser le cercle des représentations complaisantes et faciles d'elle-même dans lesquelles elle prétendrait trouver ou «re-trouver» son «identité», et de se surmonter elle-même, à travers des oeuvres et des individualités qui sachent résister à tout réductionnisme et à tout particularisme, pour donner naissance à une réalité culturelle idéale, abstraite, qui marque à proprement parler son avènement à l'*universalité*. C'est ainsi que si l'accession à l'universalité (et, par conséquent, à l'expression étatique) est bien issue de la singularité, c'est à cette seule condition



que cette singularité, par des oeuvres culturelles originales, c'est-à-dire pleinement individualisées, et par des entreprises audacieuses sur tous les plans (notamment sur le plan économique) ait été capable de surmonter sa particularité en faisant échec à toute tentation de complaisance en soi.

La culture canadienne-française, en rompant la continuité qui la reliait à la culture française par la médiation d'oeuvres de toute nature, s'est coupée de la source et du ressort qui auraient pu lui permettre d'accéder à une véritable puissance, en mettant en contact cette tradition avec tout ce dont elle s'était pendant longtemps trop négativement défendue: l'espace, l'Amérique, la modernité philosophique et culturelle en général (tel eût dû être, à notre avis, le sens d'une «révolution tranquille»). Il n'est toutefois pas impossible que le rejet dont cette tradition fut et continue d'être l'objet (soit consciemment, soit en vertu d'une sorte de «réflexe d'oubli») n'ait été qu'un moment ou un détour sur la voie de sa réaffirmation: qu'il se soit agi du monde — d'abord négatif — sous lequel le choc de l'Amérique et de la modernité ait été abordé et absorbé. Mais n'en serions-nous pas maintenant arrivés à ce point où il s'impose de prendre conscience de ce que cette phase d'auto-négation et de rejet n'a pas su engendrer, si l'on s'en tient au domaine proprement culturel, d'oeuvres importantes sur les plans philosophique, littéraire, artistique, ni n'a su fournir la base suffisante à l'essor d'une expression étatique nouvelle et singulière en Amérique du Nord?

Et n'y serions-nous pas parvenus du fait que, sur le plan économique, nous avons su tirer de nous la force suffisante pour y imposer l'esprit spécifique de la culture française d'Amérique? Car ce qui, sur le plan culturel, a pris la forme du rejet et du refus, sur le plan économique, a pris celle d'une reprise créatrice, engendrant ainsi dans la réalité de la société québécoise un dualisme générateur d'impuissance, particulièrement sur le plan politique. Cette dichotomie si patente à travers les expressions successives d'allégeance politique à un parti d'abord identifié comme culturel puis à un autre d'abord identifié comme économique est au fondement d'un certain blocage politique qui se traduit dans l'extrême ambiguïté du rapport des Québécois à l'instance fédérale de gouvernement. Par ailleurs, cette dichotomie se répercute sur le plan culturel entre le domaine proprement intellectuel de la culture et son domaine spécifique artistique, comme si *compréhension* (et action, qui ne s'en peut dissocier) et *expression* se trouvaient dans un rapport d'opposition. C'est ainsi que domine, d'un côté, un intellectualisme abstrait et formel (omniprésent dans les universités surtout), c'est-à-dire une intellectualité calquée sur des modèles empruntés sans aucun souci de les repenser et, par conséquent, sans prise sur la réalité culturelle véritable, et, d'un autre côté, un anti-intellectualisme militant qui exalte toutes les formes de spontanéisme, d'«improvisation», de «création collective», sans souci de réflexion et de véritable dépassement.

Souveraineté et universalité

L'état «classique» de déchirement que vivent les Canadiens français du Québec entre les deux instances, fédérale et provinciale, de gouvernement, n'est que la répercussion sur le plan politique du dualisme qui existe entre l'économique et le culturel, et, sur le plan culturel, entre l'intellectualité et l'«expression» artistique. Sur le plan politique, le dualisme s'exprime entre un idéal étatique abstrait, représenté par le gouvernement fédéral, qui, quoique doté de tous les attributs d'un État véritable, ne porte pas vraiment la marque de l'entité nationale canadienne-française, et un demi-État, dont l'avantage sur le premier est ▷

de bien porter la marque de cette nationalité, tout en lui représentant la limite au-delà de laquelle elle ne peut se porter dans sa propre «logique».

Il est, à cet égard, remarquable que le mouvement indépendantiste québécois, pourtant officiellement commis à l'instauration d'un État québécois disposant de tous les attributs d'un État souverain, n'ait jamais «accouché» d'une perspective qui excède une conception provincialiste de l'État. C'est ainsi que les tenants de ce mouvement se sont toujours, sauf de rares embardées, tenus dans le silence le plus total sur l'enjeu même de toute accession à la souveraineté d'un État, soit son rapport aux autres États. Seuls, à l'heure actuelle, les gens d'affaires semblent avoir pris en compte cet enjeu, confrontés qu'ils sont à une compétition internationale à laquelle ils ne peuvent se dérober. Les tenants de l'indépendance, quant à eux, restent rigoureusement muets sur les questions de politique étrangère et de défense, pourtant essentielles, en même temps qu'ils s'avèrent incapables de situer une éventuelle indépendance du Québec dans une perspective géopolitique et philosophique qui lui donne tout son sens et toute sa portée. Et ce, à l'heure où un bouleversement majeur est en cours dans l'ordre politique mondial, précisément marqué par la remise en question d'un Empire faussement présenté comme une confédération et l'avènement à l'existence historique de nombreuses nationalités confrontées au problème de leur accession à la souveraineté.

Comme si l'atavisme provincialiste qui rive le Québec depuis un siècle à l'horizon de rapports interprovinciaux avait contaminé jusqu'au mouvement indépendantiste. De même, ce mouvement ne s'est jamais haussé jusqu'au point de former une idée du rôle et de la signification de la culture canadienne-française en Amérique du Nord, c'est-à-dire du type particulier de civilisation dont elle pourrait être porteuse, par rapport à la culture d'inspiration anglo-saxonne actuellement dominante et au type de civilisation auquel elle a donné lieu, contrairement d'ailleurs aux anciennes élites cléricales qui, quoique dans un esprit défensif, n'en cessaient pas moins d'insister sur la différence de valeurs entre la société canadienne-française et le reste de l'Amérique du Nord.

Dans un tel contexte, doit-on s'étonner que les Canadiens français du Québec se maintiennent dans l'indécision sur la question de l'indépendance de leur province? Comment, en effet, adhérer sans réserve à un mouvement qui reste en deçà des perspectives géopolitiques dont tout État doit tenir compte pour se définir et accréditer sa légitimité, et ne pas, malgré tout, rester attaché à un État — l'État fédéral — qui, en dépit de ses insuffisances, est tout de même confronté à son existence internationale? C'est, malgré tout, parce que le bât du malentendu canadien blesse de plus en plus et que la situation actuelle appelle des perspectives nouvelles et des décisions courageuses qu'un nombre croissant de Québécois se disent favorables à l'indépendance de leur province, mais il n'est nullement étonnant que cette tendance ne se traduise pas nécessairement en un appui au seul parti qui promeut cette idée pas plus qu'il ne l'est qu'ils soient portés à faire confiance avant tout à la nouvelle élite francophone de gens d'affaires qui sont les seuls, présentement, à faire preuve d'une certaine envergure.

Nous croyons, quant à nous, de plus en plus que la souveraineté du Québec est probablement devenue la voie qui permettrait aux Canadiens français d'entreprendre de résoudre le problème qui est au coeur de l'état actuel de leur culture et de leur crise d'identité, soit ce dualisme à multiples facettes qui oppose l'attachement à la particularité et l'exigence de l'universel, problème dont on sait, maintenant, par ailleurs, à quel point il s'agit du problème culturel et politique majeur de cette fin du XXe siècle. Car le fédéralisme canadien, de par son ambiguïté structurelle, ne rend possible à la nation canadienne-française qu'un semblant de rapport à l'universalité: celle-ci, en effet, n'est jamais parvenue (et la faute n'en incombe certes pas à elle seule, ni même à elle d'abord) à faire pénétrer dans les structures et l'esprit de l'État fédéral l'esprit propre de sa culture; par ailleurs, cet État prétendu fédéral n'a jamais su réellement se hausser au-dessus de la particularité, restant de fait commis, sans toutefois l'admettre, d'abord à l'expression de la volonté nationale des Canadiens anglais. C'est ainsi que ces derniers se trouvent dès lors, de leur côté également, privés d'un rapport à l'État délesté d'ambiguïtés qui les obligerait à se confronter au problème de leur véritable identité et de leur véritable volonté, en même temps qu'ils se refusent de plus en plus nettement à ce que l'État fédéral canadien soit réellement l'expression d'une dualité culturelle et nationale.

Cette dualité n'est en réalité que *tolérée*, acceptée par la bande et avec réserve, le débat sur l'accord du lac Meech révélant avec évidence que l'on se refuse (et, sans doute, que l'on s'est toujours refusé) à l'inscrire nettement dans la Constitution et à la traduire institutionnellement dans les structures de cet État. Si l'on a pu se contenter de la proclamation de la dualité linguistique à condition que la définition même de l'État (comme union de dix provinces) ne s'en trouve pas affectée et que, par conséquent, reste inavouée la domination d'une volonté nationale particulière sous le couvert de cette union sur l'appareil de l'État, l'on manifeste maintenant ouvertement que l'on ne saurait reconnaître que cette dualité linguistique et culturelle est l'expression de deux faits sociaux distincts au Canada, irréductibles l'un à l'autre, et chacun exigeant que sa réalité se trouve explicitement inscrite au fondement même de la définition de cet État.

Aussi, dans les conditions actuelles, il semble inévitable de passer par une certaine forme d'affirmation de la souveraineté du Québec pour entreprendre de dénouer l'impasse. C'est pourquoi le problème qui insiste de plus en plus présentement et qui doit être posé est celui de la puissance interne d'affirmation et de conception dont seront capables de faire preuve les Canadiens français du Québec. Si cette puissance tient à une capacité de distanciation par rapport à soi, de refus de toute complaisance, il s'impose qu'elle se traduise en perspectives géopolitiques audacieuses et en une idée qui soit la plus exigeante possible de cette culture qui deviendrait la culture québécoise. L'enjeu en est l'accession, sur tous les plans, de la nation canadienne-française à l'universalité. Or, comme il appert aujourd'hui que cet accès ne peut plus passer par le fédéralisme canadien tel qu'il existe, c'est dire qu'il tient à la capacité des Canadiens français, alliés à tous les individus consentants provenant d'autres cultures, de faire de l'État québécois un État au sens plein du terme et de la culture canadienne-française une culture qui soit tenue par une idée de sa signification en Amérique et incarnée dans des oeuvres qui la fassent échapper à toute folklorisation. C'est alors, et alors seulement, que les Canadiens français deviendront des Québécois, et, avec eux, tous les groupes nationaux que le cours de l'histoire et les divers mouvements d'immigration auront amenés à cohabiter avec eux sur le territoire du Québec. Cette nouvelle nation québécoise pourra être définie comme une société plurinationale de langue et de culture française. □

BUILDING DANSE
CAPOEIRA

SESSION HIVER '91
Du 14 JAN. au 29 MARS

AVEC : Raffaele Artigliere, Natalie Lamarche
Patricia Pérez, Gaétan Verret & Rashell Casimir

77 Mont-Royal O. 842-1887

Montréal

une ville, des gens.

Creuset de cultures multiples où se fusionnent idées, styles, visages et couleurs.

D'ici et d'ailleurs.

Une vitalité dont s'enrichit Montréal.

Pour mieux refléter cette diversité culturelle, la Ville de Montréal a créé un programme d'accès à l'égalité en emploi. Il vise à favoriser une meilleure présence des communautés culturelles parmi ses employés.

VIVRE MONTRÉAL

VICE VERSA • Lancement N° 32 • NATION RACE CULTURE

Débat publique: Les défis de la société distincte

Nation
Est-il possible de redéfinir la Nation?

Race
La question extrême de la différence

Culture
Une révolution culturelle, mais laquelle?

Participent au débat:
Majid D'Khissy,
Yves Sioui-Durand,
Danielle Juteau,
Michel Morin,
Émile Ollivier,

Animateur: Bernard Lévy

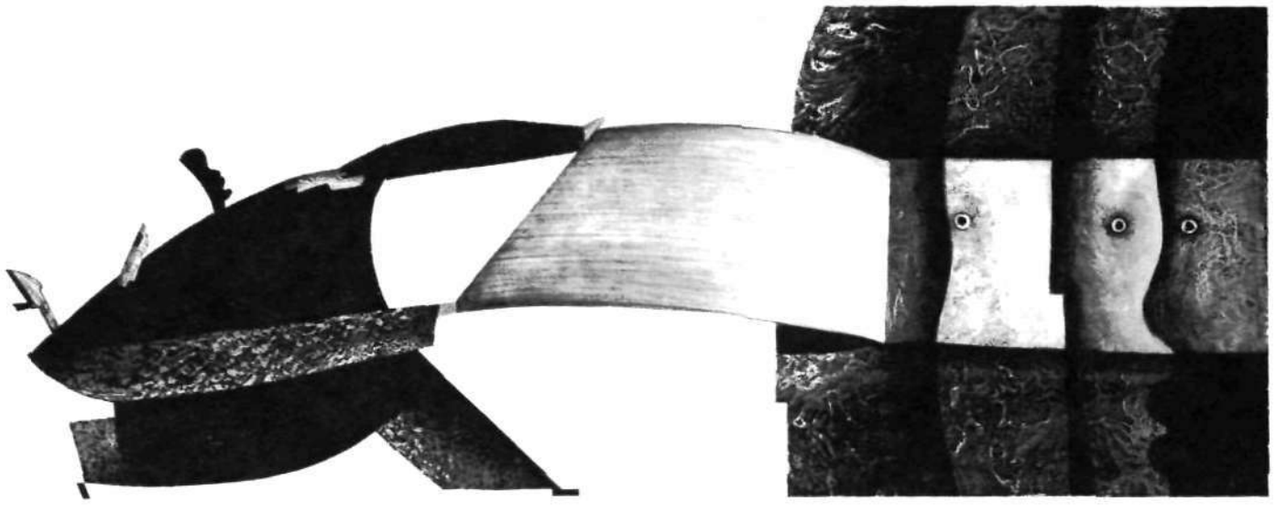
Librairie GALLIMARD

À la LIBRAIRIE GALLIMARD
le dimanche
24 février 1991 à 14h

• • • • •

3700, boul. Saint-Laurent,
Montréal,
Tél.: 499-2012

RADIOGRAPHIE DES GROUPES ANTI-RACISME AU QUÉBEC



Commission des droits de la personne du Québec
Président: Jacques Lachapelle 873-7618

Organisme gouvernemental en opération depuis 1976, la Commission administre un budget de sept millions (en 89-90) et emploie 114 personnes. Depuis le 11 décembre, cet organisme dispose d'un *Tribunal des droits de la personne*.

La Commission a le mandat de faire enquête dans des cas de discrimination basée sur le sexe, l'âge, l'origine ethnique ou raciale, l'orientation sexuelle, etc. De plus, son mandat lui permet d'émettre des recommandations au gouvernement provincial lorsque les lois ne se conforment pas à la Charte des droits québécoise.

En 1988, la Commission s'est penchée sur les relations entre la police et les minorités ethniques. Les résultats de l'enquête auraient eu un impact sur la formation des policiers: des cours spéciaux sur les droits humains sont maintenant intégrés dans le programme régulier. En 1983-84, une étude a permis de mettre à jour des cas de discrimination raciale dans l'industrie du taxi. Plusieurs des règles du transport par taxi ont été modifiées par la suite.

Commission des droits de la personne du Canada
Président: Max Yalden
Directeur régional (Québec): Gilles Pépin
283-5218

La Commission canadienne existe depuis 1978. Cette année, 194 personnes sont au service de cet organisme qui dispose d'un budget annuel de 13 millions, provenant du Conseil du trésor. La Commission fait enquête lorsque des plaintes sont déposées contre des organismes fédéraux ou des compagnies de juridiction fédérale (compagnies aériennes, banques...) Son second mandat est de promouvoir le respect des droits de la personne.

Onze pour cent des plaintes reçues font état de discrimination raciale. Grâce à la médiation de la Commission, les Sikhs qui travaillent pour la compagnie Canadien National ont remporté une petite victoire l'an dernier: le CN avait imposé le port du casque dans certaines parties des bâtiments. Un Sikh qui refusait de porter un casque sur son turban a perdu son emploi. La Cour Suprême a statué que le respect de la religion l'emportait dans ce cas sur l'argument de la sécurité.

La Commission travaille surtout au niveau national, mais son président maintient des liens avec les *organismes de droits humains chapeautés par les* Nations Unies.

Ligue des droits et liberté du Québec
Président: Gérard McKenzie 527-8551

Plus de mille personnes et quelques centaines d'organismes sont membres de la Ligue des droits, qui est en opération depuis 1963. La ligue québécoise existe grâce à des cotisations de ses membres, des subventions des gouvernements et des dons. Au total, environ 250 000$ par année. Cet organisme privé sans but lucratif surveille les manifestations d'intolérance dans la société québécoise et prend position: interventions publiques, colloques, conférences et dépôts de mémoires lors d'audiences publiques.

La Ligue s'est portée à la défense, dernièrement, des juifs hassidim qui avaient été assaillis par des adolescents. Cet été, la Ligue a coordonné la mission d'observation internationale pendant la crise autochtone. Ses représentants ont fait des pressions sur les gouvernements pour qu'ils privilégient un règlement négocié du conflit plutôt que l'usage de la force. L'organisme a aussi présenté un mémoire lors d'audiences publiques tenues par la CECM, pour s'opposer à un projet linguistique controversé (mesures coercitives imposant l'usage du français hors des salles de cours).

Ligue des droits de la personne B'Nai Brith du Canada
Directeur de la région du Québec:
Steven Scheinberg 733-5377

Organisme international, présent dans 43 pays, qui existe aux États-Unis depuis 150 ans. Au Canada, B'Nai Brith défend les droits humains depuis plus d'un demi siècle. Grâce à des contributions volontaires des membres de la communauté juive et à quelques subventions gouvernementales pour des projets spéciaux, le budget de l'organisme s'élève à 1,5 million.

B'Nai Brith, qui compte 200 000 membres au Canada, est un organisme de charité. Toutefois, sa *ligue des droits tente de dépister et de combattre le* racisme, en particulier l'antisémitisme.

L'organisation remet des prix aux médias qui sensibilisent, par des reportages, l'opinion publique au respect des droits humains. Dernièrement, B'Nai Brith a accusé publiquement le Centre d'information islamique de diffuser de la littérature haineuse à l'égard des juifs. À la suite d'un accord avec la communauté musulmane, le livre en question a été retiré des rayons de la librairie. Cet été, le groupe a informé la presse de l'implication du Klu Klux Klan dans la crise du pont Mercier.

SOS Racisme
Président: Alain Jean-Bart 273-9591

SOS Racisme est né après la visite de Harlem Désir au Québec, en 1987. Aujourd'hui, 130 membres et plusieurs organismes y militent. L'organisme fonctionne grâce aux contributions volontaires de ses membres. Ce groupe de pression ne reçoit des subventions gouvernementales que pour des activités ponctuelles.

Sensibilisation de l'opinion publique et éducation: voilà comment SOS Racisme voit son rôle. À cela s'ajoutent des interventions auprès des institutions publiques ou privées, et lors de commissions parlementaires.

SOS Racisme s'est fait connaître au moment de l'affaire Anthony Griffin. «Nous avons organisé des marches, une série de conférences, et réclamé la création d'un comité consultatif sur les relations entre les corps policiers et les minorités ethniques», rappelle M. Jean-Bart.

Sur le plan international, l'organisme est membre de la Fédération SOS Racisme, qui regroupe 32 pays. Les groupes nationaux ont réclamé conjointement la

ILLUSTRATION: JACQUES COURNOYER

libération de Nelson Mandela. Par le biais de la Fédération internationale, le groupe québécois maintient des liens avec les organisations américaines Urban League et NAACP (National Advancement for Colored People), et le Anti National Front, en Angleterre.

Centre de recherche-activité sur les relations raciales (CRARR)

Président: Ronald Bériard 939-3342

Ce centre de recherches, qui emploie 11 personnes, a vu le jour en 1983. 80 membres et bénévoles y travaillent également. Grâce à des subventions gouvernementales et à des commandites du secteur privé, le budget s'élève à 150 000$.

Les chercheurs analysent des projets de loi et les politiques des organismes publics. Le CRARR agit comme conseiller en relations raciales auprès d'entreprises privées. Cet organisme, qui se distingue par son indépendance et son objectivité, étudie aussi la situation des autochtones en milieu urbain.

Ses réalisations? Le dépôt, en 1985, d'une étude sur les relations entre la police et les minorités ethniques. En 1987, un rapport souligne le manque d'équité envers les autochtones en matière d'emploi. L'année suivante, le centre de recherches pointe du doigt la quasi-absence des minorités ethniques dans la publicité au Québec. Le CRARR se penche surtout sur les problèmes locaux. Il n'entretient pas de relations avec des organismes internationaux.

Service d'aide aux Néo-Québécois et immigrants (SANQI)

Cet organisme sans but lucratif existe depuis 1978. Son budget de 250 000$ provient exclusivement de subventions gouvernementales.

Comme son nom l'indique, l'organisme aide les nouveaux arrivants à se trouver un logement et un emploi, et leur transmet des informations sur les services publics. Dans des cas rapportés de discrimination raciale au travail, le Service fait des pressions sur l'employeur pour qu'il revienne sur une décision défavorable au plaignant. Le SANQI échange régulièrement des informations avec des groupes internationaux.

Bureau de la communauté chrétienne des Haïtiens de Montréal

Président: Jean-Claude Icart 725-9508

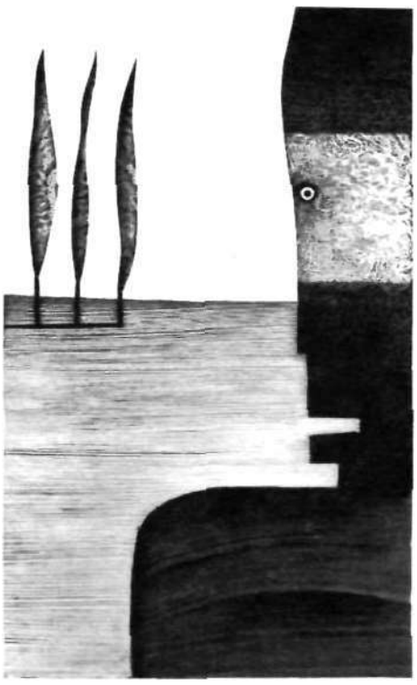
Le Bureau existe depuis 1972. La moitié de son budget de 160 000$ provient des gouvernements et le reste, de l'organisme Centraide.

Son rôle est de subvenir aux besoins les plus pressants de la communauté haïtienne, mais surtout des nouveaux arrivants. Il fait également de l'éducation et de l'animation culturelle auprès des Haïtiens. Le Bureau tente également d'attirer l'attention des gouvernements sur les problèmes qui touchent les Haïtiens. La lutte contre le racisme est donc un des mandats de l'organisme. Dans ce contexte, le Bureau a dénoncé publiquement le racisme dans l'industrie du taxi et a émis des recommandations au sujet des relations entre la police et les minorités.

Ligue des Noirs du Québec

Président: Don Phillip 489-3839

Existe au Canada depuis 20 ans, mais seulement depuis 1978 au Québec. La ligue des Noirs fonctionne grâce à des cotisations de ses membres, des levées de fonds, et des subventions gouvernementales pour des projets spéciaux. Ce groupe de pression défend les Noirs dans des situations où leurs droits fondamentaux ont été bafoués. La Ligue a produit plusieurs mémoires pour tenter de tracer le portrait exact de la communauté noire du Québec. L'organisme défend donc des cas individuels, mais énonce aussi des déclarations de principe dans des dossiers concernant toue la communauté noire (l'affaire Gosset, la discrimination dans l'industrie du taxi, etc.). La Ligue des Noirs du Québec entretient des liens avec l'organisme américain de défense des Noirs PUSH.



Collectif des femmes immigrantes

Coordinatrice: Aoura Bizzarri 279-4246

Le Collectif existe depuis 1983 et regroupe 75 représentantes d'organismes d'aide. Tous les groupes ethniques y sont représentés. Son but est de rapprocher les communautés ethniques de la communauté québécoise. Le Collectif présente des revendications aux gouvernements et cherche à éveiller la conscience des Québécois envers le sexisme et le racisme. Au moyen d'interventions publiques, de colloques et de programmes de formation offerts aux femmes immigrantes, le Collectif travaille pour une plus grande équité raciale et sexuelle dans la société.

Québec Multi-Plus

Président: Pierre Constantin-Charles 499-1199

Québec Multi-Plus, qui fonctionne avec des subventions gouvernementales d'environ 70 000$, est né en 1985. L'organisme offre des programmes de formation pluriculturelle adaptés à différents milieux de travail, généralement des institutions publiques et para-publiques. Le but de ces programmes est d'éveiller la conscience des employés à la réalité pluriculturelle et de favoriser le rapprochement en développant l'empathie envers les groupes ethniques et leurs problèmes. À l'occasion, Québec Multi-Plus s'exprime publiquement et dépose des mémoires en commission parlementaire.

Congrès juif canadien

Président (région du Québec): Goldie Hershon 931-7531

Cet organisme, qui se voit comme le porte-parole de la communauté juive, est implanté au Québec depuis 1919. Il analyse les politiques élaborées au Québec et évalue leurs impacts sur la communauté juive. Le volet anti-raciste de son mandat comprend la défense des droits humains et la tentative de rapprochement de la communauté avec les autres communautés de la société québécoise. Au moyen d'interventions publiques, de réunions et de discussions, le Conseil dénonce les manifestations de haine dans la société. Dernièrement, des membres du Congrès ont rencontré les professeurs des adolescents qui avaient assailli des juifs hassidim. De plus, le Congrès juif présentera un mémoire sur l'immigration et l'intégration aux audiences de la Commission Bélanger-Campeau.

Association des femmes autochtones du Québec

Présidente: Michèle Rouleau 844-9618

Cet organisme, qui dispose de subventions annuelles d'environ 250 000$, veut améliorer la qualité de vie des femmes autochtones au Québec. L'Association est à la fois un organisme humanitaire, un centre de référence et un groupe de pression luttant pour les droits des femmes autochtones. Le groupe tente d'intégrer les femmes amérindiennes au marché du travail et les aide à lutter contre la discrimination raciale ou sexuelle.

Association nationale des Canadiens d'origine indienne (ANCOI)

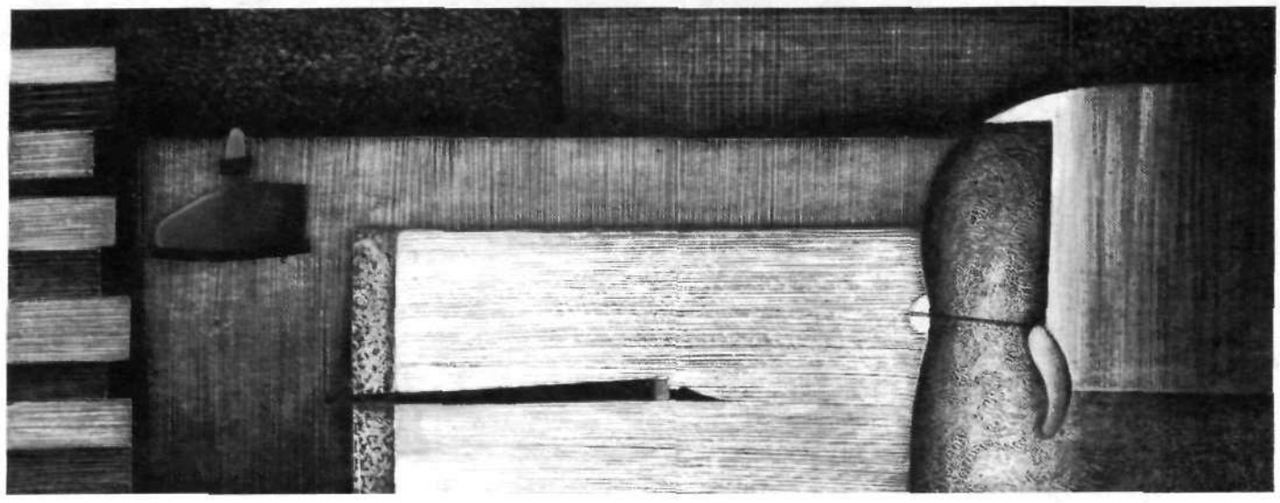
Président: David Jayakar Daniel 845-3722

Son rôle est d'aider les immigrants d'origine indienne à intégrer la société québécoise, faire valoir le point de vue de ses membres auprès des instances gouvernementales et trouver des solutions aux problèmes des Indo-Canadiens. Pour ce faire, l'Association dispose de subvention de 50 000$ par année. L'organisme s'oppose publiquement à ce qu'il identifie comme des manifestations de racisme dans la société. L'ANCOI conteste la légitimité de la Commission Bélanger-Campeau à cause de l'absence de représentants des communautés ethniques. L'Association s'était également opposée à la loi sur les élections scolaires, qui n'accorde le droit de vote qu'aux catholiques et aux protestants. L'ANCOI fait partie du Global Organization for People of Origins in India. □

Répertoire des organismes anti-racisme

Commission des droits de la personne du Québec *873-7618* • Commission des droits de la personne du Canada *283-5218* • Ligue des droits et liberté (Québec) *527-8551* • SOS Racisme *273-9591* • Amnistie internationale *288-1141* • Ligue des droits de la personne B'Nai Brith Canada *733-5377* • Service d'aide aux Néo-Québécois et immigrants *842-6891* • Association des femmes autochtones *844-9618* • Centre de recherche-activité sur les relations raciales (CRARR) *939-3342* • Collectif des femmes immigrantes *279-4246* • Centre d'amitié autochtone de Montréal *937-5338* • Carrefour multi-ethnique de Saint-Laurent *956-0739* • Carrefour latino-américain *271-8207* • Bureau de la communauté chrétienne des haïtiens de Montréal *725-9508* • Conseil de la communauté noire du Québec *482-8802* • Ligue des Noirs du Québec *489-3839* • Ass. pour la défense des droits du personnel domestique de Montréal *525-6859* • Ass. nationale des Canadiens d'origine indienne (ANCOI) *845-3722* • Negro Community Center *932-1107* • Maison internationale de la Rive-Sud *656-7700* • Fédération des ass. canado-philippiniennes du Canada *369-1025* • Conseil des communautés de Côte-des-Neiges *739-7731* • Congrès juif canadien *931-7531* • Association des femmes salvadoriennes et centro-américaines *843-7540* • Communauté sépharade du Québec *733-4998* • YMCA section communautés raciales *849-5331* • Projet Genèse *738-2036* • Québec Multi-Plus *499-1199* • Romel (logement) *341-1057* • Service à la famille chinoise *861-5244* • Service auprès des réfugiés *738-4763*

Le vice intelligent



Une chronique de Bernard Lévy

La plume *

Elle m'était destinée je l'ai su dès l'instant où je l'ai aperçue bien en vue sur le buvard usé tout à côté du téléphone là où mon regard se portait chaque fois que j'entrais dans la pièce et que je cherchais avidement sa présence l'angle de la chaise derrière le pupitre l'amoncellement de papiers froissés le grain de l'air sa moiteur son odeur un coin de feuille déchirée où il aurait griffonné un mot un baiser chaque fois une attache une preuve qu'un lien existait avait existé persisterait malgré la rupture

De toute évidence, elle avait été déposée là pour que je l'accueille nudité marine lustrée entaille liquide sombre contre le vert mousseux de l'oeil. Aucun mot n'accompagnait l'offrande. Avait-il voulu son geste léger si léger presque anonyme l'avant-bras se plie une main glisse sur le tweed frôle l'objet le saisit du bout des doigts vient le poser paume blanche ouverte geste sublime abandon ou dépouillement aujourd'hui imitant l'oubli ou la nécessité cacher enfouir le doute se rappeler rappeler le sentiment à peine à peine cacher la peine cacher la perte le bateau tangue l'océan l'océan partir ne pas laisser de trace que rien n'existe qu'une ligne d'horizon bleu et cette mousse verte poudreuse l'arrière-pays comme un goût amer goutte amère lie suspension des mots sous la langue plus de mots croit-elle coulis pour dire l'absence

Caresser son opacité le silence parcourir ses nervures la grâce de la ligne jusqu'à l'encolure l'ai prise dans mes mains l'ai hissée jusqu'à mes lèvres soulevé le capuchon nadir au bout de l'ongle delta

Le calice était d'or luminescence dans ma nuit

Il y aurait cela l'encre pourpre de l'obscur voyage la hantise du naufrage vaisseau d'or déferlement d'images fantômes blancs à la cime perles de sang à compte gouttes il y aurait cela le tranchant de la ligne à la gorge l'étau le jet l'éclaboussure l'attache au bas de la page la signature

Michèle Pontbriand

* *Au Québec, parler d'une plume c'est parler d'un stylo-plume.*

Moulin à café

Dans les cafés, les gens prennent des cafés. La vie des cafés est pleine de vie de gens qui prennent du café. Les gens de café passent plus d'heures au café qu'il n'y a de quantité de café dans leur vie. Dans les nouveaux cafés, les gens ont rendez-vous avec d'autres gens et d'autres genres de café venus de très loin. On se donne rendez-vous dans les cafés et devant les cafés fumants, quoi qu'il y a aussi des cafés glacés et des cafés où il fait froid. On fait des affaires autour du café. On discute de la société, de tous les sentiments, de l'argent ou de la crème des gens ou de crème sur les gens, du pourcentage des gens et de leur crème dans le café et de l'effet de la crème sur les bobos d'enfants et les plaies sociales ou dans le café ou de la gomme de caroube ou de la carraghénine qu'on ajoute dans la crème qu'on verse dans le café et des autres succédanés et agents modificateurs qu'on met dans la crème glacée au moka ou à saveur de café. Dans les cafés on parle et on discute aussi, même du prix du café. On brasse son café, on est agité parfois dans les cafés. On lit aussi dans les cafés et le marc de café. Le café fait penser et parler c'est bien connu. Il y a dans d'autres pays des gens célèbres issus des cafés connus, des gens connus dans des cafés célèbres et de qui et d'où on a beaucoup parlé ou entendu parler à propos de ce qu'ils y ont dit ou pensé en prenant un café ou en lisant un livre écrit peut-être dans un café. Un livre où on ne parle pas du tout de café cependant qu'on devine que les personnages doivent prendre du café dans leur vie ou bien fréquenter un ou des cafés à cause de leur tempérament, de leurs activités ou parce que le livre est très fort, stimulant pour l'esprit, empêche de dormir et semble de ce fait caféiné, à cause des connaissances qu'on a de l'écrivain ou des gens qui écrivent en général et qui vont prendre souvent du café comme du temps, pour penser au livre suivant ou à un projet de scénario, de dialogue, d'article ou panser la blessure du dernier qui se serait fait démolir ou ignorer par un critique maupiteux[1] avant d'avoir pu être admis par le public ou alors pour travailler à un prochain livre ou à un autre texte. On s'ennuie aussi dans les cafés, il y a des gens pour servir de décor au café et ça n'ennuie personne même ceux qui les remarquent en prenant un café comme eux. Les gens qui travaillent dans les cafés prennent aussi du café parce que c'est plus difficile d'écouter les gens faire vivre le café sinon contradictoire de marcher de table en table pour offrir du café sans aimer en prendre soi-

ILLUSTRATION JACQUES COURNOYER

même et s'en faire offrir. On fait des tas d'histoires avec le café, les pousse-cafés et l'esclavage et les cendriers et les cuillères à café volés dans les cafés. Il ne faut pas aller boire son café en pensant qu'il faut penser à casser du sucre sur le dos du café, ce serait assombrir l'atmosphère de son café, y ajouter plus d'amertume, bref ce serait noircir le café.

1. Maupiteux: (adj. et n.) Cruel. Qui ne mérite pas la pitié. N.P. Larousse 1933.

I palloncini

C'era una bufera. Il vento faceva turbinare la neve; avevo camminato piegata in avanti, a testa bassa. Ero entrata nel grande magazzino illuminato a giorno per cercare riparo dall'aria pungente, dai fiocchi di neve che sfarfallavano davanti agli occhi.

Il caldo improvviso e la musica in sordina crearono in me una specie di torpore. Mi spostavo pigramente da un banco di esposizione all'altro, fingendo di osservare i profumi, i gioielli, gli orologi.

Passando davanti a una scala mobile che scendeva vidi una ragazza con un mazzo di palloncini colorati in mano. Indossava un cappotto blu scuro; era piuttosto grassoccia; notai il viso rotondo, i capelli corti, le mani senza guanti. Aveva un'aria concentrata e assorta, sembrava trovarsi su quella scala mobile dall'inizio del tempo.

Arrivata al piano si avviò verso l'uscita, scivolando tra la gente che andava e veniva. La seguivo con gli occhi, senza particolare attenzione.

Entrò nella porta girevole e si fermò per un attimo nel breve andito. Aprì con fatica la porta e si trovò all'esterno, attorniata dalle farfalle di neve.

Una raffica violenta la investì, sollevandola in alto. In un attimo fu lontana nel cielo, appesa ai palloncini.

Elettra Bedon

Conversation

— Amour?
— ...
— Vous ne dites rien.
— ...
— Je parlerai pour vous.
— ...
— Mais peut-être n'êtes-vous pas d'accord.
— ...
— Je parlerai pour deux.
— ...
— Vous voulez d'abord une définition...
— Ce serait un bon moyen d'écourter la conversation.
— ...
— Amour, donc.
— Ah!
— Non, A.

Bernard Lévy

THE MAN WHO STANDS

Wisdom lies
between his measured steps
the trees, platforms, buildings and
artificial light all multiply
his escape into the
darkness
that
forms a circle
around
this maroon city

The medal of many tears
his butterfly soul
is an accordion, music, movement
The wall he loves to look at
a Spanish dancer made of bricks
black hair, guitar, whispers
His cloak
perceives apéritifs
in its buttons
His fiery eyes are tablatures
of keys in black and white
an old song
The rectangular piano
where the music finally
lays down to rest
is a snow bank
His grey beard
speaks to me of history...

John K. Grande

DOMANI, QUANDO CAPIREMO

Domani, quando capiremo
che il tempo non è antropofago
non spia maligno dai quadranti
il ballo degl'impiccati
domani, quando capiremo
di poterci fermare per strada
camminare sull'erba
guardare intorno con occhi nudi
domani, quando capiremo
che il viandante si porta
la sua vita
nel sacco sulle spalle
domani
saremo immonali

Elettra Bedon

LIVRES EN CAPSULES

Nos collaborateurs ont lu et vous suggèrent

Krisis. Revue d'idées et de débats. Trimestrielle, 70FF/no, abonnement étranger 250FF (5 Impasse Carrière-Mainguet, 75011 PARIS); nos 4, 5, 6

Cette revue publiée sous la direction d'Alain de Benoist, chef de file de la «nouvelle droite» française, se propose dans chaque numéro d'analyser, de redéfinir et d'expliquer une idée-force sous le nouvel éclairage permis par l'effondrement des grandes chapelles intellectuelles et la déshérence de leurs réponses toutes faites à des problèmes de base, qui sont posés ici avec une nouvelle urgence par des personnalités venant d'horizons souvent très différents, conviées au commun questionnement signifié par le point d'interrogation qualifiant chaque thème. On retrouve ainsi au sommaire du récent numéro «Mythe?» (6, octobre 1990) des entretiens avec Jean-Pierre Vernant et Gilbert Durand ainsi que le dernier texte («Le Marxisme meurt à *l'Est parce qu'il s'est réalisé à l'Ouest*») du philosophe catholique italien Augusto Del Noce, décédé en décembre 1989. Ce même mois paraissait le no 4 de *Krisis*: «Société?», où les réflexions de Serge Latouche sur le «bien-être» comme concept ethnocidaire et sur l'occidentalisation du monde comme fatalité du développement s'ajoutent à celles d'Alain Caillé, fondateur du MAUSS (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) sur la monnaie des sauvages et des modernes, et à celles de Marco Tarchi sur «Crise de la modernité et nouveaux mouvements sociaux» (écologistes, religieux, pacifistes, culturels, d'action civique, etc.) dont l'apparition constitue selon lui «la revanche de la "société civile" sur une classe politicienne qui en avait longtemps étouffé la voix. Elle exprime, même si c'est parfois sous des formes confuses, un désir de réappropriation de la vie publique et, surtout, l'exigence d'un retour de la politique à sa fonction naturelle de *production de sens*, d'identité, de projets d'avenir.» Dans le no 5 d'avril 1990: «Nation?», Marco Tarchi, sur le point de publier un important essai sur la crise des identités collectives au XXe siècle, définit le nationalisme dont elles sont le référent privilégié comme une idéologie servant dans les phases de crise qui marquent l'avènement de la modernité à «rattacher la société politique, moteur de changements, à la société civile, moins portée, de par sa nature, aux aventures et aux innovations». L'ensemble de ce numéro opère d'ailleurs une utile déconstruction de l'idée de nation, dont Gil Delannoi de la revue *Communications* esquisse une théorie, tandis que Pierre-André Taguieff se demande si vraiment l'identité communautaire ne se pose qu'en s'opposant à des étrangers-ennemis — questions sous-jacente au débat d'un spécialiste du monde arabe et d'un idéologue du Front national sur «la France des immigrés». Complétant ce numéro, un petit dossier signale «À l'Est, du nouveau» dans une pénétrante analyse par Claude Karnoouh de «l'exemple roumain» d'une révolution bidon, et du penchant des Occidentaux à «croire qu'il y aurait de bons et de mauvais nationalismes»: «Ce n'est pas en favorisant chez les petites nations, les plus faibles, la résurgence d'un nationalisme agressif et xénophobe que l'on créera la force spirituelle capable de subvertir l'inexorable destin de la Technique.» C'est sur la primauté de cette tâche que se retrouvent la plupart des collaborateurs de *Krisis*, au carrefour de mises en question dont la radicalité offre de précieux repères pour s'orienter au milieu des perspectives incertaines et mouvantes d'un monde en crise.

Christian Roy

Gretel Ehrlich. **The Solace of Open Spaces**. Penguin, 1990, 140 p.

American space, with its immensity, its weight, its very density, is rendered in the at once vibrant and sober pages that Gretel Ehrlich devotes to it. This book avoids threadbare clichés on the grandeur of the Wild West its and wide open spaces without ceasing to talk about them for one moment! The magic operates in reverse. Cowboys, life on the ranches of Wyoming, the roughness of the climate are rendered in their familiarity, yet shorn of tacky Hollywood mythology. This bood-exhalting Nature could have resembled the diary of an aging hippy on the art of tending sheep in the back country, but Gretel Ehrlich avoids this pitfall by way of a deliberately lapidary style. Ehrlich's very sentences are marked by the roughness of a climate hostile to all rhetoric. This is Ehrlich's peculiar quality, in which she happily renews a whole tradition of American letters initated by Thoreau and Walt Whitman. It is not the least charm of this book. Another of its qualities lies no doubt in that this retiring life where "small ceremonies and private informal rituals" emerge, allows us on the rebound to take stock of the transformations that have upset our way of life and our values over the last twenty years. This is a book to be read for its obvious literary qualities, but also for a different perspective on what could be called "mythical" America, preferable to a "Deep America" that smacks too much of the hallowing of roots with all that this implies of dubious low culture.

Fulvio Caccia

Alfredo de Palchi, **Mutazioni**, Campanotto editore, 1988, 40 pagine, $6.00

Il motivo ispiratore di questa raccolta sembra trovarsi negli ultimi due versi di una delle poesie: "osservando e operando s'impara l'alienazione".

Una raccolta di versi forti, risentiti, che pagina dopo pagina sembrano cercare di *raggiungere un distacco dal reale che per*metterà di continuare a vivere non vivendo, per non essere sopraffatti dalla violenza.

"Sotto ogni foglia al suolo si appicca una lotta d'insetti e dovunque di sopravviven-

ILLUSTRATION: JACQUES COURNOYER

za...": questa è la vita, per Alfredo de Palchi. Un pessimismo pesante, opaco, che rende bene conto della vita di oggi, guscio che non si può riempire di significato, pietra che sollevata, appunto, rivela un brulicare di insetti.

Pessimismo pesante ma non disperazione (ed è per questo forse che si consiglia la lettura di questa esile raccolta); il verso di un'altra poesia rimane con il lettore come un messaggio: "...e ho questo seme da trapiantare..."

Tonino Guerra, **Il Viaggio**, Maggioli editore, 1986, 80 pagine, lire 13.000

Pagine di fotografie alternate a pagine di testo, il tutto stampato su carta spessa e opaca – un'opera d'arte oltre che un'opera di poesia.

Il viaggio è quello di una coppia anziana, che non si è mai mossa da un paesino sull'Appennino, e che scende per la prima volta al mare. Un viaggio lento, fatto a piedi, dove si mescolano incontri e ricordi; un viaggio che è insieme reale e metaforico.

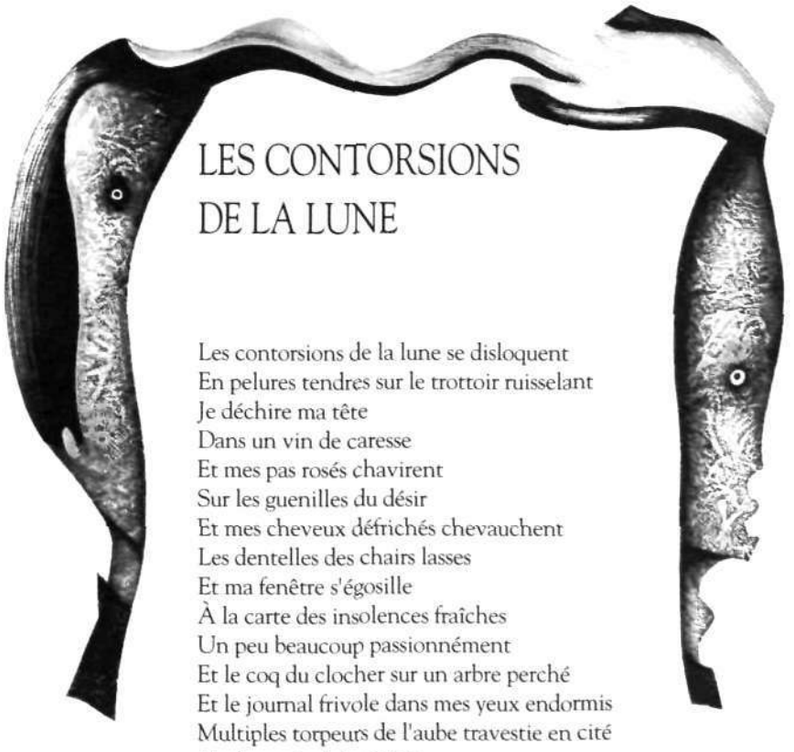
Diviso in dieci parti e scritto in dialetto 'santarcangiolese' (ma ogni pagina ha – a fronte –la traduzione in italiano), quest'opera di T. Guerra comunica al lettore – in un linguaggio immediato e ricco di poesia – una gioia profonda.

Elettra Bedon

Pasquale Verdicchio. **Nomadic Trajectory**. Montreal, Guernica Editions, 1990, "Essential Poets Series" 38, 58 pages.

On his nomadic trajectory through language, this poet shares with us his experience of man's journey through the world as travel between worlds — "Between the desert" in this "Exile constant / for the nomad who has every and no place." For him, the sense of place thus takes on a kind of transcendental quality in a subjective territory of the imagination, finding a transient anchorage in Naples — "Parthenope" whence this emigrant derives "an identity claimed by so many places / one city yet all possible cities", "not negated and absence / rebuilt according to changing needs in thought." Memory taps in such absence the fount of actuality, in the flash of awareness that "Where nothing was present things emerge" as time moves on and being is disclosed — or rather "*what exists prior to/ the division of meaning*:" "Something to turn to/ not yet imagined; no place to confine—." But "the indifferent act / causes upheaval:" nominalism leaves us to wander in "a linguistic forest" of inbred words going to seed, shrivelling unto themselves. "Definition of death / to no longer recognize the outside / distance not sacred." "The lament of the concealed" still echoes in Verdicchio's poetry, in the interstices of fractured language, out of the gaps of fragmentary utterances, from the blankness where words are inscribed and meaning is conferred. It is revealed in remembrance, etched in the traces of experience, shining forth from the background into which they recede; thus "chronicled events contradict "sufficient consumption" and redeem a glib, forgetful world.

Christian Roy



LES CONTORSIONS DE LA LUNE

Les contorsions de la lune se disloquent
En pelures tendres sur le trottoir ruisselant
Je déchire ma tête
Dans un vin de caresse
Et mes pas rosés chavirent
Sur les guenilles du désir
Et mes cheveux défrichés chevauchent
Les dentelles des chairs lasses
Et ma fenêtre s'égosille
À la carte des insolences fraîches
Un peu beaucoup passionnément
Et le coq du clocher sur un arbre perché
Et le journal frivole dans mes yeux endormis
Multiples torpeurs de l'aube travestie en cité
Hurlements de la sirène
Ma folie a fait feu

Anna Gural-Midgal

Vice Versa à l'étranger

En France

Région parisienne

Compagnie
58, rue des Écoles, 75005 Paris

Le Divan
37, rue Bonaparte, 75006 Paris

Librairie Tschann
125, boul. du Montparnasse, 75006 Paris

Flammarion
4, Centre G. Pompidou, Beaubourg, 75004 Paris

La Hune
170, boul. Saint-Germain, 75006 Paris

La tour de Babel
10, rue du Roi de Sicile, 75004 Paris

L'Épigramme
26, rue Saint-Antoine, 75004 Paris

Librairie Mélanie
391, rue des Pyrénées, 75020 Paris

The Abbey Book Shop
29, rue de la Parcheminerie, 75005 Paris

En Province

Actes Sud
Espace Van Gogh, 13200 Arles

La Machine à lire
18, rue du Parlement Saint-Pierre, 33000 Bordeaux

Calligramme
75, rue Joffre, 46000 Cahors

La Librairie de l'Université
2, place Léon-Martin, 38000 Grenoble

La Réserve
14, rue Henri-Rivière, 78200 Mantes-la-Jolie

La Librairie
5, place du Bon Pasteur, 4400 Nantes

Librairie plurielle
7, rue Gambetta, 72000 Le Mans

Librairie Festival
47, Grande Rue, 72200 Laflèche

Librairie Sauramps
Le Triangle, Allée Jules-Milhau, 34045 Montpellier

Librairie Vent du Sud
Aix en Provence

Belgique

Distributeur: Post-Scriptum
37, rue des Éperonniers, 1000 Bruxelles
Tél.: 511.96.43

Les Éperonniers
55-57, rue des Éperonniers, 1000 Bruxelles

Tropismes
11, Galeries des Princes, 1000 Bruxelles

De Rome
50 bis, avenue Louise, 1050 Bruxelles

Librairie L'Étoile
144, boul. Adolphe Max, 1000 Bruxelles

W.H. Smith
71-75, boul. Adolphe Max, 1000 Bruxelles

Prétexte
48, rue des Clarisses, 400 Liège

En Suisse

Naville
38-42, avenue Vibert, 1227 Carouge

In Italia

Nelle librerie Feltrinelli

L'INDÉPENDANCE

Oui, mais quelle indépendance?

Rodrigue Tremblay

Débat animé par Bernard Lévy et Lamberto Tassinari

FACE À FACE, M. STEPHEN JARISLOWSKI ET M. RODRIGUE TREMBLAY. LES DEUX EXPERTS, L'UN EST CONSEILLER EN INVESTISSEMENT, L'AUTRE EST ÉCONOMISTE, RÉPONDENT AUX QUESTIONS DE VICE VERSA. LE DÉBAT A LIEU AU MOMENT OÙ LES AUDIENCES DE LA COMMISSION BÉLANGER-CAMPEAU ONT PRIS FIN. LES SONDAGES MONTRENT QU'UNE MAJORITÉ DE QUÉBÉCOIS SERAIENT FAVORABLES À L'INDÉPENDANCE. QUELS ENJEUX SE PROFILENT DERRIÈRE CE CHOIX? QUE SIGNIFIE L'INDÉPENDANCE SUR LE PLAN ÉCONOMIQUE, POLITIQUE, SOCIAL, CULTUREL? L'INDÉPENDANCE: OUI, PEUT-ÊTRE. MAIS QUELLE INDÉPENDANCE?

Vice Versa: *Il semble que l'indépendance ne remettra pas en cause les acquis économiques du Québec: à quelles conditions?*

Rodrigue Tremblay: La grande découverte humaine de la fin du XXe siècle c'est que les états-nations ne constituent plus les frontières des économies. L'espace économique est soit mondial (particulièrement pour les Japonais ou les Suédois) soit continental (Communauté économique européenne, États-Unis). En brisant le lien qui a existé pendant des siècles entre l'état-nation et l'économie, on concilie le besoin d'avoir un espace économique très grand avec la liberté de déplacement des personnes et des capitaux; on met en évidence, en même temps, le refus de recourir à des appareils politiques trop gros où les citoyens se sentent perdus, appareils qui engendrent beaucoup de gaspillage.

Stephen Jarislowski: L'indépendance ou le manque d'indépendance n'a pas de relation avec les faits économiques. Le besoin d'avoir une nationalité provient d'un sentiment d'infériorité.

V.V.: *Un état québécois représenterait-il la promesse d'une machine administrative plus adaptée au besoin de la collectivité à desservir?*

R.T.: On ne le sait pas d'avance. Tout dépendra de la lucidité de la population et de ses leaders politiques.

S.J.: Je crois deux choses: d'une part, un état fédéral fort dont le champ de juridiction serait très limité et, d'autre part, un état régional qui exprimerait les désirs de la société régionale et qui serait responsable face à cette société. On éviterait les duplications. À cet égard, les États-Unis constituent un bon exemple. Chez nos voisins du sud, l'État a perdu la guerre contre le gouvernement fédéral. Au Canada, au contraire, les provinces ont gagné. Si bien que l'on assiste au chevauchement de dix gouvernements très forts différents. En plus du gouvernement fédéral.

R.T.: La solution idéale — peut-être prévaudra-t-elle au cours des 10 ou 15 prochaines années — serait une formule de confédération à l'échelle du continent nord-américain puisque les difficultés canadiennes semblent insurmontables. Demeure le problème de la langue française. Si les Québécois décidaient de s'assimiler au tout nord-américain, le problème linguistique et national serait résolu. Si, par contre, la population souhaite demeurer elle-même dans le sens culturel et politique du terme, il lui faudra trouver des structures de type confédéral qui vont préserver ses intérêts politiques. On peut imaginer, dans les prochaines décennies, un cadre supranational nord-américain pour régler les problèmes communs ayant trait à l'économie, à la défense, à l'environnement plutôt qu'une pure confédération au Canada qui ne conviendrait pas à des provinces comme Terre-Neuve, les Maritimes, la Saskatchewan et le Manitoba qui reçoivent d'importants transferts fiscaux de la part des provinces riches.

S.J.: Le grand problème canadien provient du sens d'infériorité des gens de l'Ouest par rapport aux Ontariens, des Ontariens par rapport aux Américains, des Québécois par rapport aux Ontariens, etc.

V.V.: *De façon très pratique: est-ce que la monnaie ne pose pas un problème sérieux à tous ces projets confédéraux?*

S.J.: Je ne crois pas que l'on puisse avoir un dollar canadien surévalué de 20% par

PHOTO: JOSEF GERANIO

Stephen A. Jarislowski

rapport au dollar américain. Notre dollar ne peut afficher plus d'indépendance vis-à-vis de la monnaie U.S. que le franc suisse ou le florin hollandais par rapport au mark allemand. Ainsi on ne peut parler de libre échange en maintenant des taux d'intérêt de 60% plus élevés que nos concurrents et espérer attirer des investissements.

R.T.: Cette situation reflète la piètre qualité du personnel politique et de la haute fonction publique du gouvernement fédéral. En définitive, les duplications administratives coûtent trop cher en fardeaux fiscaux. On ne peut payer deux fonctionnaires pour faire la même chose à deux endroits différents.

V.V.: *Est-ce qu'un Québec indépendant constitue la solution?*

S.J.: Pour moi, non. Un Québec indépendant sur le modèle suisse serait mieux que celui que l'on a aujourd'hui.

R.T.: Je partage ce point de vue. Les mesures politiques ne sont pas en elle-mêmes des sources de richesses. Dans le cas du Québec, si l'on pouvait abaisser les coûts des services publics, cette mesure entraînerait une diminution du fardeau fiscal des entreprises et des travailleurs et les rendrait plus concurrentiels sur le plan international. On ralentirait au moins la course effrénée vers l'endettement que nous connaissons actuellement.

V.V.: *Alors, l'indépendance ne sert-elle plus à rien?*

R.T.: L'indépendance constitue une façon de protéger et de développer une culture d'expression française dans un milieu nord-américain anglophone. Le poids relatif des francophones va encore diminuer au cours des prochaines décennies si bien que l'attraction de la langue anglaise va devenir encore plus forte. Au point que l'on se demandera, vers 2025, s'il vaut la peine d'entretenir un système d'éducation en vase clos en français quand toute la vie professionnelle se passera presque uniquement en anglais.

S.J.: Je crois que même en assurant une grande sécurité à la langue française, les Québécois auront toujours peur d'être assimilés et redouteront la présence d'étrangers souvent plus sensibles à la nécessité de s'exprimer en anglais.

R.T.: Je vois le Québec comme une sorte de Hollande ou de Suisse nord-américaine qui jouerait le rôle de tête de pont avec l'Europe. Montréal est une ville ouverte qui témoigne d'un tel potentiel de civilisation qu'il y a lieu d'être optimiste sur l'épanouissement de cette partie de territoire nord-américain que constitue le Québec. Pourvu que les solutions politiques soient sensées, pondérées; pourvu que la liberté politique et économique soit maintenu.

S.J.: Je ne vois pas le Québec limité au contexte nord-américain. Dans moins de deux décennies, selon moi, le Québec sera non seulement lié à l'Europe mais encore à d'autres continents.

V.V.: *Ceci ne dispense pas d'une sécurité politique, n'est-ce-pas?*

S.J.: Au Québec, on tend, en ce moment, à devenir plutôt nationaliste qu'internationaliste. À court terme, après l'indépendance, le Québec va se replier sur lui-même: les gens parleront moins l'anglais et les langues étrangères. À plus long terme, les Québécois s'apercevront que ce n'est pas une bonne attitude et ils s'ouvriront à la communauté internationale en instaurant, notamment, l'étude des langues étrangères dans les écoles.

R.T.: Je crois que les Québécois sont plus lucides. Même s'ils avaient des velleités de se replier sur eux-mêmes, la réalité économique et financière les en empêcherait. S'il y a, aujourd'hui, des Canadiens ouverts aux relations internationales, ce sont bien les Québécois.

S.J.: Avec pour seule langue le français, je ne crois pas que nous attirerons beaucoup de sièges sociaux au Québec.

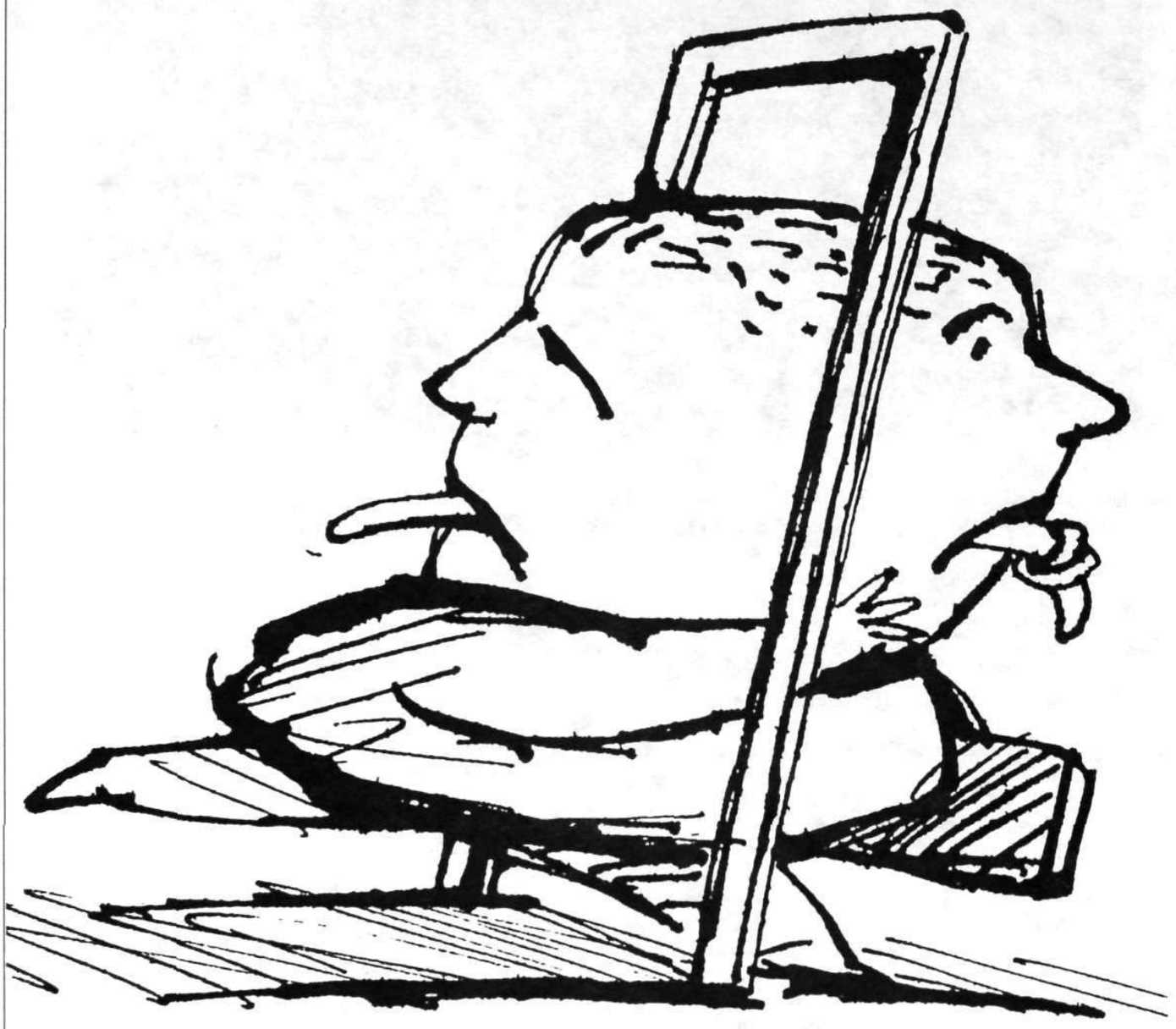
R.T.: Une fois l'indépendance acquise, il y aura des accommodements dictés par les impératifs commerciaux. □

Rodrigue Tremblay *est professeur titulaire de finances internationales à l'Université de Montréal. Diplômé des Universités Laval et de Montréal, il possède un diplôme de Ph.D de l'Université Stanford en Californie (1968). En 1970, il publia un livre proposant la création d'un marché commun nord-américain et l'accession du Québec à la souveraineté politique. De 1975 à 1979 il fut ministre de l'Industrie et du Commerce dans le Gouvernement du Québec. On lui doit la libéralisation du commerce des vins au Québec.*

Stephen A. Jarislowski *est né à Berlin en 1925. Il a passé ses années de formation en Hollande, France et aux États-Unis où il débarque en 1941. Il entreprend des études en génie à l'Université Cornell et par la suite il est enrôlé dans l'armée américaine au service de contre espionnage à Tokyo. Il poursuit ses études à Chicago et à la Harvard Business School.*

Après avoir travaillé trois ans pour Alcan à Montréal il y fonde en 1955 la compagnie Jarislowski & Fraser qui occupe aujourd'hui une place de premier plan dans le monde canadien des investissements.

LE QUÉBEC PAR LA PORTE DE SERVICE



Marc Poncelet et Salvino A. Salvaggio*

*Assistants auprès du département de sciences sociales de l'Université de Liège.

LE JEU DE MIROIRS DE L'AUTOCHTONIE ET DE L'ALTÉRITÉ TEL QUE PERÇU PAR DE BIENS CURIEUX VISITEURS ENVOYÉS EN MISSION[1] POUR ARPENTER LA DIFFÉRENCE A FAIT OFFICE DE PORTE DÉROBÉE PAR LAQUELLE NOUS AVONS DÉCOUVERT LE QUÉBEC. CHERCHEURS EN SCIENCES SOCIALES, NOUS NOUS PROPOSIONS D'ABORDER LA PROBLÉMATIQUE DE L'ASILE ET DES RÉFUGIÉS POLITIQUES AU CANADA ET SURTOUT AU QUÉBEC. D'EMBLÉE, LA SAISIE COMPARATIVE DES DONNÉES NOUS EST APPARUE LA PLUS FÉCONDE: COMMENT UN PAYS ENCORE JEUNE, NATION D'IMMIGRANTS, ET UNE VIEILLE «TERRE SURPEUPLÉE» DU CENTRE EUROPÉEN ONT-ILS RENCONTRÉ ET RÉPONDU AUX BOULEVERSEMENTS DES FILIÈRES DE L'ASILE POLITIQUE ET, AU-DELÀ, AUX DÉFIS QUE DESSINENT LES NOUVELLES PRESSIONS MIGRATOIRES EN GÉNÉRAL?

ILLUSTRATION: PHILIPPE BEHA

Toute nouveauté introduisant une rupture dans la linéarité des récurrences événementielles, la première surprise nous vint de la perception globale de l'immigration. Pour des raisons historiques d'abord, parce que l'immigration demeure ouverte au Canada ensuite[2] et dans la mesure où, enfin, vu d'Europe, ce pays conserve une importante capacité d'absorption de réfugiés, nous pensions découvrir au Québec une variante du *melting pot* américain doublé peut-être des nouvelles formes d'élans pionniers. Or, de nombreux éléments de la problématique migratoire au Québec rejoignent la situation européenne des années 1965 à 1975. Toutefois, les considérations démographiques, économiques et, finalement, culturelles font l'objet d'une véritable alchimie de l'identité que l'Europe a, somme toute, peu connue durant ses poussées d'immigration.

La Belgique, qui a organisé une immigration massive de main-d'oeuvre contrainte depuis 1945, a voulu y chercher, quelque vingt ans plus tard, un remède à la diminution de la natalité. Il s'agissait dès lors de favoriser un immigration familiale et féconde. En fait, un changement remarquable intervient dès 1973-74 lorsque, avec les premiers signes de crise, l'argumentation démographique est jetée aux oubliettes, l'immigration strictement limitée et la présence d'immigrants largement problématisée. On sait par ailleurs à quelles difficultés se heurte toute tentative volontariste visant à modifier les comportements reproductifs et on dispose de peu d'exemples de «reprise démographique». Les problèmes d'emploi et de revenu ont tôt fait de faire oublier à la population les carences de son comportement reproductif. Cependant, les angoisses qu'avaient pu susciter temporairement celles-ci ne s'exprimèrent jamais directement en Wallonie comme réaction à une menace identitaire. Bien sûr, le dynamisme économique flamand et une fécondité supérieure inquiétaient mais la question qui se posait spontanément était de revitaliser et d'assurer le ravitaillement humain de l'industrie wallonne.

À cette époque, le *nous* francophone n'a jamais ressenti l'arrivée et la présence étrangère comme une menace *identitaire*: le terme le plus souvent accolé à celui d'immigré était de loin celui de travailleur. Ce n'est que par la suite, et dans le double contexte du chômage croissant et de l'immigration limitée au regroupement familial, que la figure de l'immigré a été problématisée par le recours aux catégories comportementales et de plus en plus culturelles. D'*immigré*, il est devenu *étranger*.

Il semble que le Québec, en revanche, confronté à de nouvelles équations démo-économiques, tende à répondre plus rapidement par une inquiétude identitaire. Aussi, s'éclaire quelque peu le paradoxe dont nous ont entretenu nombre d'enfants d'immigrants européens, et que cette réflexion synthétise correctement: «Nos pères sont devenus Canadiens mais nous devenons des *ethniques* et des *allophones*.» Plus généralement, et en référence à la situation européenne, un glissement ne s'opère-t-il pas dans les discours et les pratiques qui fait qu'une génération d'immigrés succède à une génération de migrants?

À biens des égards, on peut avancer que les Wallons, dans leur majorité, *ne pensent pas leur francophonie*. Le slogan alarmiste «nos enfants parleront flamand» n'a pas rencontré d'écho important auprès de ceux-ci. À l'inverse, le mouvement flamand qui se veut une revanche historique fondé sur l'indéniable dynamisme économique régional, entretient simultanément une survivance très puissante au sein de certains groupes flamands et le syndrome d'une identité mise à mal par l'arrogance du Sud.

Ainsi, peut-être, une conception politique spécifique de la langue et de la culture ne rapproche-t-elle pas plutôt une certaine Flandre et un certain Québec, tous deux convaincus également de leur nouvelle puissance économique?

Assurément, le travail identitaire au Québec est profondément marqué par le particularisme du «fait français en Amérique du Nord» mais il semble qu'une autre altérité, moins massive — dont la menace, à la différence de l'autre, tient davantage à sa méconnaissance qu'à son omniprésence supputée —, tende à fournir aux autochtones un autre miroir. C'est donc sur une confusion que jouent les réactions les plus frileuses: disparaître par phagocytose ou disparaître par perte de cohérence interne? Accepter un tel dilemme équivaut à s'exposer à l'erreur qui consiste à percevoir l'identité comme actualisation d'un potentiel alors que l'expression «travail» nous semble devoir désigner une élaboration circonstancielle dont le sens est toujours produit dans et par un contexte spécifique.

Il faut s'interroger sur des réponses différentes qui s'ébauchent dans les zones de coexistence. Aussi, devons nous préalablement poser la question suivante: hormis Montréal, ville manifestement cosmopolite, où la *problématique ethnique* a-t-elle un fondement solide, c'est-à-dire un réel terrain d'enracinement dans la réalité? Il nous semble évident que la publicité du fait ethnique en exagère largement la portée. Nous pensons en conséquence que la problématisation de l'altérité au Québec renvoie plutôt à des enjeux endogènes, propres à cette société, localisés surtout sur Montréal, qu'aux caractéristiques «naturelles» et historiques de cette altérité.

L'interculturalité qui se cherche, notamment à l'école et à travers le dispositif du tissu urbain, n'est-elle, en fin de compte, qu'un mot? Un projet qui oscille sans cesse entre les exigences fonctionnelles de la coexistence et celles de la communication, renouant avec un exotique merveilleux par la médiation du culte de la différence, elle-même posée comme postulat du mieux? En tout état de cause, cette thématique ne paraît jusqu'à présent que le résultat d'une première mise en forme de la multiplicité des voies de rencontre. Elle semble toutefois mobiliser davantage au ▷

Québec qu'en Belgique. Elle y a d'ailleurs développé de manière bien plus évidente ses discours-formule, son personnel, et devient quasi science par la synthèse thérapeutique d'une ethnologie reconvertie et d'une expérience historique de l'immigration. Par là, elle se fait *réalité* et confère dialectiquement des significations particulières au rapport à l'autre dont elle privilégie certaines composantes sociographiques ou instituantes meta-historiques.

Or, outre le fait que l'apologie de la différence puisse fournir un mode de communication et d'intégration des élites «ethniques», elle ne dissout jamais complètement la question récurrente de la hiérarchie des valeurs, fussent-elles jugées à travers les critères de leur fonctionnalité immédiate[3].

Sous ce rapport, à Montréal, l'*interculturalité* paraît constituer en quelque sorte un trait d'union incertain entre différents types de problèmes:

(i) la coexistence de deux groupes (francophones et anglophones) dont l'*histoire* fournit une trame inévitable à la formation des représentations et attitudes;

(ii) l'insertion étalée dans le temps de groupes migrants d'origines différentes, définis, pour leur part, par leur *actualité* et leur *futur* auguré, mais mis en demeure notamment de se positionner dans un jeu qui leur échappe, qu'ils entendent ignorer ou encore perçoivent de manières toutes particulières; ces dernières, perceptions autres de l'autochtonie, ne semblent pas trouver voix au chapitre.

Un tel chassé-croisé incessant complique sérieusement les questions et incite parfois les éléments les plus intégrés parmi les populations objets des différents discours ethnicisant à explorer cyniquement l'envers du décor, comme le laissent présumer ces propos qui nous ont été tenus à Montréal par d'anciens migrants:

«Sous couvert de conflit linguistique, il y a un profond racisme entre eux, francophones et anglophones d'ici.»

«C'est de la politique, une lutte pour le pouvoir au Québec, c'est comme cela qu'il faut comprendre tous ces problèmes.»

N'est-il pas alors un discours interculturel plus acceptable parce que sous-tendu par un processus de «francisation»?

À vrai dire, nous qui sommes aussi minoritaires francophones en Belgique, nous interrogeons encore aujourd'hui les fondements d'un protectionnisme linguistique exacerbé et ses errances assimilationnistes. Pareille insistance sur ce qui n'est à certains égards qu'un instrument imprécis ne constitue-t-elle pas l'indice d'une abstraction considérable du lien social imaginaire, de son instituant trans-empirique, d'une société qui a connu de profondes transformations internes (comme en témoigne le taux de natalité actuel au Québec) et d'un désenchantement du mouvement social?

La société québécoise ne doit-elle pas se poser d'abord la question de ce qu'elle représente pour l'autre avant de projeter sur lui les termes abstraits de son imaginaire fragilisé[4]?

Synthèse et nouvelles perspectives

À la confluence des mouvements d'inclusion et d'exclusion et à la lisière de leur rôle distinctif se distillent les éléments concrets de la fresque identitaire. Les questions se posent certes différemment aux multiples niveaux de la société québécoise mais elles traduisent cette difficulté particulière qui consiste à être à la fois majoritaire au Québec et minoritaire dans l'État. Les transferts de sens deviennent alors patents: (i) *généralisation* du caractère menaçant de l'altérité; (ii) *collusion* avec notamment le problème du choix de l'école anglaise pour des enfants migrants latins, ou encore la crainte d'une anglicisation pernicieuse par le biais d'une filière d'asile politique non contrôlée; (iii) *imputation* à l'autre de son mode spécifique d'être minoritaire, de son imaginaire libérateur propre. En ce dernier sens, l'interculturalisme progressiste lui-même pourrait apparaître comme une double imposition, de fond et de forme.

De ce point de vue, la *transculturalité*, en proposant un horizon nouveau, a le mérite d'éviter les écueils de l'unidimensionnalisme de l'échange assimilationniste. Elle ébauche tant un contenu qu'un premier fondement à la nébuleuse interculturelle à la faveur d'un projet ouvert de refonte du dispositif social qui, par la même occasion, tente d'enrayer les mécanismes létaux du catastrophisme structurel. Un problème nouveau surgit alors, tel un défi préalable aux propositions transculturalistes: comment s'ancrer à une vision réaliste des modalités *concrètes* d'insertion des flux migratoires successifs avant de formuler le débat en termes culturalistes? C'est à ce retour vers une étude des conditions matérielles d'existence empirique des groupes migrants, parallèlement à un examen de leurs projets et des représentations qui y sont attachées qu'il faut aussi s'atteler, avant de procéder plus avant vers l'énonciation culturaliste de la question nodale du rapport à l'autre. En effet, l'hypothèse transculturelle ne se révèle, nous semble-t-il, pleinement pertinente que si elle prend en compte les projets migratoires objectifs des populations migrantes où, alors, elle se met en mesure d'opérer des distinctions socio-historiques réelles faisant ressortir les composantes concrètes d'hétérogénéité internes de ces catégories de sujets, sans en faire des supports abstraits d'un discours spéculatif sur la rencontre des cultures. □

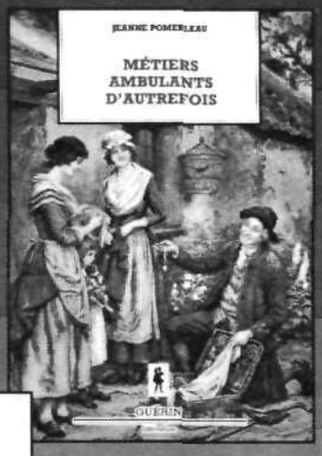
Notes

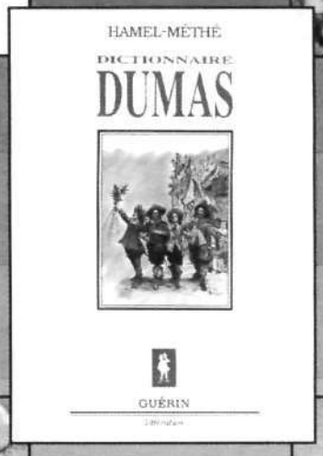
1. *Grâce au soutien logistique et financier de l'Agence Québec-Wallonie/Bruxelles qui entend promouvoir les contacts et les échanges entre nos deux régions francophones.*
2. *Ce qui n'est plus le cas dans les pays européens depuis 1974-75.*
3. *Dans ce sens, la poussée de l'extrême droite xénophobe en France met en exergue les faiblesses d'un interculturalisme flou qui s'est d'emblée voulu pédagogique.*
4. *Sans forcer la comparaison, reconnaissons que cette volonté inclusive est peut-être beaucoup moins perverse que la dynamique générale d'exclusion que promet la «forteresse européenne» de l'après 1992.*

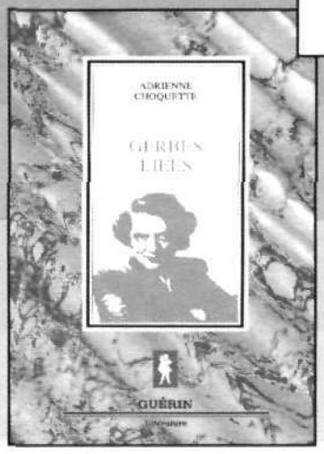
GUÉRIN

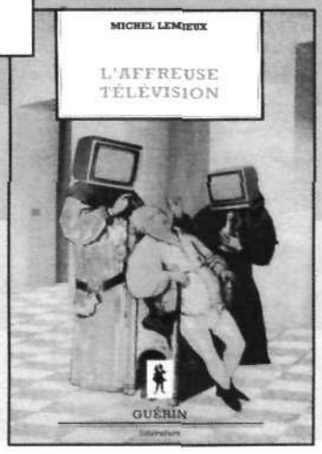
littérature

L'alternative de qualité
à l'édition québécoise
actuelle.









ÉDITEUR • IMPRIMEUR • LIBRAIRE

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2, ☎ (514) 842-3481

Distributeur exclusif: ADP ☎ 523-1182

EXHAUSTED SPIRITS

John K. Grande

WHEN BENIN ARTIST CYPRIEN TOKOUDAGBA SLEW A CHICKEN TO ENSURE THAT THE MAGICAL SPIRITS WOULD NOT BE ANGERED BY HIS INCLUDING A CREATION OF HIS (REPRESENTING CULT STATUES IN FRONT OF A VOODOO HOUSE) IN AN INTERNATIONAL EXHIBITION OF ART AT THE CENTRE CULTUREL GEORGES POMPIDOU, HIS SUPERSTITIOUS ACT REVEALED MORE RESPECT FOR THE SACRED ROLE OF ART'S SPIRITUAL MESSAGE THAN THAT OF ANY OF HIS WESTERN COLLEAGUES. THIS VAST, AMBITIOUS UNDERTAKING TITLED "MAGICIENS DE LA TERRE," HELD IN 1989, SOUGHT TO BREAK NEW GROUND BY PRESENTING WORKS BY THIRD WORLD ARTISTS ALONGSIDE THOSE OF THE WEST. ITS ORGANIZERS LITERALLY COVERED THE GLOBE TO FIND EXEMPLARY WORKS FROM SUCH COUNTRIES AS ZAIRE, CHINA, MADAGASCAR, PAKISTAN, MEXICO, TIBET AND SOUTH AFRICA. THE WORKS FROM THESE COUNTRIES, EARTHBOUND AND CULTURALLY SPECIFIC, EXERCISED A SUPERLATIVE KIND OF GENERIC MAGIC. THEIR ONGOING EXPLORATIONS OF MYTH AND METAPHOR GAVE CATHARTIC EVIDENCE THAT ART CAN STILL BE BASED IN AN UNCONSCIOUS, IMAGINATIVE RESPONSE TO ACTUAL ENVIRONMENT, HOLISTIC REALITY. IF THERE WAS TRULY ANY DOUBT AS TO WHO WAS REALLY CALLING THE SHOTS IN THE GAME OF PLANETARY CULTURAL SOVEREIGNTY, SUCH HEAVYWEIGHT INTERNATIONALS AS CHRISTIAN BOLTANSKI, SIGMAR POLKE, ANSELM KIEFER, FRANCESCO CLEMENTE, NANCY SPERO AND MARIO MERZ (WHO CONSTRUCTED A SUITABLY PRIMITIVE STRAW HUT FOR THE SHOW) WERE FEATURED CONTRIBUTORS.

PHOTO: R. MAX TREMBLAY

IRENE F. WHITTOME "OZEANISCHE KUNST" 1990

Western artists can appropriate any spiritual notions and forms from non-western sources at will, neatly fitting them into the national tautologies of the West's historic penchant for avant-gardism. If they use these elements to make a creative statement against economic colonialism, they actually reinforce the cultural biases inherent in western art through a pervasive belief in the language, not the experience, of art. The ultimate preserve of our didactic post-modern nomenclature is art's "conscience finale," a king of spiritual endpoint or aesthetic memento mori. Concocted like the latest brand of shampoo, its mercurial essence combines expressions of a spiritually void technoculture of progress with appropriations from other cultures, other times. By temporarily including examples from the remnants of holistic, third world cultures in a blockbuster show in one of the West's flagship museums, the Pompidou Centre's curators ingeniously safeguarded the West's hegemony over art. The real basis of this "greater significance" is pure and simple economic leverage. New York Times critic Michael Brenson put it clearly when he commented, "What happens when many of the artists who make non-marketable religious art go home and no Western art officials call again? Will they feel they have been exploited by a French curatorial vision?" Aesthetic solidarity with our planet's economically bankrupt nations continues to be a one-way love affair. Any response to, or appropriation of primitive cues edifies our artists' abiding pseudo-conscience and equally ensures them a rapid rise up the ladder to commercial success.

In New York, where the spiritual exhaustion of America's own "commoditization" of art has achieved outrageous proportions, successive regional movements from a variety of nations have been ingested into the main market of world culture. Arte Povera, originally a reaction to bourgeois society, found itself manipulated by market levers seemingly beyond its control; Germany's neo-expressionists, who sought to maintain their cultural specificity by avoiding the American sphere of influence were devoured in the 80's, written into modern art's instant history. Spanish art, aboriginal art from Australia, Russian post-glastnost art, even our own artists are now being absorbed. Business investors, dealers and national cultural bureaucracies collude to promote the latest products of national, regional and tribal cultures. The art market perpetually seeks new and diverse forms of art to replace those names, movements and styles already saturated by media exposure. The whole question of identity, of what constitutes the basis of meaningful expression is seldom raised, and seems an afterthought. The world of art has become a vast clearing house in a seasonal fashion show where New York labels can jump the prices tenfold.

Ever since the day in May 1907 when Pablo Picasso wandered into the Palais de Trocadero in Paris and discovered African ceremonial masks, the appropriation of primitive exotic images by western artists has been sine qua non. Der Blaue Reiter, Vlaminck, Derain, Matisse, Gauguin and Ruisseau le Douanier likewise learnt from the language of the exotic. In the process primitive art, usually unsigned because its cultural function was collective, found itself elevated from the status of indeterminate ethnological artifact to high art — something to be placed in an art museum. It is an absolute irony that most European and North American artists seldom investigate the origins of their own tribal, barbaric cultures — Celtic, Druidic, Viking, Teutonic, etc. — whose pagan myths, rituals and spoken legends are as fascinating as those from distant cultures. If our artists used pagan, spiritual references from within our own cultural history, they would be forced to develop a real social conscience — a discourse vis-à-vis their own historic collective identity. The implicit fatalism of borrowing benign spiritual symbols from other places, other times, unintentionally reinforces the malaise of techtopia in which we live. The exotic becomes a device to hide behind, to disguise uncertain fears over the future of our own civilization. This phenomenon is also linked to the phenomenon of the urban artist, who relies on a state of disconnectedness, of immediate alienation, as being the only fertile ground for escapist expressions. The comparative isolation of the urban studio is a passport to appropriation without association.

The historian Arnold Toynbee clearly identified the ongoing evolution of this trend when he commented that, "in repudiating our own native western traditions of art and thereby reducing our aesthetic faculties to a state of inanition and sterility in which they seize upon the exotic and primitive art as though this were manna in the wilderness, we are confessing before all men that we are forfeiting our spiritual birthright. Our aban- ▷

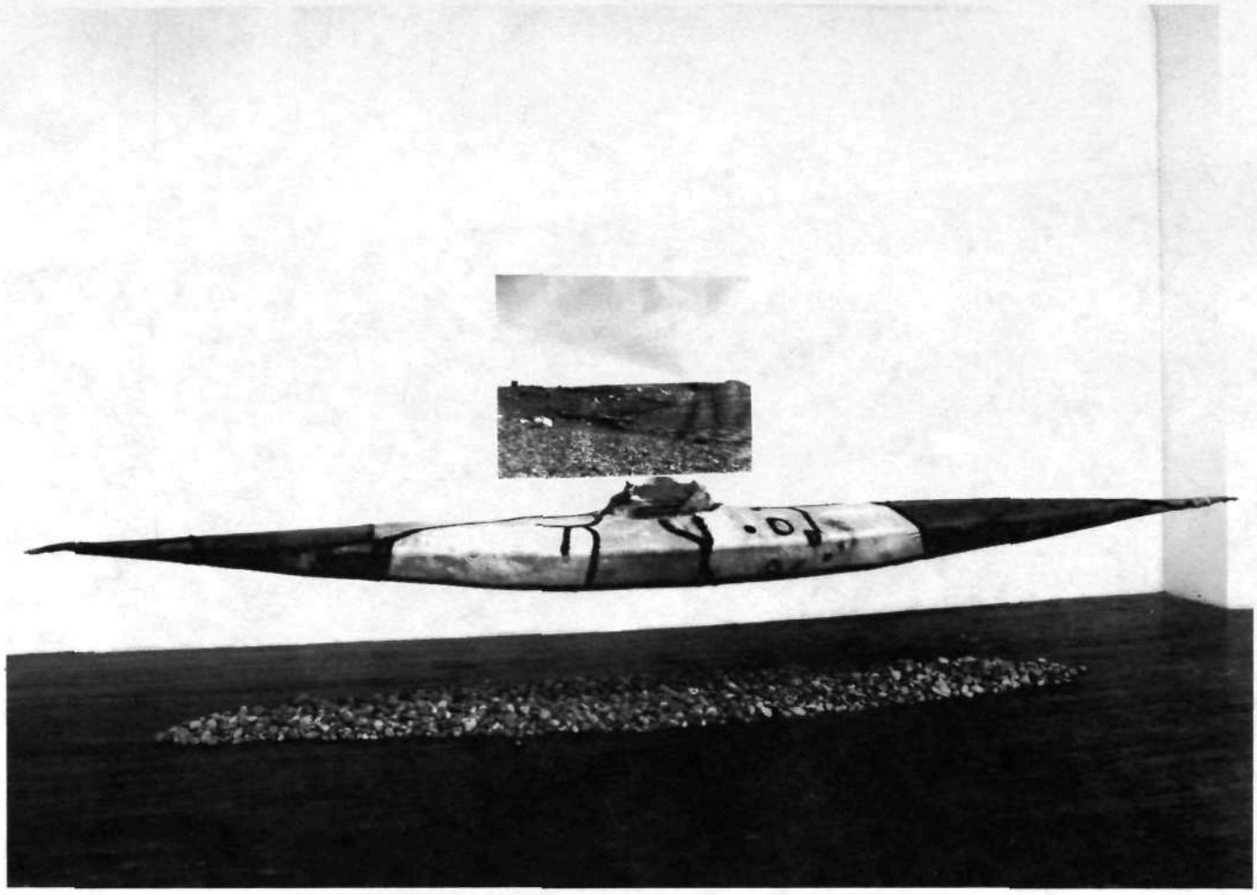


PHOTO: GUY L'HEUREUX

"SANS TITRE" 1990, DANIEL CORBEIL

donment of our traditional artistic technique is manifesting the consequence of some kind of spiritual breakdown in our western civilization."[1] The notion of discontinuous time is a prerogative to the avoidance approach of present-day avant-gardism. Any art of the past is not seen as leading to the present. The simple cause and effect of history is kept at arm's length as it could call originality into question, thereby lessening the intrinsic, (read market) value of a given piece of art. Many western artists seek originality at all costs refuting any continuity or direct link to the art of the past. As a result, all is judged from the future and — the present becomes a museum.

Irene Whittome's "Musée des Traces", on view at the Art Gallery of Ontario in 1990, reconstructed a personal museum of memory. This modern day ethnographic project appropriated urban industrial artifacts: a giant sea turtle's shell, photos, an antique Pathé film projector, even the artist's own previous works. It marked Whittome's first step away from direct experience in art, seen in "The White Museum." "Ozeanische Kunst" (1990), shown recently at Galerie Samuel Lallouz, incorporated a series of 33 black and white photographs of Oceanic masks and sculpture that looked like archival records from an ethnology museum. The brightly coloured, gestural lines Whittome has layered onto these photographic reproductions of "soulful" primitive carvings resemble graphemes, orthographic symbols that correspond to phonetic sound fragments found in early written languages from Mesopotamia. By emphasizing the gap between modern art and primitive in a single work of art, Whittome makes us aware that western art has incessantly appropriated elements of past styles, earlier movements, other cultures. Post-modern art is merely the Brechtian metope on the architectural facade, the crown on the head of our history's economical barbarism, its colonial expansion. It is our sense of linear, progressive time that mirrors our society's cumulative industrial expansion over time that has reduced the sense of a living continuum of experience in art that we envy in primitive, tribal art.

Suzanne Giroux' "Giverny, le Temps Mauve" (1989) now on view at the Musée d'art contemporain, comprises a series of fluctuating video images of Claude Monet's famous garden at Giverny. Largely out of focus, these videotaped recordings of are presented through video windows set into classic, moulded picture frames, a supposed filter for soulful expression. In so doing, Giroux eulogizes the latest technological tools, suggests their facilities are a form of art itself. Her fearful conformity and vapid appropriation of Monet's original subject is an anathema to truly searching basis of creativity. It extemporizes, minimalizes everything but the technology she uses.

Daniel Corbeil, a native of Abitibi-Temiscamingue, in his recent solo show at Galerie Skol presented reconstructions of objects associated with transport, communication. While some, a kayak suspended over a pile of stones and an animal skin drum, are derived from native culture, others, such as metal frgments of a single prop plane are symbols of the white man's cultural intervention in the north. These elements from Corbeil's native environment are laden with personal associations and become unambiguous documents of the northern experience. By refusing to use art as a vehicle for expression of linear thought phrases, Corbeil's art allows our fictive imaginations to choose what associations we may wish to place on them, thus reducing any potential cultural bias and enhancing a culturally interactive response.

The Canadian Museum of Civilization in Ottawa recently held a show titled "Masters of the Arctic; Art in Service of the Earth" which revealed the flip side of western appropriation of exotic primitive images. Inuit artists from the circumpolar nations presented smoothly polished images of seals, whales, bears, and hunters, some of these made from imported Arizona pipestone and Braziliam soapstone, a further step away from cultural self-reliance. By struggling to modernize their expression, to produce at an increasingly rapid rate for the southern markets, their works have become increasingly generalized, depleted of any trace of soulful primitivism. The dilemna of appropriation has worked in two directions. It infiltrates primitive and third world cultures as they adopt western values and try to raise their standard of living beyond mere survival economy, in order to obtain the technological advantages we have. It permeates our advanced cultures as we seek to fill the great gap between our techtopia and holistic experience, the simple feeling of living in a collective culture with universal values. □

Footnote

1. Arnold Toynbee, A Study of History, IV, 52, London, 1961.

ANDRÉ FOURNELLE

Un cheminement parsemé d'indices

Marie-Josée Therrien

Possiblement né Thompson, sauvé des eaux en 1939 alors que les Allemands bombardaient villages et bateaux prenant fuite, André Fournelle échappe à l'Angleterre sans que celle-ci ne l'abandonne réellement. De l'accent britannique et des souvenirs d'origine, il ne lui reste rien. Cependant, ces dernières années, plusieurs indices d'un lien particulier avec la révolue mère patrie sont décelables dans son oeuvre.

Une trentaine d'années se sont écoulées depuis le début de sa carrière. Sculpteur et performeur, Fournelle défonce et dénonce autant qu'il construit. Dans les années 60, à l'église Notre-Dame, il criait avec d'autres manifestants «place à l'orgasme». À saveur de *Refus global*, l'histoire semblait se répéter comme si Borduas et les autres signataires de ce manifeste devenu mythique n'avaient réussi à creuser assez profondément leurs sillons parsemés de revendications. Quelques mois plus tard, s'étant mis à nu avec d'autres sur scène lors de la présentation de la pièce de Françoise Loranger *Double jeu*, Fournelle égorgeait une colombe. Par ce geste, le performeur dénonçait, entre autres, l'influence lénifiante de la bonne conscience judéo-chrétienne qui justifie autant le bien que le mal, par la notion même du pardon.

Au moment de ces actions, le Québec était encore relativement tranquille, c'est donc dire l'éclat qu'ont pu provoquer de tels événements. Par ce faire, par ces dires, Fournelle s'est taillé une place sur l'échiquier artistique québécois d'agitateur culturel et d'homme d'action. Son insistance sur la fabrication d'une oeuvre et sur la transformation de la matière procède du même désir d'agir et de bouleverser certaines conventions. Il se confronte à la manière pour «mettre en cause le phénomène de l'état statique qu'ont en apparence les chose[1]». Dans ces mêmes années, alors plus près de la matière, il produit des oeuvres très organiques où la texture prédomine ainsi que des objets plus design révélant un exploit technique. Un peu rebelle, Fournelle n'a pas suivi les sentiers battus. C'est dans une fonderie qu'il décide de se former et non à l'École des beaux-arts; une formation qu'il développe aussi grâce à la collaboration d'Armand Vaillancourt. Créant sa propre fonderie expérimentale[2], le sculpteur y explore les multiples défis des transformations métallurgiques. L'environnement bruyant et nocif de la fonderie sera déterminant car en plus d'y travailler le bronze, l'aluminium, le zinc et bien d'autres matériaux, il s'inspire de la lumière émanant du métal en fusion. L'incandescence l'amène au laser, au néon et au feu.

Fournelle abandonne peu à peu ses sculptures «organiques et techniques» pour se consacrer à des oeuvres au contenu métaphorique plus dense et aussi plus énigmatique. Passionné par la lumière, qu'il qualifie de «forme la plus subtile de la matière» il arrive à façonner celle-ci grâce au courbement du tube néon qui, contrairement au fluorescent toujours segmenté en vecteurs, lui permet de plus aléatoires sinuosités. Ainsi, il crée des sculptures s'inscrivant dans l'esprit du mouvement Pop Art. Si le «faire» avait jusqu'alors grandement dominé son oeuvre, vers cette époque, un intérêt plus marqué pour le message semble se dessiner chez lui.

Vers les années 80, on remarque un attachement du sculpteur pour certains thèmes. La matière et les techniques requises pour sa transformation sont soumises aux impératifs du contenu et, du coup, la chaîne des signifiés se multiplie influençant la perception de l'oeuvre au point de parfois occulter les étapes de réalisation. C'est à cette époque que petit à petit l'artiste commence à intégrer des indices de ses origines britanniques. Durant ces années, Fournelle n'en était pas à ses premiers voyages en Angleterre mais jusque-là il y avait une impossibilité de dire, une sorte de blocage l'empêchant de se dévoiler et d'avouer ses origines[3].

C'est alors qu'on commence à reconnaître les ombres évocatrices des clôtures de St. James Park (Londres). Fournelle y passe de nombreuses nuits à tracer au sol les ombres projetées des clôtures métalliques éclairées par des réverbères électriques. À ces dessins s'ajoute un répertoire de photographies qu'il conserve pendant plusieurs années sans qu'elles ne lui servent. Il s'intéresse à la clôture défoncée, accidentée, celle qui garde l'empreinte d'un impact, celle qui révèle la «mémoire du mouvement». Le sculpteur ne choisit pas de contourner l'obstacle et encore moins de l'ignorer. Bien au contraire, il tient à ces obstacles au point d'imaginer des circuits minés par des barrières qu'il construit pour mieux les enfreindre lors de rituels symboliques.

Pour le performeur, «un artiste ne doit pas juste être témoin, il doit faire une action». C'est ainsi que ses dessins et photos — qui ▷

l'ont rendu pour un temps voyeur et témoin — le mèneront tout droit vers l'agir. Dans le cadre de l'événement Art et Écologie, l'artiste organise avec le groupe *I Intersection* la performance *Vertige Running Away* (1983), dont le titre s'inspire du *Running Fence* de Christo en Californie. Il s'agit d'un parcours initiatique semé d'embûches sous forme de clôtures en néons, en bois, en toile et en métal. Dans une voiture blanche comme un fantôme, poursuivi par une ligne de feu, il se jette contre l'incontournable, détruisant obstacle après obstacle, donnant alors l'impression que l'impact se propage de l'une à l'autre de ces barrières. Toutefois, l'action ne peut se passer de la sculpture; l'une est transfert d'énergie et l'autre est mémoire — il faut à cet artiste bicéphale une empreinte tangible du geste. Retournant à ses dessins britanniques, en 86 lors du premier symposium de Lachine, il conçoit une sculpture à partir de ses dessins qu'il agrandit et transforme en des fragments de clôtures dépourvues de leurs fonctions premières mais dont la symbolique révèle l'action antérieure.

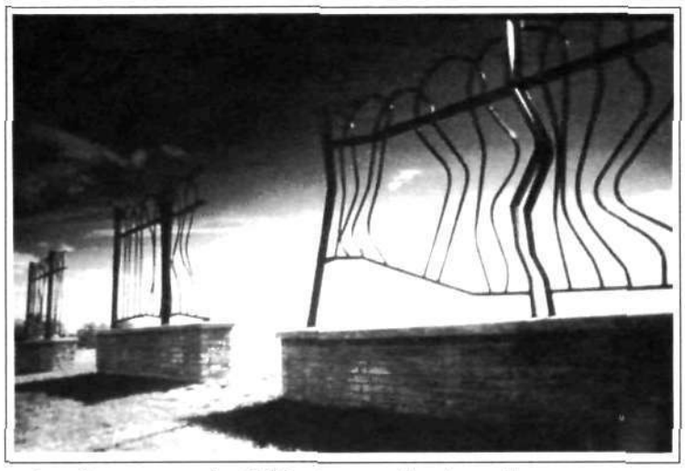
La clôture deviendra cage dans la performance/installation *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* (1987) en hommage à Mallarmé. Contre un mur d'acier (12pi sur 35pi), une cage de 13 barreaux en néon. Dans la cage, 13 colombes blanches: le performeur, vêtu de blanc, tire 13 coups de carabine... Bilan? Aucun mort, aucun blessé, l'aléatoire l'ayant voulu ainsi. Par la suite, Fournelle expose pendant 13 jours les conséquences du hasard, ou de sa «démonstration du destin».

Parallèlement à la série des clôtures, Fournelle s'intéresse aux colonnes. C'est encore à Londres qu'il se laisse inspirer, plus précisément au British Museum devant la frise du parthénon soi-disant sauvée par lord Elgin. En 83, au Musée d'art contemporain, il installe *Passage*, une oeuvre composée de dix colonnes en ruine avec des visages de soldats pétrifiés, le tout surmonté d'un fronton en néon. Des barbelés forment une barrière dans l'entrecolonnement et des sacs de sable rappellent que ce monument, dont la gloire n'est plus à faire, a déjà servi de poudrière. Des néons rouges au sol et parfois du feu complètent cette installation. Le sculpteur dénonce ici l'instinct de propriété qui a aussi bien servi la cause des grands conquérants que celle des musées toujours prêts à s'enrichir pour des raisons apparemment plus nobles.

Après une série d'objets vendables, des temples miniatures où l'oiseau refait son apparition, le sculpteur extrait la colonne de ces oeuvres. Celle-ci n'est pas entièrement nouvelle dans sa production puisqu'en début de carrière il avait déjà produit des sculptures s'inscrivant dans cette thématique. Ces colonnes sont pour la plupart objets de mémoire ayant, comme les clôtures, perdu leur fonction première. Avec l'obélisque éclaté ou *La ville blanche* (1986) — en hommage au film d'Alain Tanner — Fournelle superpose deux tambours du fût d'une colonne de granite récupérée. Autour de cet épicentre, huit immenses plaques d'acier en forme de trapèze se détachent comme si, sous l'impact d'une pression tellurique, elles venaient d'éclater. Ces géants d'acier rappellent autant des capteurs que des étendards, donc des récepteurs ou des émetteurs de signes, qui ne sont pas sans évoquer l'organisation concentrique des mégalithes de Stonehenge.

En 1989, Fournelle met fin à ce cycle avec *La dimension de l'absence*, synthèse partielle de son oeuvre et auto-portrait. L'on est enchaîné au coeur des antinomies avec cette colonne/anti-colonne, cette matière/antimatière. Ces cinq colonnes-caryatides, où des cages thoraciques en néon sont accrochées à des structures d'acier, ne supportent rien si ce n'est leur propre intérieur, leur propre souffle. L'artiste écrit à leur sujet: «Lieu de l'acte respiratoire, la cage thoracique est le théâtre invisible du corps où se joue l'échange constant entre l'intérieur et l'extérieur, la vie et la mort. Mise à nu, elle agit comme un manifeste et impose la primauté du contenu.[4]»

Avec *Resecare* (1990), Fournelle s'abandonne enfin. C'est une véritable «mise à nu» pour employer les mots mêmes du sculpteur. *Resecare* c'est aussi l'oeuvre-synthèse, l'auto-portrait, «le livre qu'on s'écrit». Révélatrice de conflits en partie résolus, l'installation de la galerie Circa réfère sans équivoque à ses origines britanniques puisqu'il y reproduit le littoral de la côte est des îles anglaises, celui-là même où il a vu le jour. *Resecare*, «c'est le risque avec une connotation de naviguer autour de récifs[5]», c'est aussi le risque d'apprendre à contourner les obstacles plutôt que de les défoncer, ou une halte pour mieux évaluer les solutions. Pour l'artiste, c'est l'apogée métaphorique où le faire s'éclipse. Cela dit, Fournelle offre au visiteur l'option d'agir.



Cette installation se lit en quatre temps commençant par le temple, le cercle initiatique, le fragment, la vidéo et ses dessins. Le temple contient six plaques d'acier suspendues par des câbles à une structure autoportante. Ces plaques ou fragments à l'échelle du littoral britannique constituent un pont parsemé d'embûches. Mais il y a plus que l'image de ce pont et de l'eau; il y a ce vide autour qui n'est pas sans évoquer le péristyle d'un temple grec. Quant aux câbles d'acier supportant les plaques, il évoquent les colonnades du vaisseau central d'un temple. Le visiteur/acteur a le choix devant cet autre parcours initiatique de se risquer à enjamber les obstacles ou de les contourner. Outre cette référence au temple, rappelant son expérience du British Museum, Fournelle ajoute un fragment de clôture, toujours défoncée, et des ailes d'oiseaux. La colombe mutilée du début de sa carrière et celle menacée de la performance de 87 est devenue ici aile d'oiseau — encore atrophiée. Que représente-t-elle? La mémoire et non la liberté tel que le précise l'artiste. Comme la colonne, comme le temple, l'oiseau établit symboliquement un lien entre le sol et le ciel, entre la terre et l'air. Le cercle initiatique comme le fragment ont d'abord été suspendus à un pont dans le canal de Lachine. Fournelle joue alors avec le feu, l'eau, la terre et l'air. Si le temple réfère aux mouvements tectoniques, ce passage concentrique, lui, renvoit à d'autres forces terrestres cette fois-ci d'origine sismique. Au centre de cette oeuvre, traversée par un X de feu[6], Fournelle a intégré des cercles concentriques donnant l'impression, comme avec la V*ille blanche*, qu'ils sont la conséquence d'une explosion. Quant au fragment, sa clôture accidentée est doublement objet de mémoire. Par l'empreinte de l'impact elle se veut mémoire du mouvement, mais par sa présence même à l'intérieur d'une oeuvre, elle devient mémoire de ce qui a déjà été, mémoire d'une autre oeuvre.

Resecare révèle les étapes de la carrière de l'artiste depuis ses tout débuts grâce au dire ou au récit plutôt qu'au faire. C'est à juste titre que le sculpteur peut parler de cette oeuvre comme d'un livre qu'il a écrit, car il s'agit d'un travail de réflexion et même de retour aux sources. Fournelle n'a pas abandonné le geste, pas plus qu'il n'a cessé de dénoncer mais il a dû s'arrêter, le temps d'un bilan. Trouvera-t-on de nouveaux indices de ses origines britanniques dans ses prochaines oeuvres? Trop tôt pour le *dire* mais Fournelle parle de l'eau et du feu. L'eau, ce qui l'a sauvé, le feu, ce qui l'a menacé... □

Notes

1. *André Fournelle, «Démarche», Cinquante artistes de chez-nous, Galerie d'art les deux B, 1983.*
2. *Avec Marc Boivert, 1967 à 1973.*
3. *Ce n'est que vers 1985, dans L'artiste et l'oeuvre à faire, que Fournelle avoue ses origines. Auparavant, dans les notices biographiques sur l'artiste, on lit parfois qu'il est né à Montréal.*
4. *André Fournelle, Exposition Québec/Californie 3 sculpteurs, catalogue, 1989.*
5. *Texte de présentation de la galerie Circa, Installation d'André Fournelle du 15 sept. au 20 octobre.*
6. *Le X de feu réfère entre autres à la vidéo et aux dessins accompagnant l'exposition qui, eux-mêmes, relatent la performance Fire in our Cities, événement plus essentiellement montréalais.*

LE SECRET D'UN ACTEUR

Serge Ouaknine

EN MAI 1990, RYSZARD CIESLAK MOURAIT À ATLANTA D'UN CANCER DES POUMONS. CONSIDÉRÉ PAR LA CRITIQUE INTERNATIONALE COMME L'UN DES PLUS GRANDS ACTEURS DU THÉÂTRE CONTEMPORAIN, IL LAISSA UNE TRACE INOUBLIABLE PAR SES INTERPRÉTATIONS DU *PRINCE CONSTANT*, AINSI QUE DANS *APOCALYPSIS CUM FIGURIS*, DEUX CHEFS-D'OEUVRE DE MISE EN SCÈNE DE JERZY GROTOWSKI. PLUS RÉCEMMENT, IL INTERPRÉTA LE RÔLE DU ROI AVEUGLE DANS LE *MAHABHARATA* DE PETER BROOK. SON JEU ET LES TECHNIQUES PARTICULIÈRES QUI LE SOUTENAIENT DEVAIENT TRANSFORMER RADICALEMENT LE THÉÂTRE DANS LES ANNÉES SOIXANTE ET SOIXANTE DIX. IL FUT UN DES PRINCIPAUX ARTISANS DU CÉLÈBRE THÉÂTRE LABORATOIRE, DE WROCLAW EN POLOGNE. EN DÉCEMBRE 1990, À PARIS, UN HOMMAGE LUI ÉTAIT RENDU AU COURS D'UN COLLOQUE INTERNATIONAL: *LES JEUNES METTEURS EN SCÈNE ET LE SECRET DE L'ACTEUR*. NOUS PUBLIONS ICI LE TEXTE QUE NOTRE COLLABORATEUR, SERGE OUAKNINE, INVITÉ À CET ÉVÉNEMENT, A ÉCRIT POUR CETTE OCCASION.

Il y a dans tout acteur un parjure et un être de foi. Est appelé jeu de l'acteur cette tension qui veut défier la Puissance et se prouver au Monde, s'emparer du feu, se dévouer à lui. En Pologne, Prométhée, en chaque être est chrétien et empruntera les gestes de la Passion. Souvenir d'un rite païen antérieur au christianisme, reste de chamanisme sibérien, affirmation solennelle du clan, défi impétueux de chacun des membres de la tribu, en terre slave, on aime aimer le feu allumé sur les planches du théâtre parce qu'on connaît l'odeur réelle des braisiers de l'Histoire... Chacun, cavalier et cheval, perçoit la nation contre les forces des ténèbres, désespérément unis. Il faut être chrétien, c'est-à-dire romantique. Le triomphe est court et le vent n'arrête pas. À voir du dehors et du dedans les forces à l'oeuvre, l'impuissance, le sacrifice et le défi, l'acteur polonais sait implicitement qu'au-delà de son paraître, il agit entre deux mondes, à la fois charismatique et sacrilège. Il ne joue pas, il officie.

Cet acte de «folie lucide», Ryszard Cieslak le connaissait. Il avait accepté de s'envelopper du manteau de la Puissance comme de la tunique du Christ. Il identifia soumission et défi comme bouclier et glaive d'un saint Georges contre le ventre du dragon. Il s'enveloppa d'un manteau de feu pour combattre le feu, et la lumière de son visage était son feu du dedans, et les flagellations sur son corps étaient les feux du dehors.

Comme chez les derviches, comme chez certains ritualistes yogis, les spasmes de sa peau ouvraient sur des fenêtres non corporelles, là où le son de l'infini vient à bout de toute image. Échappée rigoureuse, discipline, son travail opérait encore sur deux plans. À la surface il incarnait l'icône et ses drames, en profondeur il se désincarnait dans ce vertige

où se dissout l'icône. Soumis à la Puissance, il pouvait défier et sa vie et le Monde.

Mais qu'était le Monde pour la Pologne en ces années soixante, obscures et contraintes, sinon la lâcheté des uns et la vie souterraine du plus grand nombre. Paris était à Brecht et aux Maisons de la Culture, Varsovie dans un geste de fierté nationale reconstruisait, à grand frais, son Grand Opéra des cendres de la barbarie. Un havre, un *asylum* provincial, un refuge donc, le Théâtre Laboratoire ne se faisait pas de la culture une idée officielle; à l'heure des masques, il fallait savoir avancer à pas prudents. Il fallut une vision qui réinterrogea les sources, disciplina un bastion d'âmes – une résistance métaphorique, au coeur silencieux des anciens savoir.

Cieslak ne fut pas seulement le fruit d'un grand maître de jeu mais d'une nation où le théâtre fait office de confession collective. Le Monde pour les Polonais se répétait identique, une tragédie dont chacun connaît au départ les protagonistes et les issues. Est-il une nation qui ait aussi authentiquement identifié son destin au chemin sacrificiel de la Passion?

de la horde humaine. Instructeur, Ryszard Cieslak enseignait par son exemple, avec la discrétion d'un être qui avait touché à des mondes étranges, respectant en chacun le chemin qui lui restait à parcourir pour vaincre ses propres frontières.

Le Prince Constant ne fut jamais un autosacramental espagnol inventé par Calderon, mais bien un héros national revisité par le prophétique, le romantique Slowacki. En ces landes humides et polluées de trop vieilles industries, le théâtre ne fut jamais un divertissement, mais un partage frémissant. En ces terres presque jamais émergées de ses ennemis frontaliers, le théâtre – cet autel de bois – offre le murmure des ombres qui ne veulent pas disparaître, l'incantation presque tribale d'un recueil de paroles.

Respirer en Pologne c'est comparaître sur la scène d'une terre de promesse et de vilenie. C'est à la fois haïr et mourir en héros... C'est appartenir à l'improvisation de dessous des pavés de la horde et se retirer d'elle dans un sentiment de nihilisme très solitaire et très alcoolisé. Qu'on se le dise, il n'y a pas l'*âme slave*, au sens où on pourrait parler d'une

théâtre cessa dès que s'acheva la possibilité de vivifier encore les mythes qui le portaient et dont il sut circonscrire la théâtralité de la «Révélation». Car en dehors d'elle, la messe théâtrale est ridicule, tout à fait inutile. En Pologne, il ne faut être ni riche, ni oisif, ni désoeuvré pour aller au théâtre. C'est le théâtre qui interpelle les êtres, c'est en lui que se jouent les utopies, quand chacun, dans la salle, murmure les mots des acteurs et attend de la mise en scène et du jeu de dire *à silences ouverts* (mais de les lire au moins comme une prière) ce que chacun dans sa honte, son sarcasme et sa rage affirme tout bas.

La Puissance convoitée, alors, celle de l'acteur du Monde, affirme qu'elle a entendu celui qui s'est élevé pour la défier. À l'égal du prophète juif, l'acteur polonais est un intercesseur du divin. Il se permet la colère contre Dieu parce qu'il l'aime. Cet acteur-là dit qu'il n'y a jamais de technique-refuge pour celui qui ne veut pas. Quand le théâtre devait cesser, l'acteur qui avait goûté aux joies du «vide», dépossédé de cette connaissance, put encore être le médium d'un savoir, mais plus jamais le chantre d'une apothéose. Alors ce

Acteur guerrier, propulsé aux révélations évangéliques, Ryszard Cieslak ne sut peut-être jamais jouer autre chose que ce que son corps lui demandait d'assumer. Il incarnait un Verbe, une figure sortie des chefs-d'oeuvre de musée. Son visage émacié, sa musculature, c'était le Christ de Moissac, intense comme un portrait du Fayoum ou fragile frère de ces Christs de bois aux outrages, qu'on trouve aux entrées de village de Pologne, d'Ukraine et de Russie. Sur scène, il ne regardait pas avec les yeux, il pressentait ses partenaires. Il entendait, frémissait comme un animal blessé, en contact avec tous, mais au fond, solitaire. Il ne représentait pas, il touchait à une mémoire d'un autre monde, ou d'une autre vie, comme si le rôle, sublime, s'était emparé de lui, non pour l'aider lui-même mais pour servir à d'autres de balise, dans leur quête collective. Dans les improvisations, il était l'archange et l'intouchable, le mage béni et maudit, le chasseur et l'amant, l'enfant aussi, fragile et déjà rebelle. Il n'était pas vraiment un personnage mais un pivot habité de l'invisible et autour duquel se jouaient les assauts

âme tchékhovienne, pour un public désabusé. Se lover au dedans, fouiller les plis de la mémoire, en appeler aux vieux mythes, telles sont les bravoures d'une nation habituée au théâtre rituel des morts et des résurrections. Il n'y eut jamais, dans ces fracas, de grands écarts entre le théâtre et la vie. Un simple glissement. Une cérémonie où chacun vient lire le rite charnel de sa propre tension. Ryszard Cieslak est devenu grand d'avoir risqué la démesure d'être entendu de chacun de ces alliés de l'ombre, de briser à fleur de peau le joug de ces blessures intimes qui prennent la nation pour ultime allégorie.

«Grotowski est unique» dit un jour Peter Brook; il est unique dans la manière qu'il a de révéler et de crypter les signes de son discours, de manifester l'extraordinaire acuité de sa perception. Son exploration recouvre la culture universelle mais c'est de sa Pologne seulement qu'il pourrait s'inventer. En Cieslak, son «fils», son compagnon, ce père de divine exigence ne cessa jamais d'exorciser la Puissance, de jurer assouvissement et réconciliation, à la séculaire agonie de son sol. Son

fut l'exil. Cieslak, comme ses amis dont beaucoup trop moururent, perdit le sol nourricier où sa figure pouvait se jouer encore. Lui qui incarna *L'Agneau de Dieu* acheva son parcours en *Aveugle*, comme un Tirésias démuni de son Créon et de son Antigone. Ecce Homo. Entre la Puissance et le Monde. Homme de la rencontre, de l'échange, il se consomma lentement. Hors des catacombes de bois qui lui manquaient.

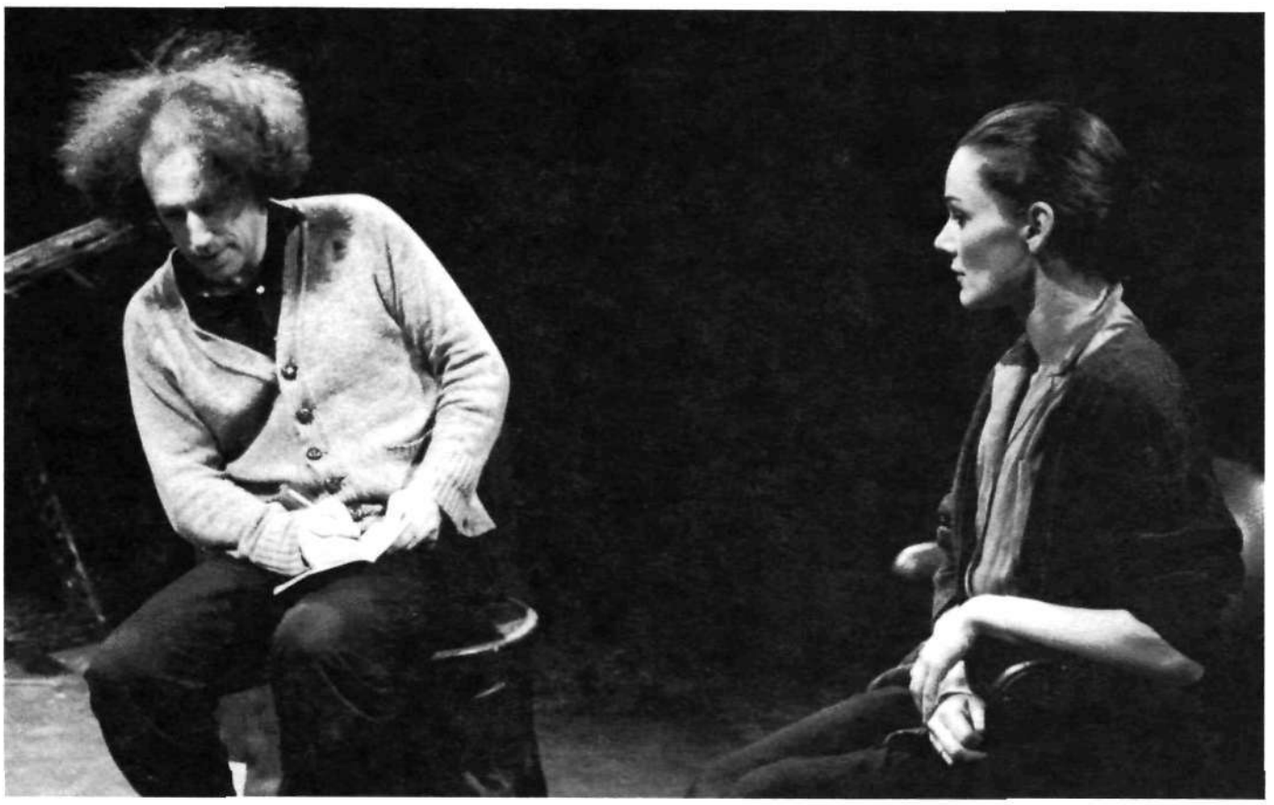
Ryszard voulut, jusqu'à l'extinction, cette brûlure faite de cris et de gémissements, ce feu sacré qui ne démontre que l'être nu et tel quel. Car en définitive, le pouvoir ultime est dans le vouloir de l'acteur de s'abandonner, de se soumettre aux forces collectives dont son maître aussi est le reflet. Aussi, donner cet apaisement ou faire rire relève du même principe et de la même substance, même quand les blessures qui nourrissent relèvent aussi d'un secret intime.

Car seulement entre soumission et défi réside *le secret* de l'acteur. □

DESSINS DE SERGE OUAKNINE

LE CHANT DE JOSÉPHINE

et quelques autres voix de la scène



Wladimir Krysinski

Je résumerai ci-dessous mes réflexions sur quelques spectacles de la dernière saison dont chacun mériterait sans doute un compte rendu plus fouillé. Voici donc *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris* montée par la compagnie *Boff Boff Broadway III* dans la mise en scène d'André Thérien (septembre/octobre à la salle Fred-Barry). Le texte de base n'est pas la nouvelle de Kafka, mais son adaptation scénique faite par Michael McClure. On le sait, cette nouvelle de Kafka, reconnue comme son testament littéraire, est a-narrative. Elle regorge de symboles et d'allégories. Qui est donc la cantatrice Joséphine? L'artiste perdue dans la jungle de la société capitaliste? Une version grotesque de l'albatros baudelairien que la foule empêche de chanter? Et pourtant tout le monde parle de son chant. L'inspiration entravée par la masse? L'ensemble de *Boff Boff Broadway III* réussit presque sans faille à transférer sur scène les doubles sens de Kafka. Très suggestif le décor avec ses clairs-obscurs; grotesque et pathétique cette Joséphine la cantatrice (Linda Laplante) que la foule, le «peuple des souris» porte sur ses lèvres. D'ailleurs ce peuple, ce bestiaire doucement aliéné, ressemble à s'y méprendre au peuple des humains. Un beau succès fondé sur un effet de distanciation adroit qui fait réfléchir sur les rapports entre l'artiste et la condition humaine, entre la vie dans la *polis* et le rêve créateur.

Le retour à Ibsen (*L'Ennemi du peuple*, production de la Compagnie Jean Duceppe, mise en scène de François Barbeau) se fait sous le signe de l'actualité. La Compagnie Jean Duceppe donne une représentation brillante (tous les comédiens sont à la hauteur) de cette histoire du docteur Stockmann qui dénonce l'insalubrité des installations balnéaires dans une ville dont elles sont précisément la source de richesse. Exploitant avec la force dramatique qu'on lui connaît le principe de la démocratie: la «majorité a toujours raison», Ibsen montre comment un individu éthique et passionné de vérité est écrasé par le consensus majoritaire. Dans notre actualité immédiate cette histoire trouve son pendant écologique que le décor et la scénographie exploitent de façon subtile et convaincante (décor d'André Hénault très réussi, ainsi que la musique de Michel Robidoux). La mise en scène de François Barbeau mériterait une analyse détaillée. J'attire l'attention sur la distance esthétique obtenue par la création d'effets empruntés à la peinture monumentale et historique. Aussi de beaux effets provenant du rythme et du montage des scènes intercalées et décalées qui propulsent le spectacle au-delà d'un réalisme naïf. L'actualité saisissante d'Ibsen, son discours sur le pouvoir et sur l'argent inodore nous concernent.

À l'Espace La Veillée (Groupe de la Veillée et Productions Virgo, septembre/octobre) une superbe mise en scène de *L'Arbre des tropiques* de Mishima par Martine Beaulne. Ses quatre séjours au Japon lui ont été profitables. Elle n'y a pas chômé. Cette mise en scène évoque constamment et subtilement l'esthétique japonaise du théâtre Tenkei et du théâtre nô. La gestuelle y est emphatique et le rythme de la parole pulsionnellement retenu. Et puis, dans la pièce elle-même, le retour au sein maternel se conjugue bien à la présence de la mer qui symbolise par absorption mortifère le retour à l'inconscient érotique. Mishima opère une synthèse du tragique grec et de la violence japonaise de *L'Empire des sens*. L'infaillible triomphe de la mort dans le cadre rituel, patiemment et lentement poussé au paroxysme par le jeu remarquable d'Isabelle Cyr (Ikuko), de Marie Laberge (Nobuko), d'Éric Bernier (Isamu), de Monique Lepage (Ritsuko) et Aubert Pallascio (Kusaburo).

Et puis, toujours à La Veillée, *Artaud tête à tête*, conçu et réalisé par Gabriel Arcand, avec Gabriel Arcand et Marie-France Marcotte. Ce montage des pulsions d'Artaud, ▷

pulsions transmises par le texte, pulsions de mort, de vie, d'écriture, de limites et de l'éros est admirablement circonscrit par Arcand. Il compose une fascinante vision de la folie d'Artaud, artiste maudit de la modernité que la société «post-industrielle» est en train de devorer. Dans ce rôle superbement pensé et accompli, se laissent entendre les échos de *Nijinski* et de *L'Idiot*. Mais ici, Arcand va encore plus loin dans le vertige de sa présence. Artaud, cette épave de l'humanité qui pressent et qui dit sa fin, retourne dans la mort violemment. Arcand traduit cette agonie en une force polémique à la Héraclite. Tout passe par le corps, par sa brûlure et sa résonance pulsionnelles, et par la métaphysique de la peste. Ce théâtre, à n'en pas douter, est cruel. Exceptionnellement intense, remarquable dans son adhésion à la psyché d'Artaud en violente décomposition. Arcand atteint ici à une grandeur dont nous devons tous lui être reconnaissants. J'ajouterai que Marie-France Marcotte est, à sa façon, violente voire pathétiquement splendide dans cette folie fidèle qui accompagne symboliquement la folie d'Artaud.

Nous sommes habitués à l'excellence authentique du travail théâtral de Denis Marleau. Cette fois-ci, après avoir vu *Cantate grise*, montage de textes romanesques, dramatiques et de «dramaticules» de Beckett, nous ne pouvons que confirmer notre conviction que le Théâtre Ubu est un des phénomènes les plus intéressants de l'activité artistique au Québec. Ayant formé son style sur les textes théâtraux dadaïstes, surréalistes, pataphysiques et oulipiens, Denis Marleau ajoute à son actif théâtral une nouvelle dimension: «faire voir les mots entendus» (je le cite: *Déambulation* dans *Les Almanachs du Théâtre Ubu*). Le rituel du verbal-limite propre à l'innommable beckettien se transforme, par le travail de Marleau, mais aussi de Jean Derome (musique), de Claude Goyette (décor), de François Saint-Aubin (costumes), de Guy Simard (éclairage) et de Pierre Fontaine (coiffure-maquillage), en une théâtralité foncièrement statique, hiératiquement statique, dirais-je, une théâtralité tout à la fois de la mort dans la vie, de la compulsion, de la répétition et du bavardage de l'agonie. La vie verbale de la redondance de la mort omniprésente, jouée comme fatalité de l'évanescence, que le sujet doit résorber à son corps défendant, voilà le support scénique des personnages rituels en quête d'une scène. Denis Marleau crée une épure scénique du néant d'une extraordinaire force d'évocation visuelle où paradent l'irlandicité de Beckett et le Shakespeare cérémoniel britannique, ainsi que l'absurdité tragique para-ubuesque. Voilà enfin le théâtre de cette histoire connue, racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur et qui signifie: «nothing!»

J'ai aussi assez aimé *La charge de l'orignal épormyable* de Claude Gauvreau dans la mise en scène d'André Brassard au Théâtre du Nouveau Monde. Écrite en 1956, cette pièce raconte l'histoire de l'éducation sentimentale répressive que subit Mycroft Mixeudeim (Robert Lalonde) dans une société éclésiastiquement colorée. Bien que la pièce puisse paraître un peu lourde aujourd'hui, baignant dans une symbolique trop explicite, elle n'en est pas moins un document humain extrêment accablant pour les forces idéologiques qui ont voulu mouler l'individu problématique dans une société de «valeurs sûres». La mise en scène de Brassard fait bien ressortir l'affliction carcérale qui écrase la spontanéité et l'authenticité de Mycroft Mixeudeim. Cogner contre le mur qui lui reste ne rachète aucunement sa victimisation. Ce spectacle laisse le goût amer d'une réalité, hélas, hélas, encore active. La tasse-Cromagnon (Paul Cagelet), Lontil-Déparey (René-Richard Cyr), Laura Pa (Sylvie Léonard), Becket-Bobo (Michel Paré) et Marie-Jeanne Commode (Adèle Reinhardt) participent à cette société répressive où arrive l'âme salvatrice et le corps vrai en la personne de Dydrame Daduve (Monique Spaziani). Elle ne réussira pas à conjurer les forces du mal qui se prend pour le bien suprême. Le langage de Gauvreau n'est pas dramatique, mais sa force de la dénonciation est évidente. □

Politique internationale et pouvoir national

Secrète alliance

Victor Levant

Hors collection

352 pages
28,95$

Un livre sans concession.

Chapitre 6
Les ventes d'armes aux États-Unis.
Chapitre 10
Le sabotage d'une solution politique.
Chapitre 12
Vers la guerre totale.
Chapitre 13
Le Canada et la guerre des États-Unis.

Anne Legaré Nicole Morf

La Société

distincte de l'État

Québec-Canada 1930-1980

Brèches *hurtubise hmh*

La Société distincte de l'État

Anne Legaré
Nicole Morf

Collection Brèches

240 pages
23,95$

Un ouvrage clé aux idées fortes dont la conclusion scelle le destin politique des relations Canada-Québec:
« La société distincte à laquelle nous souscrivons, c'est avant tout une société distincte de l'État, affranchie de toute culture étatique, c'est-à-dire souveraine au sens fort.»

Éditions Hurtubise HMH
7360, boulevard Newman,
LaSalle (Québec)
Tél.: (514) 364-0323

CONTE POUR LES PARENTS SAGES

Noëlle Châtelet

Au début du mois de décembre, la grande brute d'Étienne a coincé Charlie dans les waters du préau, juste avant la cloche de fin de récré.

Charlie, le visage brouillé de morve, avait tout promis, jusqu'au goûter de la semaine, et même un bas de nylon de sa mère («non remaillé», promettait la victime), pour que la brute ne l'achève pas sur le champ, comme le fils du plombier, qui portait encore sur le cou les stigmates de l'étrangleur.

Mais Étienne ne voulait rien, disait-il, «des bas, il en avait plein son matelas», seulement lui glisser un secret «dans ses esgourdes trop proprettes de chouchou du maître», un secret qui fit l'effet escompté puisque Charlie se retrouva agenouillé sous le choc, entre le broc d'eau et la balayette de crin qui lui mouillait des chaussettes: terrassé.

Une blague, le Père Noël? Les parents, complices, instigateurs même de cette mascarade? Son propre père dissimulé sous le manteau de pourpre avec une barbe en coton?

En retournant à l'étude, Charlie se sentait très vieux, et ses genoux gémirent quand il se glissa derrière son pupitre.

Si les dents d'Étienne luisaient sous le plafonnier blafard de la place, celles de Charlie claquèrent longtemps de froid et de rage, malgré les signes d'Agatha, là bas, dans la rangée des filles.

Très vite, la colère fit place à la commisération dans l'esprit porté à la clémence de Charlie, d'autant qu'il vouait à ses parents une passion sans réserve. Il les plaignit d'abord d'avoir eux-mêmes survécu à un tel secret, et il se demanda si, eux aussi, avaient appris la nouvelle dans un water de préau d'école. Il les plaignit ensuite de leur constance: mentir six ans durant sur un sujet aussi grave que Noël lui paraissait une épreuve bien cruelle pour des parents somme toute pas plus héroïques que d'autres. Il comprenait maintenant la mélancolie de sa mère, au moment des fêtes, et les larmes qu'il lui voyait verser, en cachette de son père, prenaient soudain un sens: on ne peut pas vivre ainsi, dans la honte de la dissimulation, quand on joue du piano comme elle en jouait, ses longs cheveux nattés et roulés sur la nuque, et le buste en dentelles!

Charlie fut déchiré entre le désir de libérer ses parents de leur supplice annuel et la crainte de les obliger à avouer leur faute — des parents fautifs ne cessent-ils pas d'être des parents? Mais la lâcheté l'emportant il feignit l'innocence durant tout le temps que durèrent les préparatifs. Le manque de discrétion à ce sujet le confondait. Fallait-il qu'il eût été demeuré pour s'être laissé abuser de la sorte! les conversations, les gestes avaient l'air faits exprès pour exhiber la tricherie.

Plus d'une fois, Charlie faillit renoncer à cette crédulité forcée.

Un jour, sa mère l'installa à son secrétaire, et elle sortit de l'écritoire en peau l'une de ces feuilles mauves que Charlie ne connaissait que trop bien: la lettre au Père Noël! Charlie se crut perdu. L'odeur de lavande du papier lui soulevait le coeur. La duplicité de sa mère, jointe à son extrême douceur, la solennité du moment, c'en était trop! Il se jeta dans ses bras. De désarroi, il saccaga le chignon natté et mouilla les dentelles, mais on prit pour du bonheur ces extravagances, sans comprendre la compassion malheureuse qui les animait.

«Eh bien, mon petit, écris donc!» sussurait la voix. «Le Père Noël sera sans doute très généreux cette année, car on a bien travaillé à l'école.»

L'école, Charlie se promit d'y mettre le feu dès le lendemain, en commençant par le cartable d'Étienne. En attendant, il fallut s'appliquer à dresser la liste des jouets convoités. Hélas, tout souhait faisait surgir l'image dépitée de son père alignant, en s'épongeant le front, des liasses de billets sur des comptoirs hostiles. L'idée de la dépense, du sacrifice financier, obligeait Charlie à une sélection dont il possédait mal les mesures. Comment distinguer entre le prix d'une bicyclette et un château-fort au chemin de ronde bariolé d'oriflammes, avec un pont-levis et des soldats en armure qui pourraient jeter de l'huile bouillante des meurtrières?

Finalement, Charlie se résolut — frustration — à une lettre sybilline où il s'en remettait au Père Noël pour apporter ce qu'il voudrait, que de toutes façons ce serait bien, et qu'il les embrassait bien fort, en leur disant un grand merci et au revoir. Il laissa l'enveloppe cachetée sur le sous-main et fila dans sa chambre pour réfléchir aux moyens d'incendier la classe tout en arrachant Agathe aux flammes. Elle s'évanouirait. Il n'aurait plus qu'à l'enlever, et elle poserait la tête sur sa poitrine...

Chaque jour, jusqu'à Noël, les parents de Charlie s'empêtrèrent, et chaque jour, ils perdirent aussi un peu de leur dignité.

L'alignement des chaussures devant la cheminée, le 24 décembre au soir, acheva de

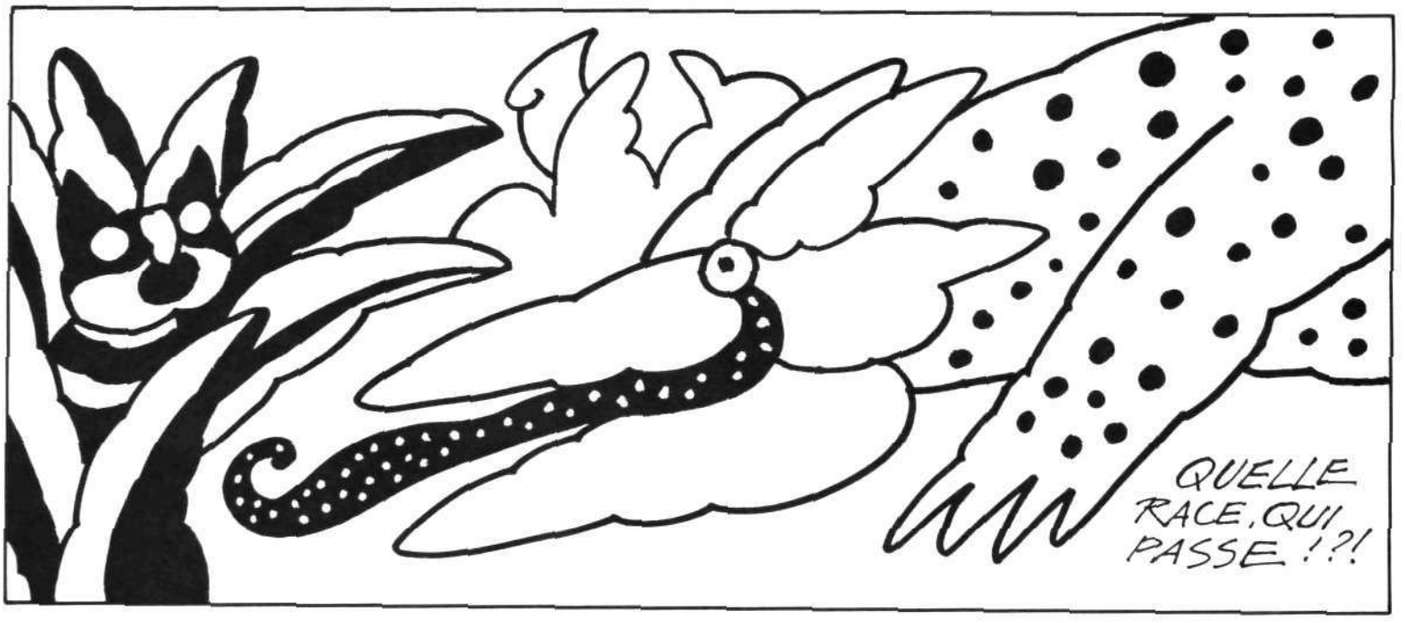
(Suite page 50)

ILLUSTRATION: JEAN-MARIE BENOIT

VITTOGATTO

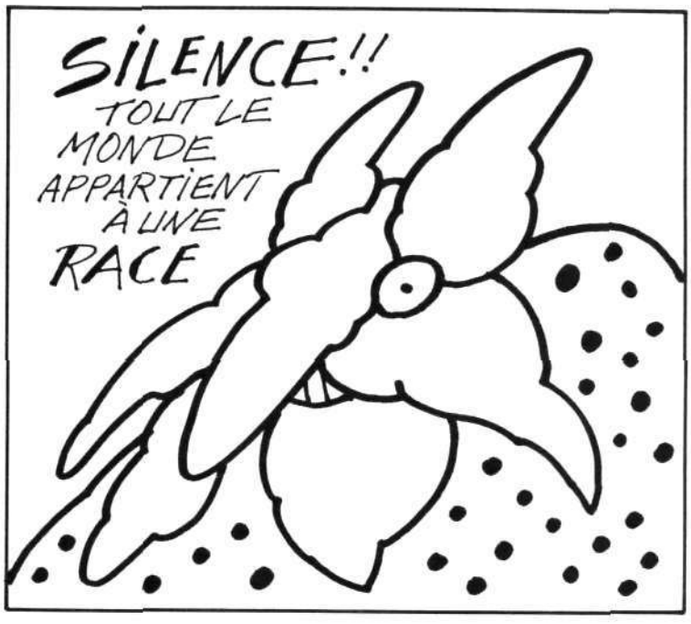
SI LA MÉMOIRE NE ME FAIT PAS UNE CUISSON DANS LE CERVEAU, ICI C'EST LE ROYAUME DES SPOTTÉS!

LES SPOTTÉS!! LA RACE LA PLUS FANATIQUE DE NOTRE PLANÈTE, ILS DÉTESTENT TOUT LE MONDE!!
OH?

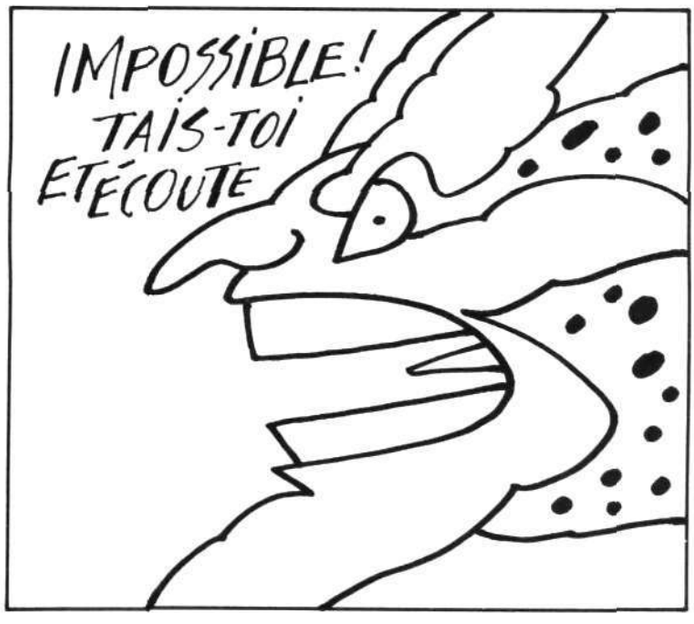

QUELLE RACE, QUI PASSE!?!

MERDE!! JE SUIS PRIS! SI JE LUI DIS QU'IL ME FAIT HORREUR, IL VA ME MANGER! SI JE LUI DIS QUE JE L'AIME IL VA M'INVITER CHEZ LUI!

MON CHER SPOTTÉ! C'EST MOI VITTOGATTO, JE N'APPARTIENT À AUCUNE RACE ET JE N'AI NI DE PRÉCÉDENT NI DE SUIVANT!!


SILENCE!! TOUT LE MONDE APPARTIENT À UNE RACE

NON MONSIEUR PAS MOI! ILS M'ONT TROUVÉ AU-DESSUS D'UN CHOUXFLEUR ET PERSONNE NE M'A JAMAIS RÉCLAMÉ!!


IMPOSSIBLE! TAIS-TOI ET ÉCOUTE

?!?@!

JE VAIS T'EMMENER À LA VILLE DE SPOTTEA VITTOGATTO!.

C'EST PAR LÀ! NE RÉFLÉCHIS PAS. JE PEUX LIRE TA CERVELLE.
VITTORIO © COPYRIGHT 1991

vice versa

RÉDACTION

Directeur
LAMBERTO TASSINARI

Adjoints à la rédaction
GIOVANNI CALABRESE
NICOLAS VAN SCHENDEL

Directeur artistique
GIANNI CACCIA

Responsables de section
Arts visuels: MARIE-JOSÉE THERRIEN
Bande Dessinée: VITTORIO
Cinéma: ANNA GURAL-MIGDAL
Danse: ALINE GÉLINAS
Environnement: TOM SHIVELY
Essai et théorie littéraire: RÉGINE ROBIN
Fiction: MARIE JOSÉ THÉRIAULT
Le vice intelligent: BERNARD LÉVY
Livres en capsules: CHRISTIAN ROY
Musique: JEAN RENÉ
Poésie: ELETTRA BEDON
Société: MYRIAME EL YAMANI,
NICOLAS VAN SCHENDEL
Théâtre: WLADIMIR KRYSINSKI

À l'étranger
Bureau de Paris, directeur: FULVIO CACCIA
Tél.: 43.66.48.68

Correspondants
Bruxelles: PIERRE-YVES SOUCY
New York: PAOLO SPEDICATO; GIOSE RIMANELLI
Paris: ANNIE CHÈVREFILS DESBIOLLES
Roma: CAMILLO CARLI
Toronto: DOMENICO D'ALESSANDRO
Los Angeles: PASQUALE VERDICCHIO

Ont participé à ce numéro
Noëlle Châtelet, Gino Chiellino, Majid D'Khissy, André G. Jacob, Randy Kapashesit, Antonino Mazza, Michel Morin, Marc Poncelet, Salvino Salvaggio, Anne-Marie Simard, Tzevan Todorov

Correction
Liette Beaulieu
Michel Rudel-Tessier
Suzy Slavin

Illustrateurs
Philippe Béha, Jean-Marie Benoit, Normand Cousineau, Kamila Wozniakowska

ADMINISTRATION
Comité consultatif
Célia Bengio, Gianni Caccia, Dominique De Pasquale, Danielle Saint-Denis, Lamberto Tassinari, Silvana Villata

Abonnements
NICOLAS VAN SCHENDEL
Tél.: (514) 939-6479

PRODUCTION TECHNIQUE
Photocomposition et montage
CONCEPT MÉDIATEXTE INC.
Tél.: (514) 385-6442

Photomécanique
PATRICIO MATAMALA

Impression
GROUPE LITHO GRAPHIQUE
Tél.: (514) 331-0370

Date de parution
FÉVRIER 1991
Magazine transculturel publié cinq fois par année par les Éditions Vice Versa Inc.
C.P. 127, Succ. St-Henri, Montréal, Qc, Canada H4C 3M3
Tél.: (514) 939-6479

Distribution
LES MESSAGERIES DYNAMIQUES (Québec)
Tél.: (514) 332-0680;
E.M. PRESS (Ouest canadien et Maritimes) Tél.: (514) 374-9811
DIFFUSION PARALLÈLE (en librairie) Tél.: (514) 434-2824
NAVILLE S.A. (Suisse) Tél.: (0220435600)

Envoi aux abonnés: Château des Lettres
Tél.: (514) 276-2493

Dépôt légal
Bibliothèques du Canada et du Québec
Premier trimestre 1991
Courrier de deuxième classe
Enregistrement No 6385
Envoyer tout changement d'adresse à: Vice Versa, C.P. 127, Succ. St-Henri, Montréal, Qc, Canada H4C 3M3. La rédaction est responsable du choix des textes qui paraissent dans le magazine, mais les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. Vice Versa bénéficie de subventions du ministère des Affaires culturelles, du Conseil des Arts du Canada ainsi que du ministère des Communautés culturelles et de l'Immigration. Vice Versa est membre de la SODEP et est indexé dans POINT DE REPÈRE. Vice Versa n'est pas responsable des documents qui lui sont adressés.
ISSN: 0821-6827

Conte pour les parents sages

(suite de la page 40)

le démoraliser. Il s'inquiétait moins dorénavant de ce qu'il découvrirait dans les siennes que de l'impossibilité où il se trouvait — sauf à se démasquer — de remplir celles de ses parents.

Le grincement de l'escalier dans la nuit, les chuchotements entrecoupés de rires, les ombres chargées de cadeaux sur les murs du couloir célébrèrent les obsèques de l'enfance.

Le monde des adultes commençait là, sur fond de trahison.

Charlie attendit l'aube, assis en tailleur, près de la fenêtre, perdu dans le clignotement régulier des guirlandes lumineuses du sapin des voisins, phare d'un autre port ouvert sur le même mensonge.

Sa décision était prise.

Quand ses parents grattèrent à la porte pour lui annoncer que le Père Noël était venu, ils trouvèrent le lit vide.

Dans le salon, Charlie les attendait, debout, appuyé à la cheminée. La robe de pourpre trop longue faisait une traîne au milieu des jouets, le capuchon rembourré de coton flottait autour du visage creusé, le menton émergeait de la barbe comme le ventre d'un poisson mort retourné dans la mousse polluante d'une rivière d'usine.

Les yeux de l'enfant, encore remplis du scintillement des guirlandes, brillaient d'un feu où se mêlaient la lassitude, le reproche: «Le Père Noël est passé», dit-il sobrement.

Les effusions, les paroles de consolation, les promesses de pardon eurent tôt fait de réconcilier ce qui semblait ne plus devoir jamais l'être et Charlie virevolta parmi les cadeaux éventrés, passant de bras en bras et s'extasiant sur tout.

C'est à ce moment que le père de Charlie *sentit le courant d'air. Il traversa le salon, puis* la salle à manger. Au bout du corridor, la porte d'entrée était grande ouverte. Il voulut la refermer, mais elle résistait. Un bras, recouvert d'un tissu de pourpre, bloquait sa fermeture. Il reconnut le déguisement. «Allons, Charlie, rentre, tu vas prendre froid...»

Le père voulut attraper le bras et le tirer vers l'intérieur. Sa main se referma sur le vide, un vide atroce, le vide de l'impossible. Sans qu'il n'ait eu le temps de se ressaisir, la silhouette du Père Noël se perdit dans la brume.

Jamais le père ne put raconter au fils ce qu'il avait vu ce matin de Noël.

Pourquoi Charlie l'aurait-il cru? □

PLEIN EMPLOI

Pervenche des mers et leur affidée,
Au métier des veines s'étend mon lacis,
Je trouble les faibles, j'irrite les forts.
La grotte où je tisse a la dimension
D'un pressoir à fruits exprimant sa soif.
Je suis la bonté, la pieuvre du coeur.

René Char

Pour Enrico Terracini, avec mon affection reconnaissante.

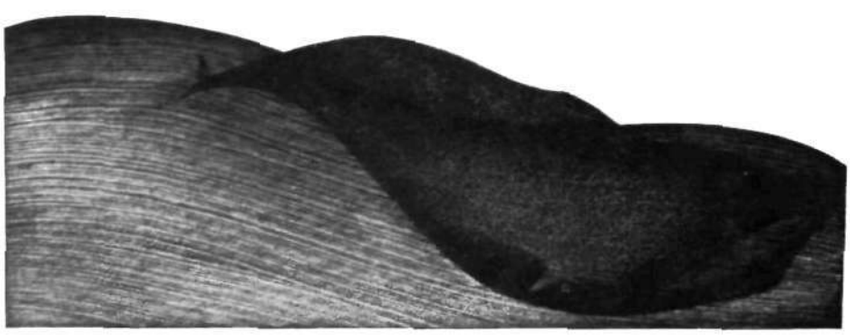


ILLUSTRATION: JACQUES COURNOYER

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Voici, pour le printemps qui vient, quelques suggestions de concerts OSM à ne pas manquer!
To help you think of spring, here are a few suggestions of OSM concerts not to be missed!

Février ■ February

Lundi 25 • Mardi 26

Les Grands Concerts
Charles Dutoit, chef
Isaac Stern, violon
Roussel: Suite en fa
Dutilleux: Symphonie no 2, « Le Double » (1959)
Brahms: Concerto pour violon
Commanditaires:
Le 25, Produits forestiers Canadien Pacifique limitée
Le 26, Hewlett Packard (Canada) ltée

Jeudi 28

Les Récitals Esso
Maurizio Pollini, piano

Mars ■ March

Dimanche 3 • 14h30

Les Dimanches Standard Life
Richard Hoenich, chef
Lauréats du Concours OSM (cordes et vents)
Tchaïkovsky: Andante cantabile du quatuor à cordes no 1, op 11
Copland: Appalachian Spring
Œuvres concertantes à déterminer

Mardi 5 • Mercredi 6

Les Concerts Air Canada
Carl St. Clair, chef
Tzimon Barto, piano
Michael Laucke, guitare
Rapsodies et danses
Une première de Michel Georges Brégent pour guitare et la fameuse « Rapsodie sur un thème de **Paganini** » de **Rachmaninov.**
Co-commanditaire:
Succession J.A. Desève

Mardi 12 • 10h30

Les Matins Symphoniques Métro
Mariss Jansons, chef
Vladimir Ovchinnikov, piano
Liszt: Concerto pour piano no 1
Mahler: Symphonie no 4
Une présentation de La Presse

Mardi 12 • Mercredi 13

Les Grands Concerts
Mariss Jansons, chef
Vladimir Ovchinnikov, piano
Fiala: Ouverture (commande de l'OSM)
Liszt: Concerto pour piano no 1
Mahler: Symphonie no 1
Commanditaire:
Le 12, Seagram Québec

Mardi 19 • Mercredi 20

Les Concerts Gala
Semyon Bychkov, chef
Katia et Marielle Labèque, pianos
Haydn: Symphonie no 44, « Funèbre »
Mozart: Concerto pour deux pianos, K 365
Prokofiev: Cendrillon - extraits
Commanditaire:
Le 20, Canadien Pacifique limitée

Dimanche 24 • 14h30

Les Dimanches Standard Life
Pascal Verrot, chef
Kyoko Takezawa, violon
Poulenc: Les biches, suite
Mozart: Concerto pour violon no 3, K 216
Tchaïkovsky: Suite pour orchestre no 3, op 55
Co-commanditaire:
Pharmaprix

Mardi 26 • Mercredi 27

Les Grands Concerts
Semyon Bychkov, chef
Mischa Maisky, violoncelle
Schumann: Concerto pour violoncelle
R. Strauss: Also Sprach Zarathustra

Avril ■ April

Mardi 2 • Mercredi 3 • 19h30
Basilique Notre-Dame

Les Concerts Banque Royale
Baroque et Classicisme
Orpheus Chamber Orchestra
Cecile Licad, piano
Boyce: Symphonie
Haydn: Concerto pour piano en sol majeur
Bach: Concerto Brandebourgeois no 4, BWV 1049
Handel: Water Music, suite

Mercredi 10 • Jeudi 11

Les Concerts Provigo Pops
Marc Fortier, chef
Ranee Lee, chanteuse
« Les airs d'été »
À l'approche de l'été, des rythmes tropicaux, caressants, langoureux, chauds et passionnés: sambas, ballades nocturnes, bossas novas et musiques de plein-air.
À l'affiche: **Robert Charlebois, Carlos Jobim, Barroso, Claude Dubois, Abreu...**
Une collaboration du Journal de Montréal.

Lundi 15

Les Récitals Esso
Shura Cherkassky, piano

Mardi 16 • Mercredi 17

Pré-concert Piano Nobile 18h30
Causerie bilingue sur les œuvres au programme de la soirée. Avec Christos Hatzis, compositeur.
Commanditaire:
Gaz Métropolitain inc.

Les Grands Concerts
Okko Kamu, chef
Zoltan Kocsis, piano
Hatzis: Beyond the Pillars of Hercules
Grieg: Concerto pour piano
Bartok: Concerto pour orchestre

Lundi 22 • Mardi 23

Les Concerts Air Canada
Alexander Sander, chef
Kathleen Brett, soprano
Benoit Boutet, ténor
Soirée viennoise
Les plus belles polkas et valses de la **Famille Strauss**, telles « Les roses du sud » et « Le beau Danube bleu »; aussi, quelques airs et duos des opérettes les plus célèbres de **Strauss** et **Lehar**.
Co-commanditaire:
Succession J.A. Desève

Mardi 23 • 10h30

Les Matins Symphoniques Métro
Alexander Sander, chef
Kathleen Brett, soprano
Benoit Boutet, ténor
Matinée viennoise
Les plus belles polkas et valses de la **Famille Strauss**, telles « Les roses du sud » et « Le beau Danube bleu »; aussi, quelques airs et duos des opérettes les plus célèbres de **Strauss** et **Lehar**.
Une présentation de La Presse

Mardi 30

Les Grands Concerts
Helmut Rilling, chef
Donna Brown, soprano
Catherine Robbin, mezzo-soprano
Daniel Lichti, basse
Michael Schade, ténor
Chœur de l'OSM - Iwan Edwards, dir.
Mozart: Venite Populi, offertoire K 260
Mozart: Symphonie no 38, K 504 « Prague »
Mozart: Messe en do mineur, K 427
Commanditaire:
Lavalin inc.

Sauf indication contraire, les concerts ont lieu à la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts et débutent à 20 heures. Les dates, les solistes et le contenu des programmes peuvent être modifiés sans préavis.

Les étudiants peuvent bénéficier de billets de dernière heure en vente, à 7,50$, aux guichets de la Place des Arts une heure avant chaque concert régulier ayant lieu en soirée à la PDA.

Les groupes de 20 personnes et plus peuvent bénéficier d'une réduction sur le prix des billets pour les concerts de l'OSM (sujet à la disponibilité des places). Pour plus de renseignements, téléphonez au 842-9951.

Unless otherwise specified, concerts are held in Salle Wilfrid-Pelletier of Place des Arts and begin at 8:00 pm. Dates, soloists and programs are subject to change without notice.

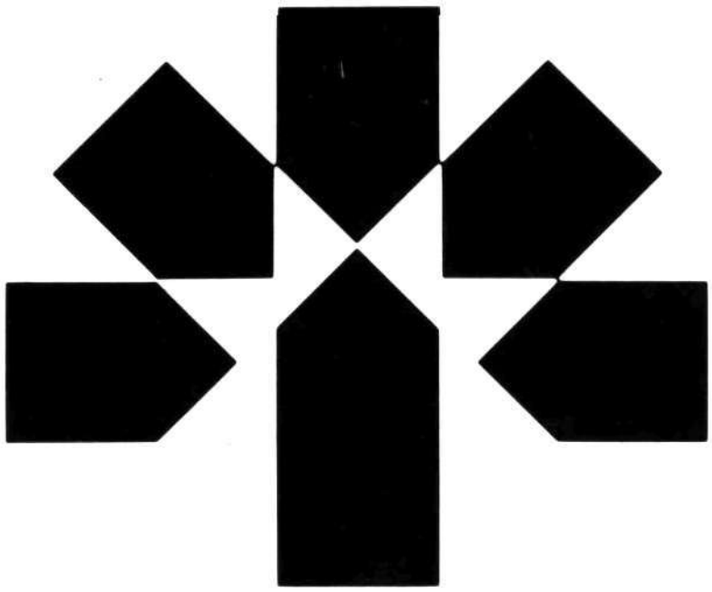
Students can take advantage of rush seats on sale, at $7.50, at the Place des Arts Box Office one hour before each evening subscription concert at PDA.

Discounts for groups of 20 or more are offered for Symphony events, depending on seating availability. For ticket information, call 842-9951.

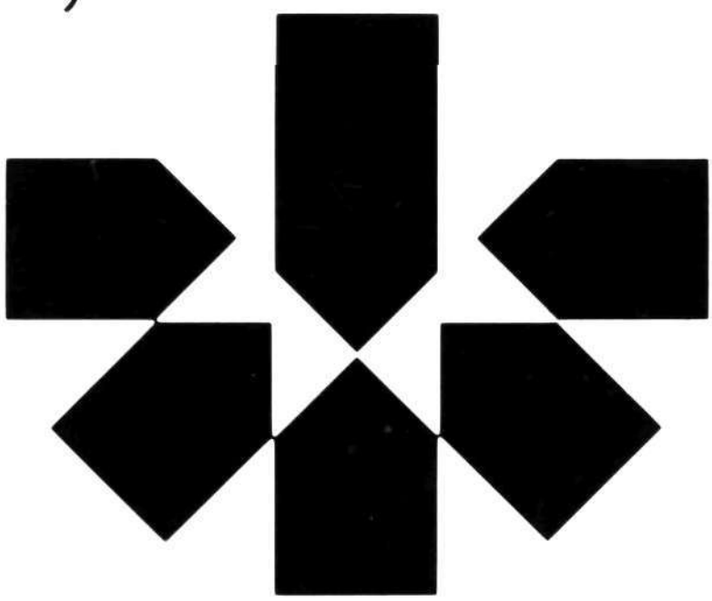
PRÉ-CONCERT

Pour mieux connaître les œuvres au programme des Concerts Gala et des Grands Concerts; afin de rencontrer compositeurs, chefs et solistes à l'affiche lors de ces concerts, assistez à **PRÉ-CONCERT**, sympathique goûter-causerie présenté de 18h30 à 19h30, et écoutez Richard Hoenich, chef associé de l'OSM ou Denis Gougeon, compositeur résidant à l'OSM, discuter des œuvres de la soirée avec leur invité. Pour renseignements et réservations: 842-3402, postes 237/238.

Learn more about the works on the programme for the up-coming Grands and Gala concerts. Attend **PRÉ-CONCERT**, and meet the featured composers, conductors, and soloists. These friendly get-togethers, held from 6:30 pm to 7:30 pm just before the concert, allow you to enjoy a light dinner while your host, Richard Hoenich, the OSM's associate conductor, or Denis Gougeon, The Orchestra's composer-in-residence, discusses the evening's programme with a guest. For information or reservations: 842-3402 ext. 237/238.



Art, miroir de vie



BANQUE LAURENTIENNE
DU CANADA

On vous donne les moyens.